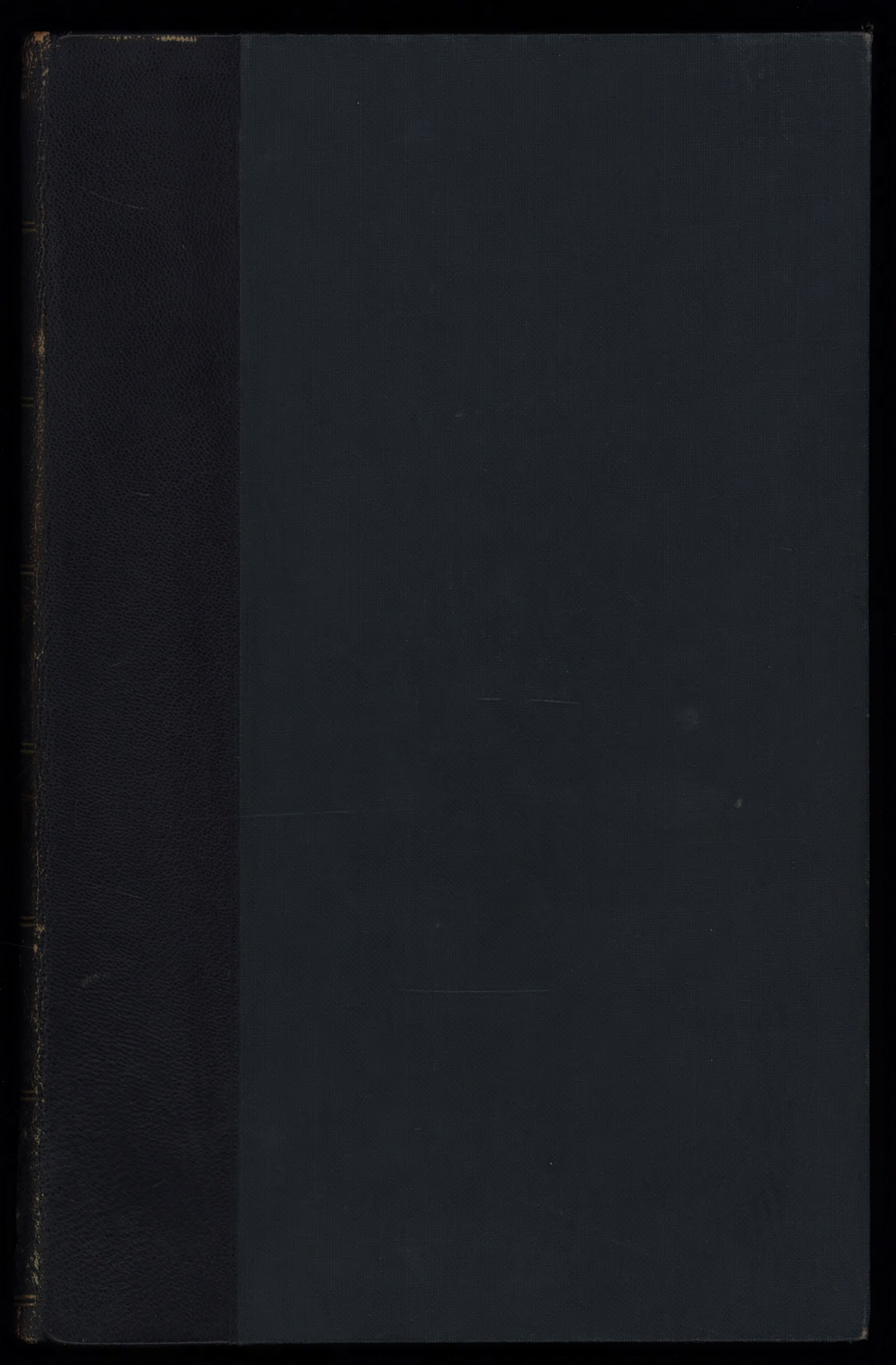
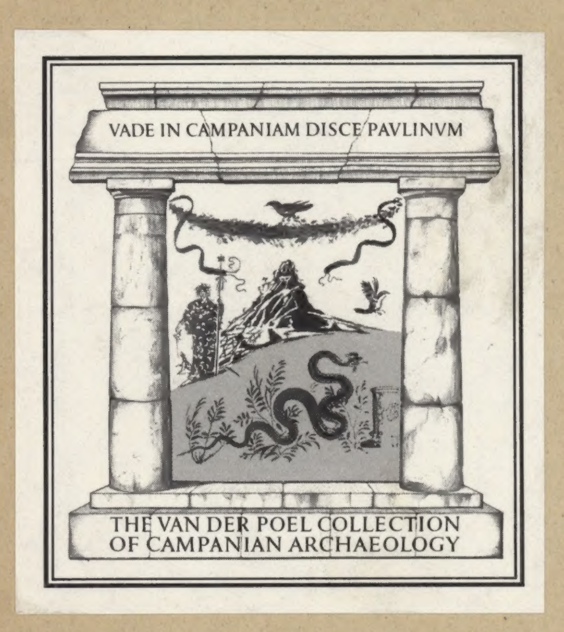



VADE IN CAMPANIAM DISCE PAVLINVM
THE VAN DER POEL COLLECTION
OF CAMPANIAN ARCHAEOLOGY

Melpomene
Ht. o. 34
Gr. weiss

Civita
M.N. Inv. No. 8847
Sala LIV, E.

Helb. 877
RPGR 155/6
Pd'E V, 20, p. 93
Schefold (WP) 310
D-Maréchal V, 78



A. d'H. V. 8. P. 93.

Maschere
Found in Civita in 1764
cat. n° MCXCI
Helb. 1750
Pitt. d'Erc. IV, 8, p. 39
" " IV, 43, p. 203
L-D. Maréchal IV, 58



H. Roux ainé. A. d'H. V. 4. P. 39.

4 P°

MELPOMÈNE.

Melpomene.

Thalia

At. 0.35

Pomp.

R.P. 155/4.

H. 1905.

Pd'E. V, p. 93

nach T.W. # 9297
" Schefold (WP) # 9275

but up to V, 1966 this plg. has been missing

Pd'E V, 20, p. 93

Fernite 3, II, 9, p. 134

Zahn I, V, 48

Schefold (WP) 324, lists only Helb. 1905

D-Mar'chal V, 78 /



A. d'H. V. 5. P. 93.

Capre

Mus. Inv. No. 9882
Sala LVI

Cat. CMXXII

Helb. 1607

L on RB III, 44
D-Mar'chal IV, 30



Figure Muliebre

Helb. 1960

R.P. 320/1 + rt

RB III, 44

D-Mar'chal IV, 30

H. Roux ainé. A. d'H. V. 4. P. 7 4 P°

Schef. (WP) 320 Helb. 1735 (+) Schef. (WP) 324

Schef. (WP) 321

POLYMNIE.

RP 320/1 centre

Polymnia.

RB III, 44
D-Mar'chal IV, 30

RPGR 320/1

Pd'E IV, (2), p. 7

Cat. No. CMXXII

found in Civita, 1759

× TW Index: "sb. d. Reinach, No. 1910 Helbig non ha nessuna connezione con la pittura in Questione!"

Pomp.
Mus. Inv. No.
9140
Sala LII/LIII

Pd'E. V, 40, 175
(The Index gives 173)
Helb. 1916 (+)
RPGR 135/5*
* fails to give
Helb. no.
D-Marid'al V, 123



Adr Bouchet
A. d H. V. 5. P. 173
4 P.

BACCHANTE.
Bacchantin.

PLANCHE 43.

Nous retrouvons ici la Tragédie ou la muse Melpomène : sa massue, son masque tragique, son pallium d'azur, la tunique changeant du rouge au bleu, et ses cothurnes bleu clair, ne demandent aucune explication après les longs détails que nous leur avons déjà consacrés en plusieurs occasions. Hell. 877. R. 155/6. 8847

PLANCHE 44.

Cette figure couronnée de laurier a le haut du corps vêtu d'une étoffe violette et les cuisses et les jambes voilées par une draperie jaune. Ses pieds sont chaussés de cothurnes verts. On a donné à la jeune femme qui fait le sujet de cette planche le nom de Polymnie ; mais nous devons avouer que cette explication ne nous paraît pas suffisamment justifiée.

R. 155/4
Hell. 1905
9297
[illegible] 3, II, 4, p. 134
Zahn I, V, 48

PLANCHE 45.

Nous rapportons au culte de Bacchus la jeune femme naïvement dessinée qui est reproduite par cette planche. Elle a été peinte sur fond jaune ; elle est, comme on le

Rein. 135/5. Hell. 1916+

voit, à demi nue, et la partie supérieure de son corps, assez correctement et gracieusement rendue, s'échappe d'entre les plis d'un voile violet, agencé avec une roideur et une ignorance complète de la draperie qui révèlent une grande inexpérience de l'art. Notre figure, aux cheveux châtains, porte un *canistrum*, couleur de joncs, rempli de pommes, d'autres fruits et de fleurs. Ses cothurnes, rougeâtre-foncé, sont attachés avec des rubans d'un rouge plus clair et paraissent avoir été faits avec de la peau de bête. Nous avons dit que cette figure se rapportait à Bacchus, et nous y avons été autorisé d'abord par les cothurnes faits de peau de bête, qui sont souvent portés par Bacchus et son cortége (1); ensuite par le *canistrum*, dans lequel on apportait aux dieux les prémices des champs, et qui étaient toujours faits avec des joncs (2). L'offrande des productions de la terre était faite à bon droit au dieu à qui l'on attribuait la création de tous les fruits (3).

Μᾶλα φέρων κόλποισι τὰ οἵ ποτε Κύπρις ἑλοῖσα
Δῶρα Διωνύσου δῶκεν ἀπὸ κροτάφων (4).

PLANCHE 46.

A la vue de cette figure sur fond jaune qui s'avance à

(1) Buonarotti, *Med.*, p. 446.
(2) Servius, *Georg.*, I, 166.
(3) Athénée, III, 83; Théocrite, *Id.*, II, 120.
(4) Le scoliaste de Théocrite, *cit. loc.*

PEINTURES

Malerei



Priesterin

Pomp

Helb. 1940
RP. 135/6

Pit. E. V, 41, p. 179

Sch (w P) 324
D. Morichat V, 125

Note Pit. E.
ref. Schn.
plate here
is in error.

demi vêtue d'une draperie changeant du rouge au violet, les cheveux châtains dénoués et flottant sur les épaules, les bras ornés de bracelets d'or, et une petite cassette rouge entre les mains, deux explications se présentent à l'esprit. On se figure une Bacchante portant une boîte nécessaire au culte de Bacchus (1), ou, tout simplement, une jeune femme qui, sortant du lit ou du bain, va se vêtir et s'occuper du soin de sa toilette, emportant la boîte qui contient tout l'attirail de rigueur en pareille occasion et dont les auteurs anciens nous ont transmis l'inventaire : le miroir, les coquilles, les seaux, les *buxides,* les parfums, et les vases qui les contiennent, *velut speculum, conchæ, situli; item buxides; unguenta et vasa in quibus ea sunt....* (2) Le *mundus muliebris* des Romains avait des secrets non moins curieux que la toilette des modernes (3). Écoutons Martial, il se charge de nous initier aux mystères des boudoirs antiques :

Quum sis ipsa domi, mediaque ornere suburra,
    Fiant absentes et tibi, Galla, comæ :
Nec dentes aliter, quam serica, nocte reponas,
    Et lateas centum condita pyxidibus;
Nec tecum facies tua dormiat, innuis illo,
    Quod tibi prolatum est mane, supercilio (4).

(1) Buonarotti, *App. à Dempst.*, p. 16; Gori, *Mus. Etr.*, t. I, p. 154.
(2) Paul III, *Sent.*, VI, § 83.
(3) Lucien, *Amor.*, 39, *Asin.*, 12.
(4) Martial, IX, 38.

PLANCHE 47.

Voici bien certainement une Bacchante accompagnée de tous les attributs des pompes bachiques. Sur un fond noir court une jeune femme les cheveux en désordre et couronnée de lierre ou de feuilles d'un arbuste du même genre qui produit des fleurs blanches et que Théophraste (1) range sous le nom d'*élice* parmi les espèces de lierre. Une peau de bête est jetée à travers sa poitrine nue et couvre le sein droit ; sa main droite porte un thyrse où sont attachés des rubans rouges. Ovide, décrivant les bacchantes, semble avoir pris pour modèle la figure que nous offrons ici :

> Pectora pelle tegi, crinales solvere vittas,
> Serta coma, manibus frondentes sumere thyrsos (2).

Notre Bacchante a de plus le tambour de basque orné de ses grelots, le *tympanum* dont l'invention était attribuée aux Corybantes (3) et qui, consacré d'abord aux fêtes de Cybèle (4), fut employé dans la suite pour les cérémonies en l'honneur de Bacchus (5). Elle est très-immodestement vêtue d'un voile vert qui, soulevé par le vent, laisse apercevoir toute la nudité de son corps à l'exception des cuis-

(1) *Hist. Pl.*, III, 18.
(2) *Met.*, IV, 6 et suiv.
(3) Euripide, *Bacch.*, 124.
(4) Catulle, *Carm.*, 64, v. 9.
(5) Ovide, *loc. cit.*, v. 29.

Helb. 483. Rein. 134/8.

PEINTURES

Atalérri.

3e Série 47

A l Boucher sc.

A. d'H V. 5. P 185

4 Pouces

ARIANE.

Ariadne

Curta

MN Inv. 9152

Helb. 483

R.P. 134/8

PJ'E. V, 42, p 183

Sch (W.P) 338

D-Marichal V, 126



CANEPHORE
Canephor

ses et des jambes. Ce même voile s'élève au-dessus de la tête, qu'il encadre dans son large pli, et nous ne devons pas laisser ignorer que cet agencement particulier de la draperie a été pris par les antiquaires comme un attribut de la divinité (1) et plus particulièrement encore comme le symbole d'une Nymphe, d'une Néréide et des dieux et des déesses de la mer (2). Cependant on comprend que les artistes ont pu s'en servir pour exprimer le mouvement d'une figure qui danse ou qui court avec beaucoup de rapidité.

Nous devons dire que notre figure peut aussi représenter Ariane, qui revendiquerait à juste titre tous les attributs dessinés dans cette planche, le tympanum, le thyrse et la couronne, ou bien encore une jeune femme dansant le ballet d'Ariane.

PLANCHE 48.

Une tunique violette, un pallium rouge, une bandelette et des fleurs blanches sur les cheveux, et une chaussure verte, composent la toilette de la Bacchante que nous offrons dans cette planche. Elle tient en main un thyrse avec des rubans, et porte sur sa tête un vase couleur de cuivre d'où sort une draperie blanche.

a/ R. 134/4
Helb. 486
Hermann/102

(1) Fabretti, *Col.*, *Traj.*

(2) Ciaccon, *Col. Traj.*, N. 308.

b Reinach 74/12.
Helbig – 661, 642, 656.

All three
9238

PLANCHE 49.

La partie intérieure du pallium qui drape cette figure est blanche et la partie extérieure rouge. Les fruits qu'elle porte dans les plis de son manteau, le rameau de feuilles et de fleurs qu'elle tient en main, et la couronne de fruits, de feuilles et de fleurs posée sur son front, conviendraient à la rigueur à une suivante de Bacchus ou d'Osiris, de qui Tibulle a dit :

Primus inexpertæ commisit semina terræ
Pomaque non notis legit ab arboribus (1).

« Le premier il confia des semences à la terre, et il cueillit des fruits d'ar-
« bres inconnus. »

Mais il faut reconnaître que toute cette composition paraît plutôt consacrée à la représentation de Pomone. Cette nymphe, d'origine étrusque, s'appelait comme les fruits (*Pomum*). On disait qu'elle était l'épouse de Vertumne, qui, pour la séduire, se transforma en vieille femme. Cette métamorphose est longuement racontée par Ovide (2), et nous croyons qu'elle a fourni le sujet d'un bas-relief expliqué par Winckelmann (3), qui a pris pour la Pudeur une figure que nous aimerions mieux appeler Pomone.

(1) I, *El.* VII. Voy. aussi le scoliaste d'Aristophane, *Acharn.*, 241 ; les *Marbres de Turin*, pl. I ; Plutarque, V, *Symp.*, 3 ; Artémidore, II, 42 ; Ælian, *V. H.*, III, 41 ; Cuper, *Obs.*, III, 12.

(2) *Met.*, XIV, 656 et suiv.

(3) *Mon. Ant.*, IV. 26.

a) Helbig 1908 8835.
Reinach 135/2
b) Rein. 351/2 Helbig 1086.

PEINTURES
Malerei



Pontrem

"Pomona"

Zahn I, viii 72

RP. 135/2

D. Maréchal V, 128

Pd'E. III, 121

Cat. n° MLV

D. Maréchal iii, 130

Pomp.
Casa dei Dioscuri
VI, ix, 6
atrium 5.
Helb. 176
RP. 50/2
Pompeia (1855)
p. 285, fig. 4
Elia 236
Rich. pp. 13, 117
Zahn II, V, 48
Denkm. d. a. K. II. 8, 4
(18 Giugno 1828)
III, p. 88
9 Giugno 1828

Cérès

PLANCHE 50.

La grande et majestueuse nourrice du genre humain, Cérès, est représentée ici sous une forme noble et imposante. Elle tient de la main droite un candélabre d'ivoire orné d'une espèce de torsade, et porte de la main gauche une corbeille de joncs pleine d'épis et d'autres produits de la terre, qu'elle a fait germer avec une inépuisable et généreuse fécondité. Il y a de la langueur dans ses yeux, de la vivacité dans son teint; sa belle chevelure blonde est arrangée avec art, et rappelle les boucles dorées qui flottent d'ordinaire sur les épaules d'Apollon. Son front est couronné d'une guirlande d'épis attachée avec un rang de perles qui se divise sur le derrière de la tête et tombe sur chacune de ses épaules. Cet ornement a été donné aussi à une demi-figure de Cybèle qui fait partie du musée du Capitole, et à une tête colossale de la même divinité. A ce sujet on a pensé que les types primitifs de Cybèle et de Cérès peuvent bien avoir reçu pour couronne, non point des rangs de perles, mais des guirlandes faites de glands, la première nourriture des hommes suivant les auteurs de l'antiquité, et que dans la suite le luxe, peu respectueux pour les traditions sacrées, remplaça la guirlande de glands par des rangs de perles. Notre figure est couverte par une tunique violette qui lui descend jusqu'aux pieds, chaussés de blanc; par-dessus

Helb. 176 Rein. 50/2 M. B VI, 54
Zahn II, 48
Warscher Codex VI, 9, 6
Atrium

la tunique une draperie blanche et transparente est agencée en guise de *peplum*, et se replie sur elle-même à la hauteur du sein; de manière à imiter par ses plis nombreux un large collier. Une auréole, symbole des divinités les plus importantes, entoure sa tête et accroît la majesté de son visage. Nous n'aurons pas besoin, pour justifier le nom que nous donnons à cette figure, de rappeler l'histoire si connue des aventures de Cérès, de ses longues migrations à la recherche de Proserpine, des enseignements qu'elle donna aux hommes pour la culture des champs et la récolte des fruits, de l'éducation mystérieuse de Triptolème, etc. Cette légende se reproduit à tous les esprits et à tous les souvenirs à la vue des trésors que notre figure porte dans une corbeille de joncs et sur les tresses de ses blonds cheveux, à la vue enfin de la longue torche qui tient lieu ici des pins séculaires allumés aux flammes de l'Etna, lorsque la mère malheureuse parcourut la Sicile pour retrouver sa fille.

Cette peinture sur fond rouge peut se passer d'éloges. C'est la louer assez de dire qu'elle est un des plus beaux monuments livrés aux artistes par les fouilles qui furent opérées dans la maison *de Castor et de Pollux*, fertile en beautés de tous les genres.

Matrone

VI IX, 6.
grt. peristyle, N.,
first E. of door to
Corinthian atrium
In situ, ...
Scop. 1828

E. Breton
Pompeia (1855)
p. 281 fig. 2
... II, vii, 68
MB VIII, 34
Herm. 123 b.
Cu (photo: W) 19
... 120, 269
(18 June 1828)
... 1829, p. 24
... VI, 6
Man. ..., ...
...
... 1851.



PLANCHE 51.

C'est dans la *maison du questeur* à Pompéi que fut trouvé, en 1828, le groupe que nous donnons ici. Si la figure qui fait le sujet de la planche précédente ne laissait aucune prise à l'incertitude, il n'en sera pas de même de la figure principale de ce tableau. La femme, vêtue d'une longue tunique bleue, enveloppée d'un tunicopallium de même couleur parsemé d'étoiles d'or, couronnée d'un diadème d'or en forme de tour, et orné de pierres précieuses disposées symétriquement, porte de la main droite un rameau d'olivier, et tient sa main et son bras gauches sur un gouvernail derrière lequel passe un long sceptre. Ses oreilles sont ornées de boucles formées d'une seule perle ; deux doigts de sa main gauche ont des anneaux avec des perles ; le petit Génie debout à côté d'elle sur un piédestal carré, et vêtu d'une chlamyde rouge, s'appuie aussi sur le gouvernail, et porte de la main gauche un objet de forme ronde que nous prenons pour un miroir. VI, IX, 6

On a cru reconnaître dans la figure principale de ce groupe Vénus céleste, la Prudence, l'Espérance, et la Paix. Chacun de ces quatre sujets a paru indiqué par quelque circonstance, par quelque attribut ; mais aussi il était contredit en même temps par de justes observations et par des réflexions très-plausibles. Ainsi le dia-

Helbig 295. Rein 62/1 M. B. VII 34

Warsher Codex VI, 9, 6.

Herrmann 123 6.

dème et le manteau étoilé convenaient parfaitement à Vénus céleste, l'haste était aussi son attribut favori ; mais on peut dire avec raison que la figure qui nous occupe tient un sceptre et non point une haste. Le gouvernail et le petit rameau appartiennent à l'Espérance ; le miroir porté par le petit Génie et le gouvernail lui-même indiqueraient assez bien la Prudence, qui était une divinité allégorique et non point mythologique. Mais, outre que l'Espérance et la Prudence n'auraient que faire du sceptre, du manteau étoilé et du diadème, il est bon de dire aussi que la dernière de ces deux divinités allégoriques ne reçut jamais, que nous sachions, les honneurs d'un temple ou d'un autel ; et que, lorsque les anciens voulurent lui donner une forme sensible et matérielle, ils la représentèrent sous la figure d'un grand serpent à trois têtes, une de chien, une autre de lion, et une troisième de loup, pour faire allusion sans doute à l'odorat du chien qui flaire le danger, à l'audace du lion qui attaque son ennemi sans le chercher, et à la timidité du loup qui sait fuir lorsque les circonstances l'exigent. Enfin, et pour épuiser toutes les conjectures qui peuvent être éveillées par notre jeune femme, le petit rameau d'olivier et le calme de l'attitude conviennent à la Paix, qui n'a pas plus de droits que l'Espérance et la Prudence aux autres attributs, le diadème, le manteau étoilé, le sceptre, etc.

Found in 1826

In situ
Casa del Naviglio
VI, x, 11 –
Atrium, N. wall, W. section, N.W. of impluvium
TW Index molto danneggiata

Helb. 101
R.P.G.R., p. 7, no 3
M.B., VI, 52
Zahn, II, 88
Schefold (W.P.) p. 124, 301
T.W., codex

E. Breton, Pompeia (1855) p. 292 fig. 1

Niccolini, Le Case, Vol. II, pt iv, Tav. LXXVI
Gell, II, 66, p. 27, z 26
Braun, Vorschule, 11
Panofka, Abhandl. d. Berl. Akad. 1853, Taf. I, II, 8, pp. 44, 45
Denkm. d. a. K., II, 2, 16
B. d. I., 1841, p 103
Berl. Kunstbl., 1828, p. 208
Overbeck, KM, I, 39
" Atlas, I, 40
Engelmann, Ovid, I, 3

vgl Stephani, Nimbus und Strahlenkranz, p. 13



Jupiter

PLANCHE 52.

En entrant dans l'atrium toscan de la maison de Pompéi qui a reçu le nom de *Casa del Naviglio*, et qui fait face à l'un des côtés du temple de la Fortune, on aperçoit à gauche, au coin de l'allée, le Jupiter qu'on a reproduit dans cette planche. Il est assis sur son trône, et repose dans sa main droite, qu'il appuie sur le dossier de son siége, sa tête noble et majestueuse, modèle de vérité et d'expression, où l'on croit lire en même temps la sérénité et la préoccupation sublime qui appartenaient au roi des dieux de l'Olympe et des rois de la terre. Les intérêts, les besoins, et le mouvement du vaste univers ne peuvent pas rider la face souveraine, ni incliner le sourcil menaçant de l'être surhumain qui se repose dans les méditations les plus profondes, comme fait notre esprit dans une oisiveté insouciante ou dans un paisible sommeil. L'auréole qui entoure sa tête, l'aigle, le long sceptre d'or qu'il tient de la main gauche, indiquent, non moins que la vénérable majesté du visage et de l'attitude, le Jupiter des temps antiques. Le trône sur lequel il est assis et l'escabeau qui supporte ses pieds sont couleur d'or. Le dossier du siége est couvert d'une draperie violette. Un pallium pourpre violacé voile les jambes et les cuisses du dieu.

VI, x, 11

Helb. 101.
Rein. 7/3.
Codex VI, 10, 11.
Casa del Naviglio.
In situ.

PLANCHE 53.

Cette figure de femme a toute la noblesse et toute la majesté d'une grande divinité, et pourtant il faut reconnaître qu'elle n'est pas assez caractérisée pour mériter un des noms principaux de la mythologie. C'est à peine si l'on se hasarde, sur la foi du diadème, de la patère et de l'haste, à avancer le nom de Cybèle, la Grande-Mère des Phéniciens, qui fut aussi Rhéa, Vesta, Cérès, Opis et Tellus. On trouve que ces attribnts sont incomplets et laissent beaucoup à désirer, et l'on est réduit à penser que le pinceau qui nous a doté de cette figure n'a prétendu tracer qu'un sujet idéal. Du reste, et quel que soit son nom, notre figure a du style et de la majesté. Elle est bien posée sur un siége au large marchepied; ses bras nus sortent sans roideur d'une tunique brune rayée de vert; une draperie blanche descend du diadème sur les épaules et couvre les jambes et les cuisses. La patère est dans la main droite; l'haste, posée en travers, est retenue par la main gauche.

PLANCHE 54.

Dans le même atrium où fut trouvé le Jupiter qui fait le sujet de la planche 53, et au coin de la porte d'entrée,



M. B. V. s. P. 21

CYBÈLE
Cybele

Youngs
Casa dei Dioscuri
VI, IX, 6
In situ
Rm. N. ? faces overhead, S.
Helb 160
RP 102/1

E. Breton
Pompeia (1855)
p. 292
ftn. 1
places this
in VI, X, 11 (56)

Both Dekopold (WP)
Richardson
PP 17/20
identifies
her as
"Juno (?)"

MB IX, 21
The Cities, Naples
17, 18

Dekopold (WP)
116, 302
Fiorelli, Descr., 136
Braun, Vorschule 31
Denkm. d. a. K. II,
62, 7
Vgl: Müller, Handb.
§. 395, 1



M B V 6 P 53

BACCHUS
Bacchus

Pomp.
MN Inv. No. 9456
Vala LXXIV
VI, X, 11
"il muro destro dell' ingresso"
atrium S. wall E. SE. of impluvium

PAH III, p. 63
(14 Sett. 1825)
II, p. 139
(19 Sett. 1825)

Helb. 392
RF. 107/5
MB. VI, 53
Elia, 237
Zahn II, ix, 81, W.: I, 13
HBr, Taf. I
Lange d. Mensch. 24
Panofka, Berl. AK. 1853, Taf. I, II, 10
Denkm. d. a. K. II,
Anderson 26731
A. Bruhl, Liber Pater
Kirk. Pl. 17, 1; 22, 1
S. 716
E. Breton, Pompeia (1855) p. 292



VI, x, 11
Atrium, S.W.

Pompeia (1855)
p. 292, fig. 1

H. Roux aîné

Mc Bc V 6 P 54.

CÉRÈS.
Ceres.

est le Bacchus que nous publions. Le trône sur lequel il est assis n'est pas moins riche que celui de Jupiter : des pierres précieuses ont été incrustées dans l'or; une draperie de pourpre a été jetée sur le dossier. Une couronne de lierre ceint les longs cheveux blonds de la divinité. Une peau de bête est nouée sur son épaule; sa main droite tient une coupe d'or à deux anses, sa main gauche s'appuie sur un thyrse. A ses pieds, et d'un côté, est la panthère, de l'autre le tympanum. Le tout se dessine sur un fond rouge. Cette composition n'est pas moins remarquable par la franchise et l'entente de la touche que par la réunion des principaux attributs de Bacchus.

Helbig 392
Rein. 107/5
Codex VI, 10, 11.
Herrm. I – ("Farbendruck)
Codex VI, 10, 11.
9456.

PLANCHE 55.

Le Bacchus de la planche précédente a pour pendant la Cérès que nous donnons ici. La déesse de l'agriculture est assise, comme le Jupiter et le Bacchus en la compagnie desquels elle fut découverte, sur un trône d'or recouvert de pourpre. Une couronne d'épis lui tient lieu de diadème, et un voile blanc descend de sa tête sur ses épaules. Elle est vêtue d'une tunique sans manches de couleur bleue et rayée de blanc; par-dessus elle a négligemment jeté un peplum jaune. Une gerbe d'épis est dans sa main gauche et une torche allumée dans sa main droite. A côté de l'escabeau qui porte ses pieds chaussés de cothurnes est une corbeille d'épis. La réunion de Bacchus et

Codex VI, 10, 11
9457

Helbig – 175. Rein. 24/2 50/1
M. B. VI, 54 q. v. Roscher I 861.
Baumeister I, 417. Saglio 1319

de Cérès, disposés symétriquement dans le même atrium, s'explique par la nature même et la corrélation de ces deux divinités. L'Égypte, véritable berceau de la mythologie grecque, adorait en Bacchus et en Cérès le soleil et la lune, et la théologie grecque et latine était bien certainement initiée à la valeur de ces symboles.

PLANCHE 56.

On a déjà pu, dans le courant de cet ouvrage, et lorsqu'il nous est arrivé de rechercher le sens de quelques sujets mythologiques où l'on avait mis en jeu un de ces êtres que nous désignons par le nom de Génies, se faire une idée de leur nature. Hésiode, dont l'autorité est d'un prix inestimable en pareille matière, à cause de la vénérable antiquité de ses ouvrages, divise les intelligences en Dieux, Génies, Héros et Hommes; et il définit les Génies des êtres placés entre les Dieux et les Hommes, comme autant de liens qui mettent en rapport les deux essences, divine et mortelle. Ce sont les Génies qui apportent aux Dieux les vœux, les prières et les offrandes des mortels, et qui sont chargés de communiquer à ceux-ci les récompenses, les châtiments et les oracles qui leur viennent du ciel. Ces êtres qui appartenaient aux deux sexes, tantôt à l'enfance, tantôt à l'adolescence, furent appelés par les Grecs δαίμονες, *démons*, de δαίω, *apprendre*, sans doute parce qu'ils possédaient la science

Helbig 1954.
Codex VI, 10, 11 · Reinach 148/3.
Helbig 222

PEINTURES

Malerei



A. L. ... del. M. B. V. Pl. 18

APOTHEOSE

Apotheose

Pomp
Casa del Naviglio
VI, X, 11
atrium, E.
near the ala
MN INV. 8830 *
Sala LXXIV (LXXXVII)
Hellb. 1054(a)
RP. 148/3

E. Breton, Pompeia (1855) p. 292 fig. 1

M.B. V, 18

Helbig 222
The Cover
Schiefetto 124, [illegible]
G.T. [illegible]
Zahn I, i, 12
I, vi, 53
[illegible] 1828
p. 26
[illegible] 26723
[illegible] 12, [illegible]
Curtius, 410, Abb. 223
Rich, Taf 22, 4.
Spin, Arte, Taf. 147
[illegible]
182.
PAH. II, 63/64
(Sett 14. 1826)

* [illegible] 1882!

universelle; les Latins les nommèrent *Genii*, de *gignere* (1), sans doute parce qu'ils présidaient à la naissance de tous les hommes, et qu'ils les prenaient à leur berceau pour les protéger durant leur vie, et les accompagner même au tombeau. On donna aussi à ces êtres allégoriques, reproduits dans les croyances modernes, le nom de *Præstites*, parce qu'ils président à toutes les actions, *præsunt gerundis rebus omnibus* (1).

Dans cette planche, qui reproduit une des peintures de l'atrium de la *Casa del Naviglio*, à Pompéi, le Génie, convenablement caractérisé sous la forme d'un jeune et bel adolescent, s'acquitte de sa dernière et de sa plus sublime mission. Entièrement nu (car la draperie verte agrafée sur son épaule est rejetée en arrière par le zéphyr et couvre à peine une partie de sa cuisse droite), il tient dans ses mains une corne d'abondance; au-dessus de sa tête blonde, couronnée de feuillage et empreinte d'une mélancolique expression, il porte sur ses ailes une jeune femme qu'il a protégée sur la terre et qu'il conduit au ciel. On a voulu représenter ici une apothéose. Il est d'autant moins permis d'en douter, que le bas-relief qui décorait l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, et qui a été illustré par Visconti avec un talent si remarquable, nous offre aussi, et sous une forme pareille, Faustine mineure, enlevée au ciel par un Génie. La nature propice du Génie est pleinement indiquée par la corne d'abondance; et, sur ce point, nous

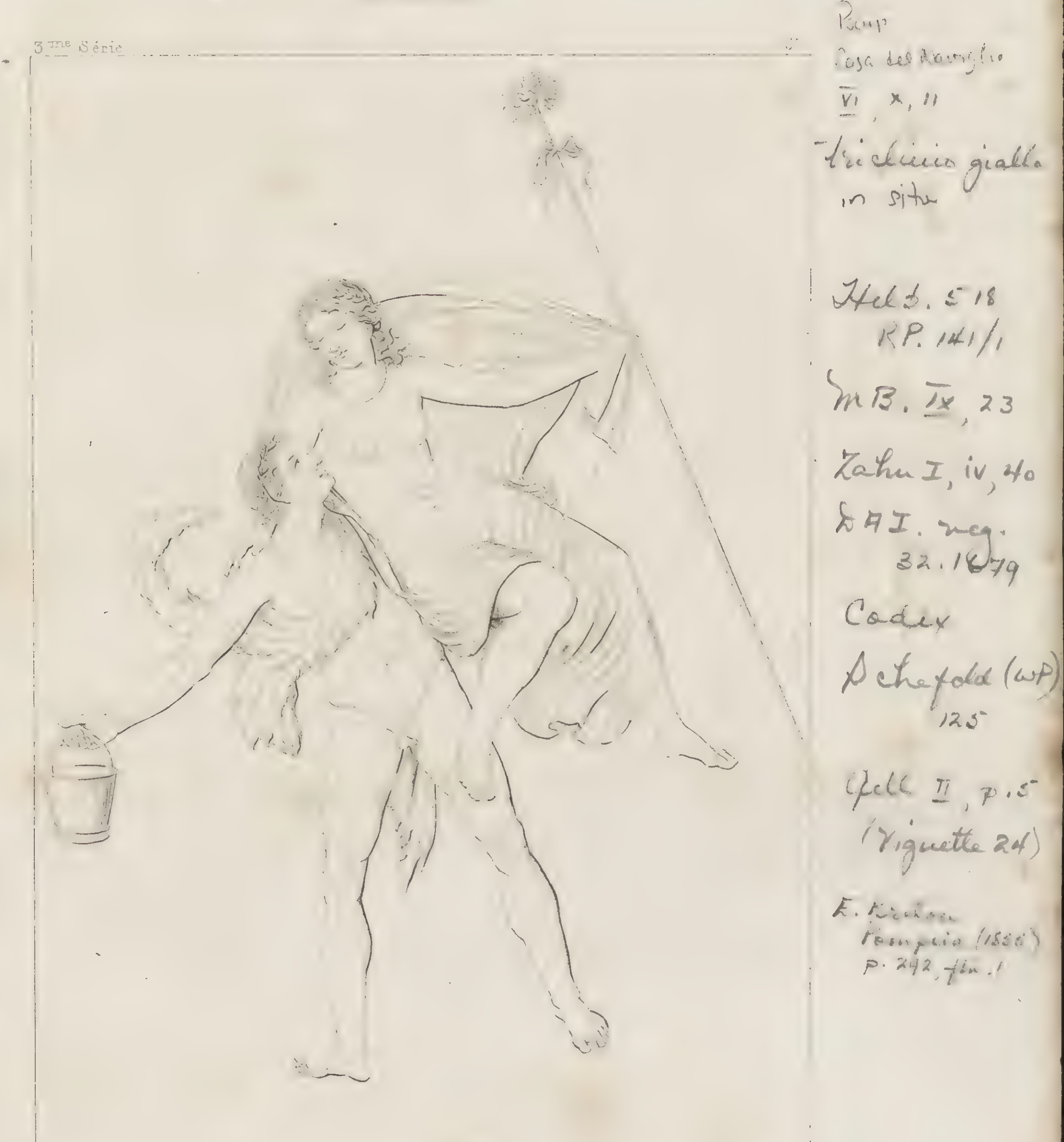
(1) Censorinus, *de Die natali*, cap. 3. (2) Martianus Capella.

renvoyons au bon Génie d'Auguste, représenté de la même manière (1). Nous ne saurions assigner un nom à la jeune femme, dont les formes vaporeuses sont comme enfermées dans une auréole, au milieu des replis d'une draperie bleue, soulevée par le vent; et nous devrons nous contenter de donner à ce sujet, rendu avec un goût et un art parfaits, le nom générique d'*apothéose.*

PLANCHE 57.

Ce groupe contribue à la décoration d'une maison de Pompéi, qu'on appelle *Maison des Bacchantes*, sans doute à cause du grand nombre des sujets de ce genre qu'on y a trouvés. Ici, sur un fond jaunâtre, on voit un Faune, couronné d'un rameau de pin, soulevant du bras gauche sa Bacchante, qui appuie une main sur l'épaule droite du jeune dieu. Le Faune a la poitrine à demi couverte par une peau de bête ; il tient de la main gauche un petit seau de couleur d'or. La Bacchante, demi-nue, porte un thyrse dans sa main gauche : elle est enveloppée dans une draperie rougeâtre, qui, soulevée par le vent derrière les épaules, vient tomber en mille plis sur les cuisses et sur la jambe gauche. Cette peinture, et les suivantes, qui représentent des danses de Faunes et de Bacchantes, ne sont pas moins remarquables par la singularité du sujet que par le mérite de l'exécution.

(1) Visconti, *Museo Pio Clementino*, t. III, tav. II.



Faun und Bacchantin

M N Inv. no. 9134
Sala LXXIV
Cas. dei Dioscuri
VI, ix, 6
Tablinum, 5

Helb. 522
RP. 140/4

E. Breton,
Pompeia (1855)
P. 292, plu. 1
attrib. this ptg.
to VI, x, 11 (sic)

MB. IX, 7
[illegible]
[illegible] 6
[illegible] Rom. [illegible],
148
[illegible] Pl. XXIII, 2,
[illegible] p. 202
[illegible] 336, 338
[illegible] 2?
[illegible] 36

H. Roux aîné

FAUNE ET BACCHANTE.

Faun und Bacchanten.

6598

Villa di Julia Felix
II, iv, 3

Helb 531
RP 140/7

Pd'E V, 36, p. 159
V, 84, p. 375

MB IX, 9
Tonio 1391

RM. 60/61, 1951/54, 114 f.; Taf.

PAH I, 1, p. 26 (1)
(13 julio 1755) *

92 *(2)

D. Maréchal V, 120

Faun und Bacchantin

*1) diversas figuras y representaciones y en ellas un hombre que lleva un cesto de flores encima la espalda, una mujer junto al hombre.

*2) "Dea colla rosa al braccio di una dea, con veste fiorite"

9134

PLANCHE 58.

Helbig 522
Rein. 149/4
M. B. IX, 7

Peu de peintures antiques peuvent égaler celle-ci en perfection. Sur un fond bleu, elle représente un Faune et une Bacchante qui dansent en se tenant embrassés. Tous deux ont leur tête couronnée de feuillages; le Faune soutient de la main droite une peau de bête qui est attachée sur son épaule gauche, et dans laquelle, comme dans un tablier, il a jeté des pommes et des raisins. La nymphe agite un thyrse avec sa main gauche, et ce mouvement, joint à celui de la figure entière, fait flotter en mille plis divers la draperie violette, doublée de blanc, qui la laisse à découvert presque en entier. La composition de ces deux figures est élégante, correcte et bien entendue; le coloris en est si soigné, les plus petits détails sont tellement finis et si bien touchés qu'on pourrait prendre ce tableau pour une miniature.

PLANCHE 59.

Helbig 531.
Reinach 140/7
M. B. IX, 8

Sur un fond jaune, nous avons ici les deux mêmes personnages que nous avons vus dans les deux planches précédentes. C'est encore un groupe représentant la danse d'un Faune et d'une Bacchante. La tête couronnée de lierre, la jeune femme élève son bras droit, orné d'un

Casa Julia Felix — II, 4, 3. 8598

bracelet, avec une expression dont nous ne devinons pas l'objet. Une grande draperie violette, doublée de blanc, la couvre à demi : des pendants ornent ses oreilles. Son attitude svelte, mais vague et sérieuse, contraste avec le mouvement désordonné, vif et bien caractérisé du Faune, qui porte sur son épaule gauche et y retient avec la main un vase rempli de ceps de vigne. Une peau de bête est jetée sur son épaule, et il imprime un baiser sur un des bras de la Bacchante, qu'il tient serré dans sa main droite. Un des principaux mérites de ce tableau consiste dans le jeu et l'effet des muscles du Faune, qui sont rendus avec vigueur et vérité.

PLANCHE 60.

Le Faune et la Bacchante que nous donnons dans cette planche ne perdent rien de leur nouveauté, pour arriver après les trois groupes qu'on a déjà vus. Sur un fond jaune, on a représenté un Faune couronné de branches de pin, qui porte dans ses bras une Bacchante à demi nue. De sa main gauche, la jeune femme tient un thyrse et s'appuie sur les épaules du Faune; tandis que son autre bras soulève au-dessus de sa tête un pallium bleu, qui la découvre jusqu'aux cuisses. Nous ne nous arrêterons pas à exalter la beauté de cette composition, dont les lignes harmonieuses et la parfaite exécution se reconnaissent assez au premier aspect de la planche elle-même. Nous dirons seulement

PEINTURES.
Paintings.

Tw index 9299

60.

Pomp.
Rm, S. of peristyle
Casa dei Vasi di vetro
VI, X, 11

H. 0.53

M N Inv. No. 9299
Sala LXXIV

Helb. 528
RP 141/2

M.B. IX, 22

PAH II, p. 179
(13 Nov. 1826)

Zahn I, iii, 30

E. Breton, Pompeia
(1855) p. 292
fig. 1

Tw index

Niccolini (w.f.)
125, Zob, 343

FAUNE ET BACCHANTE
Faun and Bacchante

Stabiae (Pdè Gragnano)

Scop. 9 maggio 1760



Hylas.

D. Marechal III, 48

que ce groupe devait avoir acquis une certaine célébrité dans l'art antique, pour être répété, comme il l'a été, dans presque toutes les décorations d'intérieur à Pompéi.

PLANCHE 61.

Ces deux figures sur fond blanc ont été trouvées ensemble dans les fouilles de Gragnano, et paraissent avoir quelque rapport entre elles. L'une représente un jeune homme qui n'a d'autre vêtement qu'une chlamyde éphébique de couleur violette.

La chlamyde éphébique ou puérile se distingue de la chlamyde féminine (*muliebris*) et de la chlamyde militaire (1). La première se portait, comme on le voit, sur l'épaule gauche (2) : Lucien l'appelle la chlamyde sacrée, ἱερὰν χλαμύδα (3), et Ulpien, la chlamyde ailée, *aliculæ chlamydes* (4), parce que les deux extrémités de cette espèce de manteau, étant taillées en pointes, formaient comme des ailes; et par cette même raison, les Grecs disaient également chlamyde thessalienne, ou ailes thessaliennes, πτέρα Θεσσαλικά (5).

(1) Ferrar., *de Re vestiar.*, P. II, lib. III, 1, 2 et 3.
(2) Mart. Capell., de *Nupt. philol.*, I, in princ.; Apul., *Met.*, X.
(3) Lucian., *Amor.*
(4) Ulpian., *in Leg.*, XXIII, *de Auro et arg.*
(5) Pollux, VII, 46; Hesych, sub v. Χλαμύς.

Helbig 1844–1845
Reinach 125/1–2

8911. (?)

La chevelure de ce bel enfant est rassemblée par derrière et attachée avec un ruban : il tient des deux mains un vase à puiser de l'eau, une hydria d'or ou de cuivre à deux anses. On peut reconnaître en lui cet Hylas, fils de Théodamas et de Ménodice, compagnon des Argonautes et favori d'Hercule, qui fut enlevé par les nymphes comme il puisait de l'eau dans le fleuve Ascanius avec une urne d'airain, χαλκῇ σὺν κάλπιδι. Quel poëte, en effet, quel artiste de l'antiquité ne s'est point inspiré du souvenir du jeune Hylas? *Cui non dictus Hylas puer* (1)?

La seconde figure représente encore un jeune homme, également revêtu de la seule chlamyde éphébique, c'est-à-dire presque nu; mais ici la chlamyde est d'un rouge de laque changeant. Ses cheveux sont bouclés avec art. Il tient de la main gauche un éventail à manche doré, garni de plumes, et peut-être de plumes de paon; car telle était la disposition ordinaire de l'instrument confié aux eunuques, aux esclaves, aux enfants, pour remplir soit à table, soit auprès du lit, l'office de flabellifères (2). L'éventail garni de plumes s'appelait chez les Grecs πτερόν, pour le distinguer de celui qui était formé d'un tissu d'osier et que l'on nommait ῥιπίς. De la main droite, notre figure tient une couronne d'or radiée, emblème qui convenait à Phœbus, à Jupiter, à

(1) Virg., *Georg.*, III, 6 ; Serv., *ad Ecl.* VI, 43 ; Hygin., *Fab.*, XIV et CCXII; Theocr., *Idyll.*, XIII, 38.

(2) Mart., *Epigr.*, XIV, 67 ; propert., *Eleg.*, II, 18, 59; Claudian., *in Eutrop.*, I, 109; Plaut., *Tr.*, II, 1, 22.

PEINTURES
Malerei

Cat. No MLXVIII
Pompei
Scop 35 ... 1761

Museo Naz. No. 8944
Sala 70
Helb. 1922
KP. 120/10

Pd'E. IV, 48,
p. 225

Tervite
E II, 14, p. 142

Herrm. 90

FAH I, 11 p. 143
(30 ... 1761)

Schefold 332
D. Nuove ... IV, 107

Herc.

Helb. 1661
(incorrect)

Pd'E. II, p. 141

Schefold (wp)
327

Neth., Univ., p. 34, ...

Museo Naz. No. 8614
Sala 41

Herc.

Helb. 1662

Museo Naz.
No. 8625
Sala 41

Pd'E II, p. 141

Schefold (wp)
327

...



Bacchanten

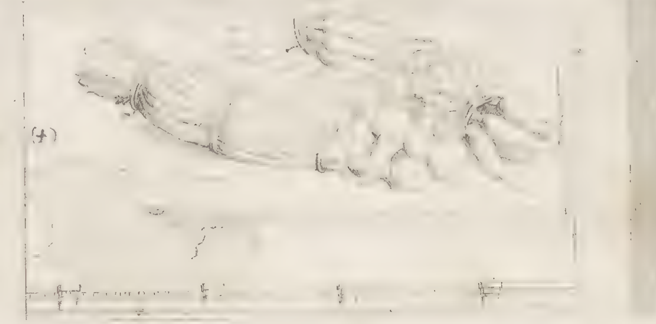


Held. 452
KP. 125/8

Pd'E. IV, 48,
p. 235

D. Maréchal IV, 108

No. 38



Helb. 1669
(+)

Pd'E II, 52

MSS), p 141
J. Maréchal II, 18
Helb, Unters, p. 94, Hn. 1

Hercule et à Junon, et que l'on portait quelquefois dans les pompes nuptiales, en l'honneur de cette dernière divinité. Comme on cherche dans cette figure un personnage qui puisse servir de pendant à celle d'Hylas, quelques antiquaires y reconnaissent un Ganymède, remplissant l'office de flabellifère près du maître des dieux, dont il porte un des attributs. Peut-être serait-ce plutôt, comme Hylas, un des jeunes gens qui furent aimés d'Hercule : les conjectures peuvent se porter principalement sur Abdère, pauvre enfant dont la perte fut plus cruelle encore que celle d'Hylas (car il fut dévoré par les chevaux de Diomède), et en mémoire de qui son ami, son vengeur, institua des jeux (1); elles peuvent s'arrêter aussi sur Élacatus, à qui les Laconiens avaient consacré une fête et des combats solennels (2). La couronne d'or, offerte aux athlètes, est en effet dans la main droite de l'enfant; et ceux qui admettent l'une ou l'autre des deux dernières suppositions, peuvent voir une palme, au lieu d'un éventail, dans l'objet qu'il tient de la main gauche, et qui est dessiné d'une manière peu distincte.

PLANCHES 62 ET 63.

Pl. 62: Rain. 34/10 Helb. 1922.

Trouvées ensemble à Civita, ces deux figures bachi-

(1) Philostrat., *Heroïc.*, III, 1; *Imag.* II, 25.

(2) Hesych., sub v. Ἠλακατία.

9155.

R 125/8 - Helb. 452

b) Helb. 1669+

ques, peintes sur un fond jaune, doivent être placées en regard l'une de l'autre. La première est une jeune femme, couverte en partie d'une draperie de couleur indécise; elle est couronnée de feuillages, et ses cheveux flottent librement en arrière. L'objet qu'elle soutient de la main gauche, et dont on ne distingue pas bien les couleurs, paraît être, ou une couronne de fleurs, ou un rameau de vigne garni de pampre et des raisins. Si ce n'est point une Bacchante, c'est au moins une de ces nymphes qui étaient les compagnes des Faunes, comme les Sylvaines étaient celle des Sylvains, d'après l'inscription de l'autel des dieux inconnus (1). De la main droite, elle soulève une espèce de coquille ou peut-être une simple patère, ce qui la met davantage en rapport avec le Faune.

Ce jeune dieu est couronné d'une guirlande de lierre dont on voit les corymbes : une grande peau d'animal s'attache en sautoir sur sa poitrine et lui couvre le dos; il a dans la main gauche le *pastorale pedum*, la houlette antique, et dans la droite, un vase du genre de ceux que l'on appelait *cantharus*, et qui étaient spécialement consacrés au culte de Bacchus.

PLANCHE 64.

Pour s'arrêter à quelque chose parmi les nombreuses

(1) Spon.

Cat. No. DCXXXII

Helb. 18.31 (+)
RPGR 268/2
M. E. IV, 10, p. 45

E. Breton. Pompeia (1855) p. 292, 1 fig.
D-Maréchal IV, 11

H. Roux aîné

A. d' H. V. 4. P. 45.

0 3 6 9 P.

PÉLÉE. (Ephèbe : ...)

Peleus.

Gragnano

Old nos. 323

(Lembo) 752

Inv. No. DCXXV

PdE. IV, p.45

Helb. 191

RPGR 132/4

D-Maréchal IV, 12



A. d'H.V.4.F.45.

LA PAIX.

Die Friedensgöttin

conjectures, toutes également incertaines, que réveille cette figure de jeune homme peinte sur un fond jaune, on peut lui donner le nom de Pélée, fils d'Éacus, époux de Thétis et père d'Achille. Cette supposition est fondée uniquement sur les armes qu'il porte : une épée courte renfermée dans son fourreau, et une lance. En effet, les anciens attribuaient à Pélée l'invention de l'épée courte, nommée *machæra,* comme ils assignaient à Lycaon celle du glaive à longue lame, et à Persée celle du sabre recourbé ou *harpé* (1). Selon quelques mythologues, cette arme fut donnée à Pélée par Mercure ou par Chiron, lorsque le fils d'Éacus eut été abandonné par Acaste sur le mont Pélion (2); suivant d'autres, qui énumèrent les présents que les dieux lui offrirent à ses noces, il reçut de Vulcain l'épée, et de Chiron la lance de frêne, δόρυ μείλινον (3). Bien que l'épée courte soit toute spartiate, il ne peut être question de l'un des Dioscures, ni de Mars, vu que ces divinités sont toujours représentées la tête couverte du casque ou du *pileus.*

PLANCHE 65.

Cette peinture sur un fond rouge a été trouvée, comme la précédente, dans les fouilles de Gragnano : elle a beau-

(1) Servius in *Æn.*, IX, 505.

(2) Apollon., I, 224; Aristoph., *Nub.*, 1059.

(3) Apollodor., III; Pindar., *P. O.*, III, 168, et scoliast.

coup souffert, et le temps en a fait disparaître quelques parties essentielles. Avec sa robe de couleur verte, qui laisse à découvert l'épaule droite et une partie du sein, avec ses longs cheveux retenus d'abord par une couronne d'olivier, et flottant ensuite au gré du vent, avec ce rameau d'olivier qu'elle tient de la main droite, cette jeune femme paraît être la Paix :

Paciferæque manu ramum prætendit olivæ (1).

D'après la position du bras gauche, on peut présumer qu'elle portait encore un attribut : mais cet accessoire a disparu avec une portion de l'enduit même qui couvrait le mur.

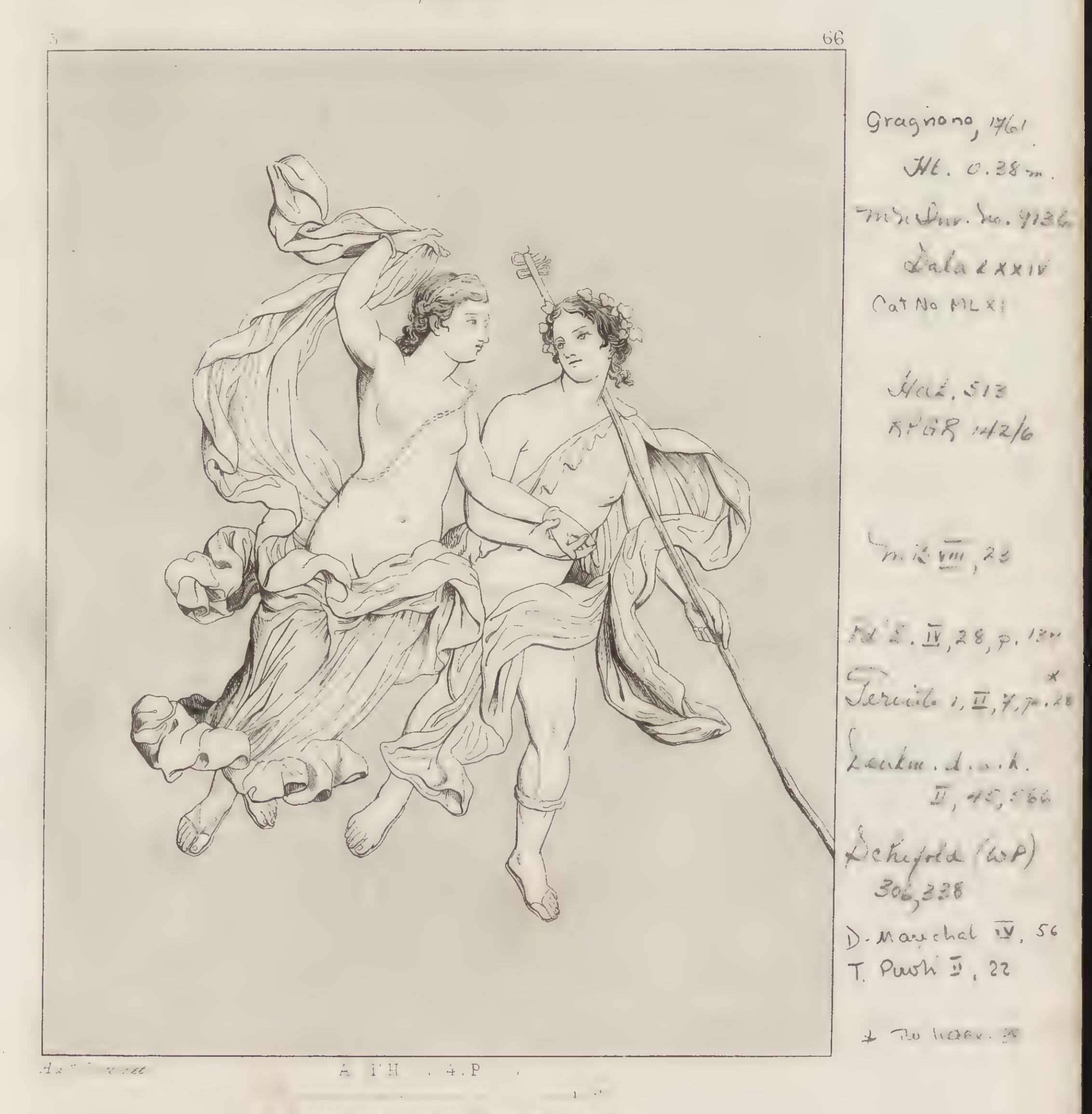
PLANCHE 66.

Ces deux figures sur un fond noir ont été découvertes à Gragnano. L'une est la belle Ariane, avec ses blonds cheveux retombant sur ses épaules, mais couverts en partie par une espèce de coiffe jaune relevée en arrière, que les Grecs appelaient χρυσάμπυξ (2). Elle a des bracelets d'or et des boucles d'oreilles du même métal, en forme de poire et sans doute du genre des *stalagmia* (gouttes d'eau) (3). Une longue chaîne de mailles, également

(1) Virg., *Æn.*, VIII, 116.
(2) Eurip., *Hec.*, 464.
(3) Plaut., *Menæchm.*, III, 3.

PEINTURES.

Malerei.



BACCHUS ET ARIANE.

Bacchus und Ariadne.

d'or, tombe de son épaule gauche et descend en sautoir sur la poitrine pour passer sous le bras droit. Ce bras lui-même est levé, et elle soutient en l'air, du bout de ses doigts gracieusement étendus, l'extrémité d'une draperie couleur de rose morte, qui, flottant derrière elle, la laisse à découvert jusqu'à la ceinture : cette draperie tombe ensuite, et vient former autour des jambes et des cuisses un ensemble de plis parfaitement bien entendu, qui ne laisse voir que les doigts du pied gauche et seulement une partie de la jambe droite.

Bacchus, qui a saisi de sa main droite le bras gauche de son amante, la soutient et l'entraîne. Les cheveux châtains du dieu sont couronnés d'une guirlande de lierre : il appuie sur son épaule gauche un thyrse vert dont l'extrémité est ornée d'un nœud de ruban. Une espèce de baudrier, ou une peau d'animal nouée sur la poitrine, paraît soutenir sur l'épaule gauche une draperie changeante, aux nuances verte et jaune, qui, d'un côté, soutenue un peu par l'air, retombe sur le bras gauche, et de l'autre vient envelopper la jambe droite. Comme Ariane, Bacchus est chaussé de brodequins blancs.

Ce groupe, tout vivant de grâce, d'entraînement et de gaieté, se rapporte sans doute à l'instant où le dieu conduit en triomphe sa florissante épouse vers les célestes demeures, dans lesquelles Jupiter doit l'exempter de la vieillesse et de la mort :

Θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν
Τὴν δέ οἱ ἀθάνατον, καὶ ἀγήρω θῆκε Κρονίων (1).

PLANCHE 67.

Cette peinture représente, sur un fond jaune, une Bacchante dont les chairs sont assez délicatement touchées et d'un excellent coloris. Cette nymphe est couronnée de lierre, et tient un thyrse garni de feuillage à l'aide duquel elle paraît se défendre contre les entreprises d'un jeune homme; car avec cette arme les Bacchantes repoussaient et blessaient même quelquefois leurs agresseurs :

Κεῖναι δὲ θύρσους ἐξανιεῖσαι χερῶν
Ἐτραυμάτιζον (2).

La fureur qui les transportait, la présence du dieu dont elles étaient remplies, ne faisaient souvent que leur donner de nouvelles forces pour résister à d'autres transports (3).

Dans l'absence de tout signe caractéristique, on n'ose reconnaître dans la seconde figure une de ces divinités champêtres qui poursuivaient les nymphes :

Faune nympharum fugientum amator (4).

Ce jeune homme n'a pour tout vêtement qu'une espèce

(1) Hesiod., *Theog.*, 947.
(2) Eurip., *Bacch.*, 760.
(3) Eurip., *Bacch.*, 730 et 314; Nonn., *Dionys.*, XIV, 365.
(4) Horat., *Carm.*, III, 18, 1.

Pomp.
MN INV 9137

Helb. 526
RP 143/6

P d E. IV, 32,
p 155

Ochsefeld (wt) 338
MB. VIII, 24

D.-Marechal IV, 65



A. Th. V. 4. P. 153

baces

BACCHANTE.
Bacchantin.

Portici

Mus. Inv. No. 9542

Cf. RP. 24/8

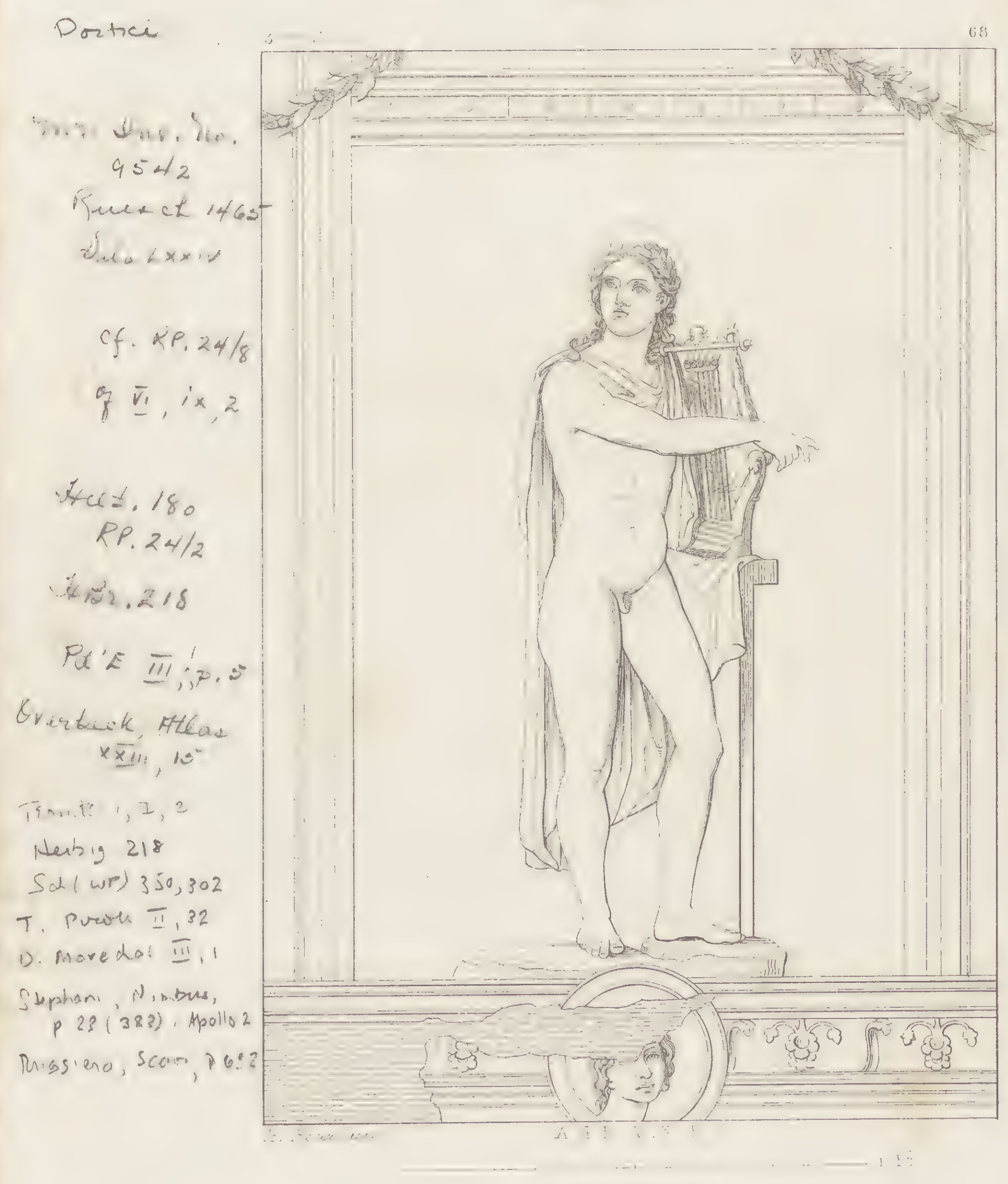
RP. 24/2

Overbeck, Atlas XXIII, 15

Helbig 218

Sch (WP) 350, 302

Stephani, Nimbus, p 23 (383). Apollo 2



APOLLON

Apollo.

de manteau rouge. Quant à la draperie flottante qui enveloppe les membres inférieurs de la nymphe, elle paraît être violette, autant qu'on peut reconnaître des couleurs fort altérées par les années.

PLANCHE 68.

Cette figure est remarquable sous le rapport du coloris, bien qu'il soit un peu effacé dans quelques endroits. C'est Apollon qui tient sa lyre posée sur un autel couvert d'une draperie blanche. Sa tête est entourée d'un nimbe brillant et ceinte de laurier : sa blonde et longue chevelure se divise sur son front et retombe en boucles élégantes sur ses blanches épaules. Il est presque nu : seulement une chlamyde s'agrafe sur son épaule droite, et lui couvre le dos et une partie du bras gauche. Ce vêtement est d'une couleur pourpre ou violette, couleur dans laquelle les archéologues un peu subtils ont vu une allusion au bel Hyacinthe et à la fleur rougeâtre qui porte son nom (1). La main gauche du dieu repose sur la partie de la lyre que l'on appelait le ventre; et la droite s'appuie sur un des bras de l'instrument, nommés cornes, κέρατα, parce qu'ils étaient faits primitivement des cornes d'un animal (2). Cette lyre est peinte de couleur

(1) Ovid., *Met.*, X, 213.

(2) Philostrat., *Imag.*, I, 10 et 13; Boulenger, *de Theatr.*, II, 39.

Helbig 180. Reinach 24/2

9542

rouge : ce qui, joint aux inégalités de sa surface, indique que le bois dont elle est faite n'est point le buis, employé ordinairement pour toutes les parties qui ne pouvaient être de corne ou d'écaille de tortue (1), mais plutôt le santal, bois connu des anciens (2), ou simplement le chêne vert, qui est plus noueux. Apollon tient de la main droite le plectrum, qui, étant dans l'origine un pied ou un ongle de chèvre (3), en garde encore la figure. Le dieu des vers semble se reposer après avoir terminé un chant, et son regard levé vers les cieux y cherche une inspiration nouvelle :

Atqui vultus erat multa et præclara minantis (4).

La beauté presque féminine de ces traits, animés du feu céleste, répond à celle du torse et des membres, blancs, arrondis et brillants d'une jeunesse éternelle. *Apollo et intonsus, et genis gratus et corpore glabellus... corpus totum gratissimum et membra nitida* (5).

A la partie inférieure du cadre de cette peinture, on remarque un portrait dont la moitié a péri : c'est la tête d'un jeune homme aux yeux noirs, à la chevelure noire et bouclée, peut-être celle du bel Hyacinthe, qui est représentée avec des traits à peu près pareils sur plusieurs gemmes antiques (6).

(1) Philostrat., *loc. citat.*

(2) Saumaise, *Exercit. Plinian.*, p. 726, E.

(3) Pollux, IV, 60.

(4) Horat., *Sat.*, II, 3, 9.

(5) Apul., *Florid.*, I.

(6) Agostin., *Gemm. ant.*, tom. I, 58; Gronov., *Thes. ant. gr.*, tom. I, Zz; *Mus. Odesc.*, tom. I, 5.

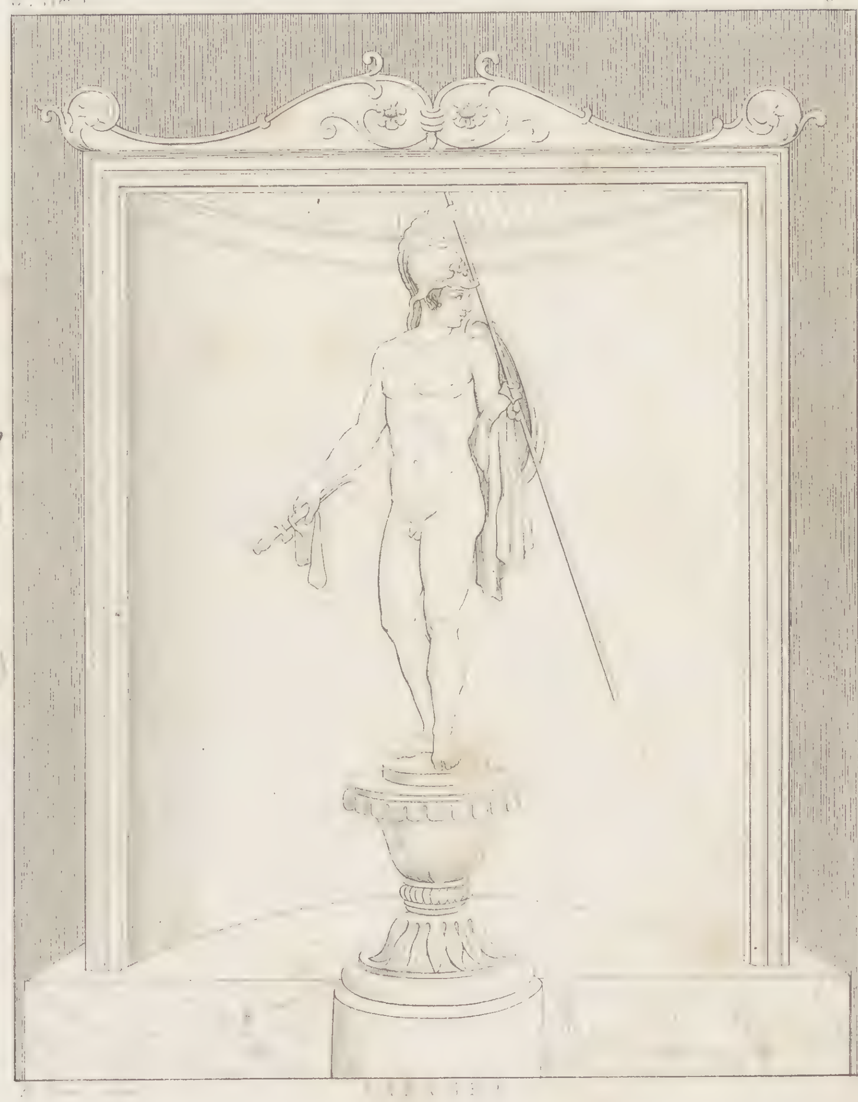
Civita

Pd'E IV, 2, p. 9

(1° Abril 1760)

1865

p. 18



Mars.

PLANCHE 69.

Sur un fond dont la couleur est rouge sombre, ressort une niche, un ædicule peint en jaune, et dont la corniche est ornée d'arabesques plus pâles. Cet ædicule lui-même repose sur un socle de marbre veiné, au-devant duquel s'élève un piédestal cylindrique avec une espèce d'autel en forme de coupe dorée : sur cette base est figurée une statue peinte de manière à imiter le marbre. Dans ce guerrier nu, le casque en tête, tenant de la main gauche la lance et le bouclier, et de la droite le *parazonium*, c'est-à-dire l'épée avec son baudrier, on reconnaît facilement le dieu Mars. En effet, le dieu de la guerre est presque toujours représenté sous la figure d'un jeune homme imberbe, et avec tous ses attributs. L'épée courte des Lacédémoniens répond au *parazonium* (1); et, selon Épicharme, Mars était né à Sparte (2). Les Romains, qui l'appelaient Quirinus, l'adoraient sous l'emblème d'une lance (*quiris*); et les Scythes, sous celui d'une épée (3). Les Romains lui sacrifiaient un cheval, et les Grecs un chien (4).

(1) Beger., *Thes. Br.*, p. 63.
(2) Arnob., IV, p. 63.
(3) Spanheim ad Callim., *Hymn. in Del.*, 64.
(4) Plutarch., *Quæst. rom.*, p. 287, et *Quæst. gr.*, p. 290.

PLANCHE 70.

Cette peinture a été trouvée à Portici dans le même emplacement que l'Apollon représenté à la planche 68. Les deux compositions se distinguent également par le charme du coloris, la grâce du mouvement et l'exactitude du dessin : l'une et l'autre sont d'une interprétation également facile. Ces membres qu'assouplit une morbidesse juvénile et presque féminine, cette longue chevelure bouclée, cette double guirlande de lierre qui forme un élégant diadème, surtout ce vase qu'il tient de la main droite, et ce thyrse que soutient son bras gauche, font reconnaître Bacchus.

Cantharus et thyrsus dextra lævaque feruntur (1).

Toute la partie supérieure de cette figure est nue, et cette nudité est peut-être un emblème de l'aveugle franchise qui est propre aux buveurs (2). Les cuisses et les jambes seules sont couvertes d'une draperie blanchâtre qui tombe sur l'égaule gauche, repose sur un autel où le dieu est accoudé et vient envelopper les membres inférieurs, à l'exception des pieds : le blanc, aussi bien que le jaune et le pourpre, convenait au culte de Bacchus (3).

(1) Sidon. Apoll.
(2) Fulgent., II, 15.
(3) Athen., IV, 12.

PEINTURES

Matera



BACCHUS

Bacchus

Here.
M. N. Inv. No. 8902
Helb. 1764
RP 229/11
T. Piroli II, 27
Pd'E. II, 38, p. 219
Elia 388
Maiuri, PR, 4
Petrufola (wr) 322
331
Cf. 230, 2
D-Marechal II, 75
Ruggiero, Scavi, p 692
Cérès e la chevre



Portici
M. N. Inv. No. 9170
Dale XIII / XIV
Helb. 791
RP. 88/7
T. Piroli II, 31
P d'E II, p 46
D. Marechal II, 100



Bacchant

Cette position dans laquelle on représente les images des dieux appuyés sur leurs autels se rapporte sans doute à la croyance antique de leur présence aux sacrifices qui leur étaient agréables, croyance qui s'appliquait principalement à Phœbus et à Bacchus (1), qualifiés en conséquence de l'épithète *præsens* ou ἐπιφανής.

Le vase est d'or : il y a deux longues anses qui joignent les bords avec le pied, ce qui est un des caractères de l'espèce appelée *carchesium* (2) Quant au thyrse, c'est un long roseau à nœuds, sans doute la *férule* bachique : la partie supérieure est ornée de deux bandelettes, et la sommité enveloppée de feuilles de lierre à travers lesquelles on voit poindre un fer de lance brillant et acéré.

PLANCHE 71.

Il n'est point facile de démêler le sens de cette capricieuse composition. Sur le devant, à gauche du spectateur, une colonne de marbre vert soutient une corniche et l'angle d'un fronton, et plus loin en arrière s'élève une autre colonne jaune et cannelée. A droite, on voit une colonne cannelée, une porte en arc de cercle, et une tablette de marbre sans support, sur laquelle est placé un chevreau dont la couleur est rougeâtre. Le

(1) Callim., *Hymn. in Pallad.*, 3, 13 et 101; Aristoph., *Ran.*, 325; Euripid., *Bacch.*, 142.

(2) Macrob., *Saturn.*, V, 21.

a) Helbig 791. Rein. 88/7

temps a enlevé plusieurs parties de la peinture, à savoir : l'angle inférieur à droite, une frise qui régnait au bas, et la partie supérieure où devait se trouver un bouclier, auquel se rattachaient des guirlandes. Mais les parties correspondantes se retrouvent dans deux peintures du même genre que l'on verra plus loin (1). Au milieu de cette composition architecturale, on voit un homme encore jeune, la tête parée d'une couronne de lierre dont les bandelettes retombent sur ses épaules. Il tient de la main gauche un objet qui paraît être un flambeau, quoique plusieurs archéologues y aient vu une trompette, prenant pour un bouchon, destiné à empêcher la poussière de s'introduire dans l'instrument, ce qui nous semble à nous l'extrémité supérieure et la mèche du candélabre. Il portait encore dans la main droite un objet que l'on ne peut reconnaître, les couleurs en étant complétement effacées : c'était peut-être un faisceau de feuillages et de fleurs. Ce personnage est habillé de blanc et de rouge, avec les pieds nus.

Pour offrir un sacrifice à Bacchus, le ministre devait avoir les pieds nus, ainsi que le bras droit; mais il s'enveloppait le bras gauche. Toutes les particularités qui se trouvent réunies dans notre figure indiquent un sujet bachique : la couleur des vêtements, la couronne de lierre, et le chevreau, victime consacrée au dieu du vin,

(1) Planches 74 et 75.

B. 0.37 H. 0.42 m

Stabiae

Scap. Gragnano
14 Aprile 1760

Mus. Inv. No. 8860
Sala XXXIV

Cat. No. CMLXXXIX

Helb. 1063 x
KP. 213/4
Mon. Inst.
III, 53, 3
Graphic, 8847
D. Maréchal III, 41
Ercola
3, I, 4, p. 118
Bull. nap. III,
pp. 40-48 (n.s.)
Arch. 1843, p. 149
Schefold (WP) 313
Pd'E III, 21, p. 109
Overbeck, Gallerie
heroischer
Bildwerke
Taf. XXXIII, 1
Schuchardt
Nikomachos,
Weimar 1866
p. 40

Scylla

x Soll. qui ... (... tal. ...)

à cause du ravage que cet animal exerce dans les vignes en rongeant les bourgeons (1).

La frise, qui manque au bas du tableau, est remplacée dans notre planche par une scène pastorale dont les acteurs sont deux petits Génies. L'un deux est occupé à traire une chèvre : le second tient d'une main une baguette et de l'autre un petit seau à lait. On doit se rappeler que, d'après Philostrate, les anciens reconnaissaient autant d'Amours ou de Génies que d'exercices divers de l'industrie humaine. Ce petit tableau est plein de vivacité et de grâce : l'attitude des deux animaux est bien naturelle, et particulièrement celle de la chèvre, qui se retourne pour regarder le Génie tandis qu'il presse sa mamelle.

PLANCHE 72.

Toute cette composition n'est peinte qu'en clair-obscur, et sans autre couleur que du blanc et du brun. Sur un fragment de corniche qui se projette en avant et qui laisse dans le fond du tableau une colonne de marbre soutenant une architrave, on voit une figure de Scylla, non telle qu'Homère la décrit, monstre à douze pieds et à six têtes (2), mais, comme l'ont peinte les poëtes d'une

(1) Virg., *Georg.*, II, 380 ; Ovid., *Fast.*, I, 357.

(2) Homer., *Odyss.*, XII, 85.

Helbig. 1063 Mon. Inst. III, 53, 3.
Rein. 213/4 Saglio 6247

époque postérieure (1), ayant la tête d'une femme horrible et furieuse, et le corps d'une jeune fille, corps qui se partage à la ceinture en deux parties couvertes d'écailles, et recourbées comme des feuillages d'arabesques ou plutôt comme deux queues de poisson. Entre ces extrémités paraissent trois monstres marins : le premier, qui est un chien ou un loup, porte sa dent meurtrière sur la poitrine d'un jeune homme; le second et le troisième, qui sont deux chevaux marins ou hippocampes, ont saisi, celui-ci un enfant par la tête, celui-là un homme par les chairs de l'épaule. Scylla lève à deux mains un gouvernail de vaisseau, comme pour frapper autour d'elle, et elle porte, croisée en sautoir sur sa poitrine, une espèce de bandelette terminée par deux nageoires :

Prima hominibus facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus : postrema immani corpore pistrix
Delphinum caudas utero commissa luporum (2).

C'est là une des créations les plus remarquables de l'antiquité, création qui prouve que le secret d'une certaine fantasmagorie infernale ne fut pas uniquement réservé au moyen âge, et que les anciens savaient déjà bien ajouter le mystérieux, l'inconnu, à tous les autres moyens de terreur et d'épouvante. Oui, l'inconnu ; car on ne trouve que contradictions et obscurités dans les poëtes

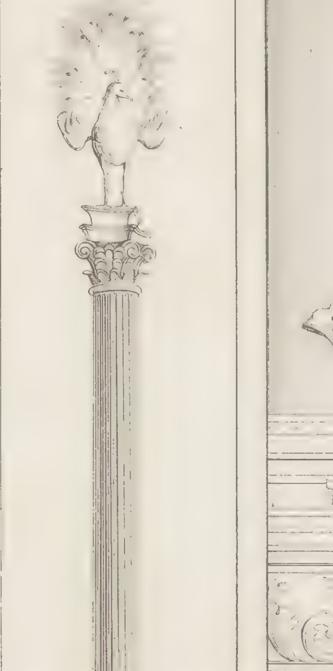
(1) Ovid., *Met.*, XIII, 732, et XIV, 60.

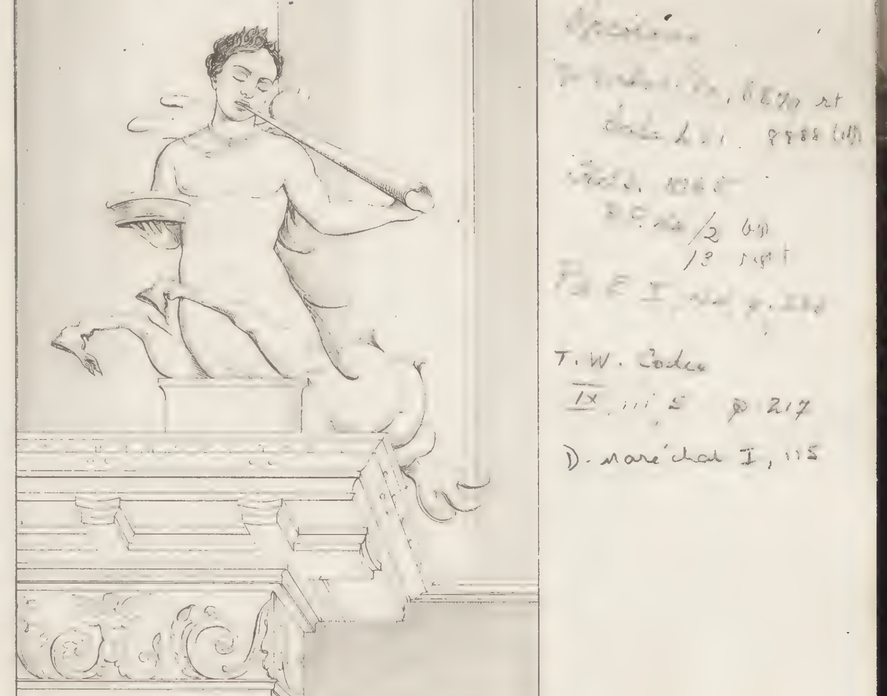
(2) Virg., *Æn.*, III, 426 et seqq.

PEINTURES.

Malerei







T. W. Codex IX, iii, 5 p. 217

D. Maréchal I, 115



R. P. G. R. p. 350, n°10

D. Maréchal IV, 120

et les mythographes (1) quand on les consulte sur la naissance de Scylla, fille de Nisus ou de Phorcus, formant un seul être ou deux personnages; sur sa figure multiforme, et sur les monstres dont elle était entourée, monstres qui, d'après l'étymologie σκύλαξ, n'auraient dû être que des chiens. Remarquons aussi que l'artiste pompéien a bien senti et bien rendu la grandeur terrible et la majestueuse laideur de son sujet.

PLANCHE 73.

Ces deux tritons, ou, si l'on peut hasarder une pareille expression, ces deux centaures marins, colorés d'un rouge sombre, reposant sur des portions de corniche, sonnant de la conque marine, portant chacun une corbeille de fruits, sont trop semblables entre eux, trop symétriquement disposés pour qu'on ne voie point dans ces figures deux fragments de la même décoration. Les frises seules des corniches offrent quelque différence entre elles.

Les tritons entraient souvent dans la décoration des édifices antiques. A Rome, sur le faîte du temple de la

(1) Virg., *Ciris*, 61, et *Eclog.*, VI, 74; Apollon., IV, 825 et 828; Serv. ad *Æn*, III, 420; Lycophr., 46; Tzetz., 650; Homer., *Odyss.*, XII, 124; Hygin., *Fab.*, 198 et 199; Ovid., *Met.*, XIII, 749, et VIII, 151; *Fast.*, IV, 500; *Art. am.*, I, 331; *Amor.*, III, 12; *de Rem. am.*, 537; *Epist. Ulyss.*, 33; Propert., *Eleg.*, IV, 4, 37.

Fortune, on en voyait un très-grand, qui sonnait de la trompe lorsque le vent soufflait avec force (1).

PLANCHE 74.

Cette composition architecturale est sous beaucoup de rapports pareille à celle que l'on a vue tout à l'heure (2); mais les dispositions en sont inverses et symétriques, et celle-ci est entière et plus élégante en quelques parties. La tablette qui porte un chevreau est de porphyre; ce chevreau lui-même est de couleur d'or et porte une singulière excroissance entre les cornes; enfin la portion de fronton est remplacée avantageusement par une colonne ornée de feuillages. Le bouclier, que l'on voit suspendu au milieu de bandelettes et de guirlandes, est remarquable par sa forme échancrée, qui est celle de la *pelta lunata*, en forme de croissant. On peut conclure de cet exemple, que l'on suspendait dans les temples des boucliers de toutes les formes possibles, soit comme des armes enlevées à l'ennemi (3), soit comme des monuments faits tout exprès pour rappeler le souvenir d'un événement glorieux (4), ou celui des ancêtres d'un homme illustre (5), ou enfin celui d'un bienfaiteur de la patrie encore vivant, ce qui eut lieu pour les empe-

(1) Natal. Com., VIII, 3.
(2) Planche 71.
(3) Pausan., X, 11.
(4) Tit. Liv., XXXV, 24; Plin., XXXV, 3.
(5) Tit. Liv., XXXV, 2.

a/ Helbig - 1796.
Reinach 234/6.
8901. b/ Helb. 1637

PEINTURES.
Malerei.



Bacchantin.

reurs (1). La forme la plus ordinaire, celle que l'on a déjà trouvée dans un grand nombre de planches, était celle du bouclier rond appelé en gre ἀσπίς, et en latin *clypeus* (de καλύπτω, je couvre, ou peut-être de κύκλος, cercle); mais on voyait aussi dans les temples le bouclier en carré long, en grec θυρεός, et en latin *scutum;* on y voyait encore la *parma,* la *cetra,* et, comme le prouve l'exemple actuel, la *pelta.*

Au milieu du tableau se trouve la figure d'une jeune femme, le front ceint d'un rameau de lierre, les cheveux flottants sur les épaules, et vêtue d'une robe rouge et d'un manteau vert. Elle supporte de la main gauche une espèce de coussin (*sacrum pulvinar*), sur lequel elle assujettit avec la droite une petite cassette, espèce d'*acerra* destinée sans doute à contenir de l'encens et des parfums (2). On voit souvent des objets semblables entre les mains des *camillæ,* jeunes filles qui assistaient les prêtres dans leurs fonctions sacerdotales. Comme nous l'avons dit et prouvé plus haut (3), ce sujet se rapporte évidemment au culte de Bacchus.

Le bas du lambris est rempli par un petit cadre dans lequel on voit deux coqs qui paraissent prêts à se battre. On sait que les anciens aimaient beaucoup ce genre de combat : il y en avait un tous les ans à Pergame (4); un autre se donnait annuellement au théâtre d'Athènes, en

(1) Buonarotti, *Med.*, p. 9; Spon., *Select. dissert.*, I, et *Misc. erud. ant.*, sect. IV.

(2) Dionys. Halic., II, 22.

(3) Voy. planche 71.

(4) Pline, X, 21.

mémoire de la victoire que Thémistocle remporta sur les Perses, après avoir encouragé ses soldats par l'exemple de ces animaux qui ne combattent que pour la gloire. La palme qui se trouve ici entre les deux oiseaux indique surtout des jeux publics; le vase peut être un de ces ἄλειπτρα (*aliptra*) dans lesquels les athlètes mettaient l'huile dont ils se frottaient; il peut aussi contenir l'espèce de nourriture que l'on donnait aux coqs avant de les faire battre, nourriture dans laquelle on mettait de l'ail (1). C'est de là sans doute que l'on appliquait aux hommes colériques l'épithète ἐσκοροδισμένος, mangeur d'ail.

PLANCHE 75.

On voit ici le pendant de la planche précédente, et une répétition encore plus exacte de celle que nous avons déjà décrite plus haut (2). Le bouclier suspendu paraît être encore une *pelta*, bien qu'on ne le voie pas tout entier, et le chevreau est de couleur rougeâtre. Quant au personnage du milieu, c'est un jeune homme tenant de la main droite un rameau à peine garni de quelques feuilles, et de la gauche une corbeille. C'est sans doute un camille, un néocore, faisant l'aspersion lustrale (3), ou rapportant du temple des débris de l'offrande, débris

(1) Rhodig., IX, 13.
(2) Planche 71.
(3) Theodoret., III, 16.

a) Helbig 1784 Reinach 230/2
b) Helbig 1592. Reinach 306/5

Herc

MN Inv 8902

Helb. 1784
RP 230/2

PdE. II, 27.
p. 215
D-Maréchal II, 96
T. Pitti II, 27

vedi: #s
1796
1592
1637

Ruggiero, Scavi,
p. 652



1 P.

Camillus.

Herc.
Mus. Inv. No. 9451

Sala LIV

Helb. 944
RP. 151/3

M.B. VIII, 2

Pd'E. II, 31
p. 189
Schefold (WP)
311, 342

D. Maréchal II, 76

Ruggiero, Scavi,
p. 691



[illegible]
Die Vorsehung.

que l'on conservait soigneusement comme des préservatifs contre les maladies (1). Outre sa chaussure, il paraît avoir les jambes enveloppées d'une étoffe blanche. C'étaient des espèces de bandelettes que l'on appelait *tibiales* ou *crurales*. Auguste en portait (2), bien que l'usage n'en fût guère permis qu'aux personnes valétudinaires (3), et que l'on se fût moqué des *fasciæ cretatæ* (bandelettes de craie ou blanches) du grand Pompée (4). Les pieds de notre figure étant couverts de blanc comme ses jambes, on se rappellera que les prêtres athéniens, alexandrins et phéniciens portaient des chaussures de lin blanc appelées φαικάσια, phécasies.

Le petit cadre qui est sous les pieds de la figure représente un léopard poursuivant un chevreuil. Selon quelques archéologues, ces petits tableaux séparés sont ce que Pline appelle *parerga* (5).

PLANCHE 76.

Une figure de femme s'enveloppe d'une tunique rouge et d'un manteau violet drapés fort naturellement. Son air de tête est noble, son regard vif et pénétrant, son attitude pleine de dignité. Un ruban, qui fait deux fois

(1) Hesych. s. v. Ὑγίεια; Potter, *Ant. gr.*, II, 4.
(2) Sueton., 3.
(3) Quintil., II, 3.
(4) Cic. *ad Att.*, II, 3; Valer. Maxim., VI, 27.
(5) XXXV, 10.

le tour de sa tête, y fixe une couronne de fleurs et de feuillage; et ses cheveux, partagés sur le front, tombent sur les épaules en replis sinueux. Le disque qu'elle présente de la main droite, et la corne d'abondance qu'elle soutient de la gauche d'une manière gracieuse et pleine d'aplomb, pourraient faire reconnaître dans cette figure allégorique la Paix, la Concorde, la Félicité, l'Abondance ou la Fortune. Mais ne serait-ce point plutôt la Providence? La solitude de cette retraite, dont les portes paraissent momentanément ouvertes, convient aux profondes méditations qui doivent pourvoir au salut de l'univers. L'attitude d'une personne assise est favorable à la réflexion : on connaît en effet le proverbe latin *Roma sedendo vincit* (1), « Rome assise remporte des victoires ; » et ce mot d'un personnage comique, *Nimio plus sapio sedens* (2), « J'ai beaucoup plus de raison quand je reste assis. » La *cornucopia* figure, comme attribut de la Providence, sur les monnaies de Gallien ; et la patère, sur celles de Marc-Aurèle et de Julia Cornélia Salonina, femme de Gallien. Une particularité appuie encore notre opinion : c'est que la corne d'abondance se trouve fermée par un couvercle qui en laisse à peine échapper quelques feuilles. Ne serait-ce point un symbole de l'économie que la Toute-Puissance observe dans la distribution de ses dons, économie qu'elle recommande par son exemple à ceux qui veulent jouir longtemps de ses faveurs?

(1) Varr., *de Re rust.*, I, 2.

(2) Plaut., *Mostell.*, V, 1, 53.

Pomp.
Muliebri. Pomp.

Helb. 1855
RP. 260/1* (Poëtesse)
MuB. IX, 18

Terence 1, I, 1

Pd'E. VII, 51, p. 227
T. Pirol. III, 52
see
Walters, etc. ...
IV, p. 57

78/3
D-maréchal V, 143



* sb: Helb ... 1825; TW index

MN Inv No. 9840

Vasi



P d'E II, p. 124
D. Maréchal II, 22

H. Roux aîné

A. d'H. V. 2. P. 124.

PLANCHE 77.

Sur un fond d'un rouge brun ressort, en rouge plus pâle, la décoration architecturale d'un petit appartement, d'un boudoir : là, une jeune femme est assise sur un siége doré garni d'un coussin vert, devant lequel est placé un marchepied de bois. Les traits de cette figure sont dessinés avec tant de soin, et doués d'une expression tellement individuelle, que l'on peut y voir un portrait. Ses cheveux blonds sont renfermés dans un réticule (κεκρύφαλος ou σφενδόνη) de couleur de pourpre. Elle est enveloppée tout entière dans une draperie rouge clair, d'une grande finesse et presque transparente, qui tombe par devant jusque sur le cou-de-pied droit, mais qui, par derrière, ne descend qu'à moitié de la jambe gauche; et cette disposition laisse voir tout le bas de la tunique de dessous, qui est de couleur verte.

Cette jeune femme paraît sortir du lit, d'où elle s'est élancée, coiffée de nuit, les pieds nus, couverte d'une simple tunique sans ceinture : charmant désordre souvent peint par les poëtes (1), et surtout par le plus fécond en images voluptueuses (2) :

Nec mora, desiluit tunica velata recincta
Et decuit nudos surripuisse pedes.

(1) Propert., II, 22, 40; Catull., 56, 72.

(2) Ovid., *Amor.*, III, 7, 81, et *Art. am.*, I, 529.

Reinach 260/1.

« Aussitôt elle s'élance, voilée d'une tunique sans ceinture, sous laquelle « elle voudrait dérober ses pieds nus. »

Peut-être, comme Virgile le dit de Scylla, fille de Nisus (1), une nourrice attentive a-t-elle jeté ce large manteau sur la jeune fille, qui tremblait de froid dans son léger vêtement.

Frigidulam injecta circumdat veste puellam,
Quæ prius in tenui steterat succincta corona.

L'attitude dans laquelle notre figure est assise, la jambe droite croisée sur le genou gauche, était considérée par les anciens comme peu décente et même de mauvais augure : elle était interdite dans les réunions publiques (2). Cette position indique donc que la jeune dame se croit dans une solitude absolue ; et l'index de la main gauche, qu'elle pose sur sa bouche en le mordant légèrement, fait voir qu'elle se livre à ses réflexions ou à quelque effort de mémoire (3). A-t-elle un souci plus sérieux que la combinaison de la toilette qu'elle va commencer tout à l'heure (4)? c'est ce que n'indique pas cette peinture, quelque remarquable qu'elle soit sous le rapport de la finesse du pinceau, et comme une nouvelle révélation de l'intérieur du gynécée.

(1) *Ciris*, 256.
(2) Plin., XXVIII, 6.
(3) Luc., *Dial. D.*, XXII, 1.
(4) Bœttiger. *Sabine, matinée d'une dame romaine.*

[illegible]

B. 0.34 m. H. 0.17 m.



[illegible] Centaur

[illegible]
on 18 January 1749

Villa di Licco
(extra moenia, n.° 5)

M. N. [illegible] No. 4133*
[illegible] 1447 Helb. 501
Sala LXXIV RP 345/6 [illegible]
[illegible] No. I XXIX, 3

Zahn III, VII 64 (b)
Schefold (W.P.), pp. 306, 338

[illegible] I, 25, p. 149
T. Piroli I, 28

[illegible] II, 47 [illegible]

[illegible]*

[illegible]
FAH. I, 1, 7 (18 [illegible])

[illegible], 21
Herrm 94a

Fiorelli, Gd. Sc. Pomp. 1865 (a.s.) II
Monumenti Pomp., p. 17, no. 1

D. Moréal I, 82

* M. N. and Elia give
Herculaneum, in error.

PLANCHE 78.

Parmi les beaux groupes de centaures qui se suivent dans ces quatre planches (1), et qui semblent tous dus au même pinceau, celui-ci est le plus admirable et le mieux achevé. Les anciens ont tellement excellé dans la combinaison des formes humaines avec celles des animaux ; ils ont si bien sauvé ce qu'il y a de choquant dans cet hymen de la brute et du roi de la création ; ils ont enfin si complétement épuisé toutes les alliances possibles, qu'après eux il n'est rien resté à faire aux modernes dans ce genre, si ce n'est de les copier. Mais, parmi les anciens, le peintre d'Herculanum paraît s'être placé au premier rang. Tout, dans cette centauresse, n'est que grâce, élégance, délicatesse exquise : il n'est point dans cette adorable monstruosité un seul muscle, une seule attache qui ne réclame et n'épuise l'admiration. La partie de l'œuvre la plus difficile et la mieux réussie est celle où le torse humain se marie à l'encolure *hippique* (qu'on nous permette de risquer ce terme nécessaire). L'œil reconnaît bien, d'une part, la blanche morbidesse de la carnation féminine, de l'autre, la pureté candide de cette robe de neige qui revêt la cavale : mais il ne peut déterminer la ligne où l'une finit, où l'autre commence.

(1) De 78 à 81.

Rein 345/6 (q.v.) Helb. 501 M.B. III, 21 (upper)

Herrmann 94a.

Les anciens avaient eux-mêmes la plus haute idée de cette difficulté que leurs grands maîtres ont vaincue : elle a été convenablement appréciée par ceux d'entre les écrivains grecs qui ont abordé les questions d'art (1).

Le mouvement de la main gauche de la centauresse, qui pince les cordes de la lyre, est d'un motif plein de grâce : il n'y a pas moins d'élégance dans celui de la droite, qui va frapper avec une des deux cymbales (κρέμβαλα) l'autre moitié de l'instrument placée par un heureux caprice du dessinateur entre les doigts du bel enfant que la centauresse paraît enlever dans les airs. Ce jeune homme passe de son côté le bras gauche derrière le dos de son amante, et s'appuie de la main sur l'épaule opposée, afin de l'embrasser étroitement.

La draperie qui sert de manteau au jeune homme est violette : celle qui voltige sur le bras et le dos de la centauresse offre une teinte jaune. Les cymbales sont dorées et peuvent être supposées de cuivre ou d'une composition métallique plus sonore (2). Il faut encore remarquer l'arrangement de la coiffure de la centauresse, ses bracelets au poignet et son collier : ce dernier surtout offre un détail assez heureux ; il est formé d'un ruban d'or comme les ornements appelés *monilia* et *torques*, qui pendaient sur la poitrine des chevaux des Latins :

Aurea pectoribus demissa monilia pendent (3).

(1) Lucien, *Zeuxis*, 6 ; Philostr., *Imag*., II, 2.

(2) Athen., XIV, 9 ; Isidor.

(3) Virg., *Æn*., VII, 278.



Materei

B.0.34m. H.0.17m.



Erziehung Achills

Found in Civita, on 18 Jan 1749

Villa di Cicero (catza maema, n°5)

Mus. Naz. No. 9133* RP 375/3 +

Cat. n° DXXIX, 2

Schef. (W P), pp. 306, 338

" (P.M.) Taf. 26

T. Piroli, I, 27

Niccolini, Arte Pomp., Tav. LI

Le Case, Vol. II, pt. i, tav. III

Fiorelli, Descr., p. 404

P.A.H., I, 1, p. 7 (18 Enero 1749)

Rodenwaldt, Kunst der Antike, s. 562 (abb.)

Elia 210 *

M.B. III, 2?

Herrm. 94, p. 126

D. Maréchal I, 85

* Give Herc. in error

\+ Centaurus et Éphèbe avec lyre [Achilles?] ; Turnbull

PLANCHE 79.

La figure de ce centaure ne marque point une extrême jeunesse ; et d'ailleurs les anciens ont habituellement représenté les fils d'Ixion comme portant sur leur visage l'insigne de la virilité.

Καὶ λασίην Κένταυρος ἔχων φρίσσουσαν ὑπήνην (1).

« Et le Centaure à la barbe touffue. »

Zeuxis même a peint de cette manière l'époux de sa centauresse (2). C'est donc par un caprice, qui, du reste, n'est point sans autre exemple (3), que notre artiste a fait le sien absolument imberbe. Ses cheveux, semblables à la crinière d'un cheval, sont tellement hérissés et en désordre, que certains critiques ont pu supposer qu'il avait des cornes, comme ce centaure qui poursuivit Vénus dans l'île de Chypre (4) : mais une inspection plus attentive de la peinture originale fait reconnaître l'exactitude de notre dessin.

Le thyrse qu'il porte sur son épaule gauche et le cymbalum suspendu à ce thyrse font reconnaître dans notre centaure un serviteur de Bacchus : cette circonstance ne l'empêcherait pas d'être le même que le Centaure céleste,

(1) Nonn., *Dionys.*, XIV, 265.
(2) Lucian., *Zeuxis.*
(3) *Mus. Rom.*, t. I, sect. 1, tav. 52.
(4) Nonn., *Dionys.*, V, 615.

Reinach 345/3 (q.v.). Helb. 500

M. B. III, 20. Herrmann 93.

qui est aussi le sage Chiron (1) : car ce personnage astronomique est représenté quelquefois avec une outre et un thyrse (2).

La partie du monstre qui appartient au cheval est revêtue d'une robe bai clair, circonstance qui s'accorde peu avec l'épithète de *flavus*, blond, donnée à Chiron par Ovide (3), à moins que le poëte, en employant ce mot, n'ait été guidé par le rhythme du vers plutôt que par la tradition.

Notre centaure enseigne à un jeune homme l'art de jouer de la lyre : de la main droite, il guide les doigts de son élève, tandis qu'il le soutient de la gauche. Ceci se rapporte encore mieux à Chiron, précepteur d'Achille : et cet attribut n'est point, comme on pourrait le présumer, en désaccord avec les emblèmes bachiques : car si Orphée, l'inventeur de la lyre, fut déchiré par les Bacchantes, le fils de Jupiter lui-même punit ses nymphes (4) ; et ce fut par Orphée que les mystères dionysiaques furent apportés de l'Égypte en Grèce (5).

La draperie qui flotte derrière le dos du centaure et celle qui passe sur ses flancs sont toutes deux de couleur violette.

(1) Ovid., *Fast.*, V, 379; Hygin., *Astr. poet.*, II, 38.

(2) Hygin., *Astr. poet.*, III, 37; Proclus.

(3) *Loc. citat.*

(4) Ovid., *Met.*, X, fab. 2.

(5) Diod., I, 23.

 B. 0.34 m. H. 0.17 m



A d'H V I. P. 141

CENTAURESSE.
Centaurin.

Found in Civita
on 18 January 1749

Villa di Cicerone
(extra moenia, n°5)
[illegible] 9133*
[illegible]
Cat. No. CXXIX, 1

Helbig 502
RP 345/5

Zelia 210*

Zahn III, viii, 74 (b)

PAH I, 1, p. 1 (18 Enero 1749).
Schefold (W.P.), pp. 306, 338
Denkm. d. a. K. II, 47, p. 594
Fiorelli, Desc., p. 404
Pitt. d'Erc., I, 26, p. 141
T. Piroli, I, 26
Gell, Pompeiana (1852)
vignette p. 17

Didot 35
Herrm. 94
M. B III, 21
Roux II, 84?
Hist, Götter und Heroen, 1926, 25, 219
Bilderbuch 24, 7

Winckelmann, Sendschr. an Bruhl § 78
Gerhardt, Neap. ant. Bildw., p. 427, no. 5
D. Mon'dd I, 84
Fiorelli, Scheda 1861
1 Monumento, p. 17, No 2

* M. N. and Elia give Herculaneum in error

PLANCHE 80.

Encore une centauresse : il paraît que ce produit femelle de l'imagination antique, s'il fut postérieur à l'invention du mâle de la même espèce, n'en devint pas moins cher aux artistes. Zeuxis le premier peignit une centauresse allaitant ses petits, et Lucien nous a transmis une description fidèle de ce tableau : c'est même le peintre qui fut l'inventeur de son sujet (1); car, parmi les poëtes, Ovide le premier parla des centaures femelles (2).

Sur la croupe de la cavale est assise une jeune fille, couverte d'une tunique jaune, κροκόπεπλος (3) ; et au thyrse qu'elle tient de la main gauche, à ses cheveux à demi flottants, on reconnaît facilement une Bacchante. La centauresse elle-même n'a qu'une draperie verte, qui, se repliant d'une manière élégante et capricieuse sur l'épaule gauche, va tomber sur les reins. Les oreilles du monstre à demi femme ont ici une pointe bien marquée, caractère sauvage qui n'était point apparent dans la première centauresse (4) ; et qui, pour le tableau de Zeuxis, a été remarqué par Lucien, mais non par Philostrate. Du reste, on peut remarquer que, dans cette figure, l'attache du torse de femme avec le corps du quadrupède

(1) Philostrat., *Imag.*, II, 2.
(2) Ovid., *Met.*, XII, 404.
(3) Nonn., *Dionys.*, XIV, 160.
(4) Planche 78.

est moins heureusement faite, plus heurtée que dans la précédente.

La robe de la belle cavale est blanche; et c'est une des couleurs les plus estimées. Les anciens voulaient des coursiers,

> Λευκότεροι χιόνος, θείειν ἀνέμοισιν ὅμοιοι (1),
>
> Qui candore nives anteirent, cursibus auras (2),
> « Aussi blancs que la neige, aussi prompts que les vents. »

Si Virgile paraît contredire cette assertion dans un autre endroit où il dit :

> .... Color est deterrimus albis (3);

c'est que là il parle de l'étalon seul, et non des chevaux en général.

On remarquera enfin la guirlande, garnie de rubans et de glands, que la centauresse passe sous l'épaule et autour du cou de la Bacchante comme pour lui en faire une de ces écharpes que l'on appelait en grec ὑποθυμιάδες (4), en latin *phaleræ* (5), et qui formaient encore un attribut bachique.

On ne doit voir dans ce groupe qu'un caprice de l'imagination du peintre : et pour soutenir que la centauresse joue avec une nymphe qui est sa fille, il faudrait ignorer

(1) Homer., *Iliad.*, XII, 84.
(2) Virg., *Æneid.*, X, 438.
(3) Virg., *Georg*, III, 82.
(4) Plutarch., *Sympos.*, III, 1; Athen., XV, p. 678 et 688.
(5) Scheff., *de Torq.*, XI.

PEINTURES.

Materici.

3me Série — 81



Found in Civita, on 18 Jan. 1749

Cat. LXXIX, 4

Villa di Cicero (extra moenia) n°5

M.N. Inv. No. 9133 * (1)

Helb 499

RP. 348/4

Ruesch 1447

Zahn III, viii, 74 (a)

Sch. (M.P.), pp. 306, 338

" (P.H.), taf 27

Spin, Le Arti Dec, p. 144

D. Marechal I, 83

Fiorelli, Descr. p. 404

P.A.H. I, 1, p. 7 (18 Enero 1749)

Winckelmann, Sendschreiben ... no. 48

Nuo. B. ... 24 7

(1) * M.N. ...

* (2) ... es lo mas gracioso de lo que se ha hallado ... pinturas, tambien pequeñas de algo mas de un palmo en quadro, que demuestran 4 centauros primorosamente pintados y bien conservados los colores en los 3, y cada uno conduze otra figura del mismo centauro"

la restitution du texte de Lucien faite par Gronovius, restitution de laquelle il résulte que les deux enfants de la centauresse de Zeuxis étaient deux jeunes centaures : d'où il suit que, selon la véritable tradition, les centauresses mettaient au jour des êtres semblables à elles, et non des nymphes ou des sylvains.

PLANCHE 81.

Un centaure, dont le torse humain est d'une carnation bronzée et la partie hippique de couleur cendrée, semble galoper en portant sur sa croupe une Bacchante à demi nue, qui, lui ayant lié les mains derrière le dos, l'a saisi de sa main gauche par les cheveux et le frappe de la hampe du thyrse qu'elle tient de la droite. Le centaure est sans barbe comme le précédent (1) : ses cheveux sont blonds et hérissés comme une crinière. Il a sur sa croupe une peau d'animal. Les cheveux de la Bacchante sont également blonds, et flottent derrière elle en raison de la rapidité de la course du monstre qu'elle a dompté.

Le centaure est un type particulier de force et d'agilité, toutes les fois du moins qu'on lui donne les quatre pieds du cheval : nous doutons que l'on pût en dire autant de celui qui, au dire de Pausanias (2), était représenté dans une ancienne sculpture, avec les deux jambes

(1) Planche 79.

(2) Pausan., V. 19.

Rein. 345/4. (q.v.) Helbig 499,
M. B. III - 20 Herrm. 93

de devant pareilles à celles de l'homme. Le cheval de César avait, disent de graves auteurs, les deux pieds antérieurs semblables à des pieds humains (1). En bonne physique, ce dernier prodige paraît à peu près aussi admissible que les deux autres.

C'étaient aussi des types de violence, de lubricité et d'ivrognerie que les adversaires des Lapithes et les ravisseurs de Déjanire, d'Alcyone (2), d'Atalante (3), et de tant d'autres nymphes. Ici la Bacchante semble venger toutes ces victimes. Les passions rendent esclave aussi bien que tyran. C'est une idée que l'art antique a exprimée de diverses manières, en représentant un centaure dompté par Bacchus et l'Amour réunis, ou par l'Amour seul (4), ou enfin par une faible femme, comme dans cette peinture.

PLANCHE 82.

C'est sans doute une Néréide que représente cette peinture, altérée, détruite en partie par le temps. Comme Galatée (5), elle a ceint ses flancs d'un léger voile de pourpre, ἁλιπόρφυρον λήδιον; mais ce voile flotte aux vents et la laisse dans une nudité presque entière : sa chevelure

(1) Plin., VIII, 42 ; Sueton., *Cæs.*, 61.

(2) Diod., IV, 12.

(3) Apollod, III, 9.

(4) Maffei, *Stat. della V. Borgh.*, tav. 72, 73 et 74 ; La Chausse, *Thes. erud. ant.*, tom. I, sect. 1, tab. 51.

(5) Philostrat.

PEINTURES.

Malerei.

Pom: Fiorelli, Sdsc? 1865, I Monumenti, p. 18, No. 15



Civita

Pd. E. II, 18, p. 77

Zahn II, x, 96

Ternite 2, IV, 30, p. 188

T. Piroli II, 44 (fauns)

D-Maréchal III, 35

H. 0,12 m

Civita-cat. no CCCLXXVII



Pd. E. II, 8, p. 73

Schefold (W.P.) pp. 306, 338

D-Maréchal III, 36

NÉRÉIDE. CENTAURE.

Nereide *Centaur*

PEINTURES

Marines



Néréide

Pomp
Casa di Meleagro N (tod 8)
VI, IX, 2, (Rm 27) Exedra
in situ.

Helb 1035
RP 43/3

in TW index: 1038
error, TW " : RP 43/1

MB. VIII, 55
TW index (s.v. Exedra)
Schefold, 113



Néréide

Pomp.
Casa di Meleagro
VI, ix, 2, Rm. 29 (esedra, N)
In situ

Helb. 1035
RP, 43.5

N.B. VII, 35
TW Codex ([illegible])
Schefold 113

estblonde, soigneusement lissée, comme celle des nymphes des mers, et entrelacée d'une guirlande de feuilles marines et de corail, ou peut-être d'algues et de violettes comme la couronne de Nérée :

> Alternas violis Nereus interserit algas (1).

Le taureau marin dont la nymphe embrasse le cou, et qui tourne la tête vers elle avec un mouvement bien senti, est d'une couleur qui tire sur le vert :

> ..... Hæc viridem trahitur complexa juvencum (2).

La seconde figure de cette planche offre un centaure : une peau de bête est liée en écharpe sur sa poitrine; il tient de la main gauche un bâton de hêtre (3) et porte la droite à son front comme pour relever ses cheveux en désordre. La croupe du cheval, qui semble un peu grêle, est couverte de poils longs et touffus comme dans le centaure de Zeuxis (4).

PLANCHES 83 ET 84.

La brillante imagination des Grecs, personnifiant toutes les forces de la nature, se faisait pour ainsi dire de

(1) Claud., *de Nupt. Hon. et Mar.*, v. 156.
(2) Id., *ibid.*, v. 164.
(3) Eurip., *Iphig. in Aul.*, v. 1058; Hesiod., *Scut. Hercul.*, v. 188.
(4) Lucien, *Zeuxis;* Nonn., *Dionys.*, XV, 264.

Pl. 83: Reinach 43/9. Helb. 1038.
Casa di Meleagro. In situ. Codex VI, 9, 2

Pl. 84: Reinach 43/3, Helb. 1035
Codex VI, 9, 2.

chaque flot de la mer une divinité appelée Océanide ou Néréide. Hésiode, dans son poëme sur la génération des dieux, porte le nombre des premières à trois mille (1), et celui des secondes à cinquante (2); il fait naître les unes de l'Océan et de Téthys, les autres de Nérée et de Doris. Or, cette dernière n'étant elle-même qu'une Océanide, ce nom passa aussi aux Néréides : il est employé ainsi par Antipater Sidonius dans l'Anthologie (3). Mais il est à remarquer que les Océanides proprement dites habitaient les lacs, et que les Néréides seules se trouvaient dans l'Océan (4). Il faut d'ailleurs nous conformer à la manière de parler la plus générale chez les anciens; et, en décrivant les jeunes filles qui, portées sur le dos des dauphins, des hippocampes ou d'autres monstres marins, forment le cortége de Vénus, de Neptune ou de Galatée, ils leur donnent toujours le nom de Néréides. Nous appellerons donc aussi Néréides les deux nymphes représentées sur les murs de la maison de Méléagre à Pompéi (5). La première repose mollement son flanc délicat sur le dos verdâtre d'un dauphin, à la tête duquel elle se tient avec la main droite, de sorte que ses cuisses et ses jambes s'étendent à fleur d'eau : de la main gauche, elle soulève un peu le bord de son manteau bleu céleste. Ses pendants d'oreilles sont d'or, et d'or

(1) Hesiod., *Theog.*, 364.

(2) Id., *ibid.*, 240.

(3) *Annal. Brunk.*, II, 20.

(4) Le Clerc, *in Hesiod.*, *locis citatis.*

(5) *Relazione degli scavi nel Mus. Borb.*, vol. VII. n. 30.

aussi le diadème qui arrête sur le front ses blonds cheveux flottants derrière la tête. Le fond de ce tableau est obscur comme celui du second.

Celui-ci nous offre une blanche Néréide, portée sur les flots par un taureau marin de couleur verte, aux cornes couronnées de feuillage. Elle paraît si légère, que, pour élever son flanc gauche au-dessus de la croupe de l'animal, elle n'a besoin que de poser la main du même côté sur l'épaule de celui-ci. La draperie qui défend ses chairs délicates du contact de la peau écailleuse du monstre marin, est gonflée derrière elle par le vent comme une voile; et sa main droite, par un mouvement tout gracieux, en retient une extrémité.

Ces figures sont toutes deux d'une grande beauté : elles répondent à l'idée que les mythologues (1) nous donnent des charmes des Néréides, quand ils nous peignent la fière Cassiopée si cruellement punie pour avoir osé se comparer à elles. Ce que l'on dit de Néréides à queue de poisson n'est qu'une invention d'artistes postérieurs aux beaux temps de l'antiquité grecque, qui ont confondu les femmes des Tritons avec les divinités dont il s'agit. Pline raconte (2) que, sous Tibère, on reçut avis de Lisbonne qu'un Triton avait été vu sur la mer, sonnant de la conque marine; quant aux Néréides, ajouta-t-il, la description généralement reçue n'avait rien de contraire à la vérité, sauf que la partie de leurs corps

(1) Hygin., *Astr. poet.*, X.

(2) Plin., *Hist. nat.*, IX, 4.

qui ressemblait à la femme était couverte d'écailles; ceci indique que déjà on leur supposait une partie non humaine ou une queue de poisson. Pline dit encore que, dans le même pays, il s'en était montré une qui, en mourant, avait fait entendre des gémissements; et enfin que, d'après une lettre du lieutenant Galérius à Auguste, un grand nombre de Néréides avaient été trouvées sur le rivage. De pareilles fables ne peuvent dériver que du penchant bien connu des anciens pour le merveilleux, et de l'avidité avec laquelle ils accueillaient tout ce qui flattait ce penchant: les notions peu exactes qu'ils avaient sur l'Océan accréditaient tous ces récits. A la vérité, Juvénal (1) se montre assez judicieux pour tourner en ridicule ce marchand qui, ayant passé le détroit de Cadix, disait avoir entendu le frémissement du soleil quand il se couchait dans les flots, et avoir vu des Tritons. Mais, d'un autre côté, Cléon de Magnésie (2) assurait que celui-là seul pouvait douter des choses extraordinaires, qui pendant toute sa vie n'avait rien vu que ce qui frappe communément tous les yeux : pour lui, il était plus que persuadé de la vérité de tout ce qu'on racontait de Titius et de tant d'autres personnages cités comme fabuleux, puisque lui-même, se trouvant dans les environs de Cadix, il avait vu les dieux foudroyer sur le rivage un Triton long de cinq plèthres ou de cinq cents pieds. Ce fut grâce à toutes ces histoires de Tritons, répandues

(1) Juven., *Stat.*, XIV, 280. (2) Pausan., X, 4,4.



Stabiae
Scop. 4 aprile 1760. Gragnano
Mus. Inv. No. 8859
Sal (LXXXV) LXXVI
Helb. 1027
RP. 43/10
MB VI, 34 q.v.
Herbig, 203
Pd'E III, 16, p. 87

Note: this does not
belong in VI, ix, 2
Rm 29, dado, but
is an analogue.

Elia 241 (Nereide su [illegible]
[illegible])

T. Pitt. II, 15
Zahn II, 42
Schefold, Wände 312
D-Maréchal II, 30
Ruggiero, Scavi di Stabia, p. 128

parmi les artistes, que, du temps même de Pausanias, on commença d'appeler Néréides des figures moitié femmes, moitié dauphins. Cet auteur lui-même raconte (1) que, dans le voisinage de Phygalie en Arcadie, au milieu d'un bois de cyprès, il a trouvé un vieux sanctuaire consacré à Eurynome, dont la statue, qui se voyait une fois l'an, était une femme à queue de poisson : le peuple croyait que cette divinité était la même que Diane ; mais cette opinion paraît inadmissible au judicieux écrivain, et il pense que c'est plutôt l'Océanide Eurynome, dont Homère fait mention (2).

Revenons à nos deux peintures : il ne nous reste que trois mots à en dire. Les chairs sont travaillées avec beaucoup d'habileté, les draperies touchées naturellement, et les figures posées avec une grâce infinie.

PLANCHE 85.

Le fond de cette peinture murale est rouge ; la draperie flottante qui entoure la jeune femme ou la Néréide est d'un autre rouge très-foncé avec une bordure jaune ; les petits cercles qu'elle porte aux bras et aux jambes sont d'or : sa chevelure, retenue en partie par une bandelette, est blonde : car, bien que les poëtes parlent quel-

(1) Pausan., VIII, 41, 4.

(2) Homer., *Iliad.* XVIII, 599.

quefois des cheveux verts des Néréides (1), quelques-unes, les plus jolies sans doute, étaient blondes, comme Lycorias, Aréthuse (2), et celle que nous décrivons maintenant. La carnation de cette figure est fort délicate : elle appartient évidemment aux Néréides primitives, à ces beautés sans tache, εἶδος ἄμωμον (3), qui n'avaient absolument rien de commun avec les monstres marins, leurs écailleuses montures. Chastes filles de Nérée, du principe de toutes choses, ἀρχὴ ἁπάντων, selon ceux qui admettent l'eau comme l'élément primordial, elles n'étaient elles-mêmes que de purs esprits : c'étaient les âmes des hommes qui avaient péri dans les flots. En effet, leur nom peut bien dériver de l'hébreu *nephesch*, âme ; et l'Océan, leur séjour, touchait aux champs Élyséens. Il faut donc bien se garder de les confondre avec les filles monstrueuses des Tritons, qui servaient les Néréides et guidaient, sous leurs ordres, le char de Galatée (4).

Le monstre marin sur le dos duquel notre Néréide est couchée, et qu'elle conduit avec un frein, est un hippocampe, ou cheval marin : son corps se termine en une double queue de poisson, et sa peau est de la couleur des eaux de l'Océan (5).

(1) Horat., *Carm.*, III, 28, 10; Ovid., *Epist.*, V, 57; Théocrit., *Idyll.*, VII, 59.
(2) Virg., *Geogr.*, IV, 339 et 352.
(3) Hesiod., *Theog.*, 259.
(4) Philostrat., *Imag.*, II, 18.
(5) Festus, s. v. *Campe*.

3me Serie. 86



NÉRÉIDE.

Nereide

Gragnano
Scop. 4 aprile 1760

MN 8870

Helb. 1036
RP 41/5

P. d E. III, 17, p. 97
Ellis 242, fig?
T. Piroli II, 16
Zahn I v", 61
MB. VI, 34
Hirt, Bilderbuch, 19, 4
" Götter und Heroen 24, 206
Wenzel, d. a. K² II, 45, 574
Curtius, fig. 2[illegible], p. 105 *
([illegible] auf Meerpanther)

Herbig 232
Pizzo, tav 24
Schefold (WP) 312, 330
Bogen, Studie 54, 4
Rumpf, Taf [illegible], 3
B. Maiuri, Museo Naz. di Nap., p. 92
D-Maréchal II, 31
G. Cosenza, Stabia Trani

* The Index [illegible]

PLANCHE 86.

Cette peinture, qui forme le pendant de la précédente, est sur un fond pareil : elle représente une nymphe entièrement nue et vue par le dos; ses cheveux blonds sont relevés sur le sommet de la tête; des perles pendent à ses oreilles; une draperie de couleur changeante, aux reflets jaunes et verts, passe sur son bras gauche et sur son sein, et va plus loin flotter librement dans l'air : il en est de même d'un cordon de couleur d'or terminé par deux boutons, qui peut-être fait partie de l'ajustement de la nymphe, ou qui, plus probablement, est le frein à l'aide duquel elle guide ordinairement sa monture. Ses bracelets sont également d'or; et l'on voit entre ses mains une patère et un vase du même métal. Elle tient de la main droite le vase avec lequel elle verse dans une patère, soutenue par sa main gauche, une liqueur que l'on ne peut reconnaître. A mesure que le vase se vide dans la patère, un monstre marin, sur lequel la jeune femme est étendue, pompe le liquide avec sa langue à la manière de la race féline. Cet animal a la tête d'un léopard ou d'une panthère; sa peau est de la couleur de l'eau de la mer avec des taches rondes et plus foncées : c'est un léopard marin, une panthère marine. En effet, les Néréides ont pour montures autant de monstres divers que l'imagination la plus bizarre peut en

inventer. Nous avons vu la première sur un taureau, la seconde sur un cheval, celle-ci sur une panthère ; d'autres seront sur un bélier ou sur une lionne :

Necnon et variis vectæ Nereides ibant
Audito rumore feris : hanc pisca volutum
Sublevat oceani monstrum Tartessia tigris;
Hanc timor Ægei, rupturus fronte carinas,
Trux aries; hæc cærulea suspensa leæna
Innatat (1).

« A ce bruit, les Néréides accourent, portées par des monstres divers : « l'une a pour monture un tigre d'Ibérie, qui roule sur les flots la croupe « d'un habitant des mers ; l'autre un bélier farouche, terreur des flots de « l'Égée, et dont le front briserait des carènes; celle-ci nage en s'appuyant « sur une lionne bleuâtre. »

Les grammairiens remarqueront que, dans le deuxième vers, il faut lire *volutum*, se rapportant à *monstrum*, et non pas *volutam*, se rapportant à *hanc*; car cette dernière leçon nous ramènerait aux Néréides à queue de poisson, lesquelles ne sont que des filles de Tritons ou des Dercéto syriennes, que Lucien trouve si étranges, θέημα ξένον (2)!

La monture de notre nymphe paraissant consacrée à Bacchus et s'abreuvant apparemment de vin, ce caprice de l'artiste nous faisait d'abord hésiter à prononcer le mot Néréide. Mais Orphée, dans ses hymnes, ne recommande-t-il pas aux Néréides elles-mêmes de respecter

(1) Claud., *de Nupt. Hon. et Mar.*, 159 et seqq.

(2) Lucian., *de Dea Syr.*

Gragnani, Scep 17 marzo 1760 = Pd'E

PEINTURES

Malerei

Statue

MN Inv 9093
Sala 85



Helb. 1823
RP. 279/2
Pd'E III, 26, p. 133
MB VI, 5
Gerhard, Neap ant. 433, n. 30
D-Maréchal III, 52
Schefold (WP) 322
Cosenza, Stabia Trani, 1908, fig 14., p. 48

A. d'H. V. 3. P. 133.

Figs
Helb. 1686
Pd'E II, p. 175



almonds, nuts

Helb. 1691
Pd'E. II, p. 175
...
p. 338
p. 301, n. 2

A. d'H. V. 2. P 175

VULCAIN

Vulkan

Helb. 1689 - olives
Pd'E. II, p. 175
D- Maréchal II, 110
Helb, Untersuch., p. 94, Anm. 1

(Gragnano, 17 marzo 1780 = PdE)

Stabiae

MN Inv 9088

Helb 1893

RP 59/4

MB IX, 18

T. Pinelli III, 1

Zahn II, X, 10

Marois III, 18

Gaillard 1.1 29, N. 21

PdE III: 16, p 133

D. Maréchal III, 51

Cosenza, Stabia Trani, fig. 13, p. 48

T. Piroli III, 1

PEINTURES.

Malerei.



A. d'H. V. 3. P. 1??.

Nature Morte

Portici

N. 1673 (+)

PdE. II, P 172

D. Maréchal III, 19

Helb., Untersuch., p 34, fn. 1



H. Roux aîné

A. d'H. V. 2. P. 1??.

VENUS.

Venus.

le divin Bacchus? D'ailleurs, cette Néréide bacchante pourrait bien être Ino, tante et nourrice de Bacchus, qui, sous le nom de Leucothoé, jouit de l'immortalité parmi le chœur des filles de Doris (1).

PLANCHES 87 ET 88.

Ces deux figures en champ noir furent trouvées ensemble à Gragnano : elles ont peut-être quelques points de rapport.

Helb. 1863. Rein. 59/4.

La première représente une jeune femme assise sur un tabouret doré : elle est nue jusqu'au bas du torse, et ses cuisses et ses jambes sont couvertes d'une draperie rouge bordée de blanc : cette espèce d'étoffe s'appelait chez les Grecs περίλευκα (1). De la main droite elle tient un miroir dont la face postérieure est dorée, et dans lequel elle se contemple attentivement, relevant de la main gauche une boucle de ses cheveux blonds qui tombent sur son cou et ses épaules.

Les Romains avaient des miroirs plans et concaves de métal poli. Les plus estimés furent d'abord ceux de Brindes, qui étaient faits d'un mélange de cuivre et d'étain (3) : on leur préféra bientôt ceux d'argent (4). Les Sidoniens firent des miroirs de verre (5); mais comme les

(1) Pindar., *Ol.*, II, 51; Nonn., *Dionys.*, X, 124.
(2) Pollux, VII, 52.
(3) Plin., XXXIII, 9.
(4) Id., XXXIV, 17.
(5) Id., XXXVI, 26.

Pl. 87 a) Helb. 1823. Rein. 279/2.

b) 1673 Helbig +

anciens ne connurent point l'étamage, le verre ne servait probablement qu'à préserver de toute souillure le poli de la surface métallique. Quant au *speculum* d'escarboucle ou d'émeraude dont Pline parle en termes assez obscurs (1), *speculum* dont il compare l'effet à ceux des miroirs (grossissants ou concaves sans doute), et dont Néron se servait pour mieux voir les combats de gladiateurs, il est probable qu'il s'agit là seulement de pierres taillées en lentilles, que l'on employait comme des verres grossissants. Si on leur appliquait le nom de *speculum*, c'est que ce mot, suivant son origine, peut se dire de tout ce qui sert à voir, à regarder : mais ce ne pouvait être en aucune façon des miroirs. Les Romains paraissent avoir poussé fort loin le luxe dans ce genre d'ustensiles, et Sénèque parle de miroirs d'or ou d'argent, enrichis de ciselures, et assez grands pour que l'on pût s'y voir en pied, *totis paria corporibus* (2). Dans ceci, il faut faire la part de l'exagération : on peut même se demander si ces miroirs n'étaient pas convexes et par conséquent propres à diminuer la grandeur des objets, ce qui les supposerait eux-mêmes assez petits.

Le miroir étant un attribut de la déesse de la beauté (3), on peut voir dans cette peinture Vénus à sa toilette, peut-être même Vénus s'apprêtant à paraître devant Pâris; car, seule des trois déesses, elle prit en ce

(1) Plin., XXXVII, 5 et 7; Isid., XVI, 7.

(2) Senec., *Nat. quæst.*, I, 17.

(3) Athen., XV, 10.

moment solennel, « son miroir brillant, et arrangea at-
« tentivement sa chevelure. »

Κύπρις δὲ διαυγέα χαλκὸν ἑλοῖσα,
Πολλάκι τὰν αὐτὰν δὶς μετέθηκε κόμαν (1).

L'autre peinture représente un homme sans barbe, les cheveux courts et relevés, les cuisses et les jambes seules recouvertes d'une draperie jaune, et assis aussi sur un tabouret doré, où il s'appuie en outre avec la main gauche : son bras droit est replié sur sa tête. On pourrait penser que cette figure est celle de Vulcain qui se repose de ses travaux, personnage qui ferait le pendant avec Vénus. Bien que les poëtes peignent toujours le dieu des forgerons comme boiteux et laid, il faut observer que les artistes n'ont point suivi cette tradition : il ne paraît point tel, du moins, sur les médailles (2). Si, de plus, il n'a point ici les attributs de sa profession, le bonnet, le marteau, les tenailles, c'est qu'il se repose. Enfin, quoiqu'on l'ait représenté vieux et barbu, les scoliastes d'Euripide disent expressément qu'un artiste l'a peint fort jeune près de Prométhée, représenté au contraire comme très-âgé (3). Toute cette explication est, du reste, une simple conjecture que l'on abandonne à la sagacité du lecteur.

(1) Callim., *Hymn. in Pall.*, 20.

(2) Montfaucon, t. I, part. I, lib. III. 1, § 2.

(3) *Ad Œd. Col.*, 56.

PLANCHE 89.

Un jeune guerrier est assis sur une espèce de corniche jaune qui couronne un socle de couleur obscure : il est coiffé d'une calotte bleu turquin, et porte en sautoir, de l'épaule droite au flanc gauche, une espèce de manteau de la même couleur; de la main gauche il s'appuie sur une lance peinte en jaune, et il soutient de la droite un disque dont la couleur imite l'acier. Ses traits sont extrêmement délicats et empreints d'une beauté toute juvénile.

L'explication de cette figure tient à celle de deux autres à peu près semblables, dont il sera question plus loin, et qui ont été trouvées à Gragnano avec celle-ci (1).

La première supposition qui se présente, c'est qu'on doit y reconnaître trois images des Dieux Pénates. A la vérité les Pénates ne paraissent d'abord qu'au nombre de deux (2); soit qu'on voie en eux Apollon et Neptune, constructeurs de Troie (3), soit qu'on les confonde avec les Dioscures (4), il faut toujours se borner à ce nombre. Mais, si l'on en croit Macrobe (5), en regardant les choses de plus près, les Pénates sont les génies auxquels nous

(1) Planche 91.
(2) Dionys. Halicarn., lib. I.
(3) Macrob., *Saturn.*, III. 4; Serv., *ad. Æn.*, II, 325.
(4) Varron, *de Ling. lat.*, IV; Serv., *ad Æn.*, III, 12.
(5) *Loc. citat.*

6) Reinach 42/6. Helbig - 1033
(error in the description).

PEINTURES.

Mateni

Stabiae

Ht. 0.51 m.

Cat. No. DCLXXXII

MN Inv. No. s.n.

Helb. 1827

RP. 269/2 (rt.)

MB VIII, 53 (rt.)

Pd'E. IV 31, p. 151

T. Piroli III, 23 } *

D. Maréchal IV, 63

* RPGR and MB

A. d. H. V. 4. P. 151.

Néréide (Poseidon et son cortège)

Pomp.

Helb. 1033 (+)

RP. 42/6

MB. VIII, 2

p 145

M. B. V 8 P 2.

CABIRE.

Kabire

devons trois choses : la respiration, notre corps et notre âme; et par conséquent on peut en admettre trois. C'est le nombre auquel s'étaient arrêtés les Étrusques (1). Mais cette hypothèse laissera toujours beaucoup d'incertitude; et les plus savants mythologues ont renoncé à connaître le nombre et les noms des Dieux Pénates (2).

Si les conjectures se portent vers les Cabires, les difficultés ne sont pas moindres : on rencontre d'abord cette opinion des plus doctes écrivains de l'antiquité (3) qui les confond avec les Pénates; et l'on retombe dans l'hypothèse et les contradictions précédentes. Ensuite, dans une autre opinion (4), il y a peu ou point de différence à établir entre les Cabires, les Dioscures, les Curètes, les Corybantes, les Dactyles Idéens et les Telchines : et alors il devient impossible de débrouiller entièrement ce chaos des noms et des mystères des dieux de la Samothrace, chaos que tant de savants ont inutilement tenté d'éclaircir et que leurs efforts ont peut-être épaissi (5). Néanmoins, on s'accorde davantage à en reconnaître trois (6) : Cicéron, sous le titre de Dioscures ou d'Anactes, nomme Tritopatreus, Eubuleus et Dionysius (7); d'autres auteurs se rangent de cet avis (8); et enfin

(1) Servius, *loc. cit.*

(2) Arnob., III.

(3) Dionys. Halic., *loco. citat.;* Nigidius, Emina et Varro apud Macrob. et serv. *locis citatis.*

(4) Strab., X.

(5) Mezeriac *in Ovid.*, tom. II, pag. 185; Fabretti, *Col. Traj.*, pag. 75, etc

(6) Astori, *de Diis Cabiris*, § VII.

(7) Cic., *de Nat. deor.*, III.

(8) Clem. Alex., Προτρ., p. 12; Pausan., III, 24.

Tertullien décrit dans le cirque « trois autels aux dieux triples de la Samothrace, grands, puissants et forts (1). »

Un dernier motif nous déterminerait pour cette seconde opinion, c'est que l'un des Cabires, tué par ses deux frères et enseveli dans son bouclier, Dionysius, que l'on peut confondre avec Bacchus et avec Atys, était beaucoup plus jeune que les autres : ceci se rapporterait au caractère de la figure que contient notre planche, et qui porte une lance brisée, peut-être comme indice d'un trépas prématuré. Le marteau n'est nullement un emblème nécessaire, comme l'ont pensé quelques-uns.

Voilà plus que des conjectures, de grandes probabilités, mais point de certitude : en pareille matière, nous la croyons impossible.

PLANCHE 89 *bis*.

La jeune femme que l'on voit sur ce fond blanc est assise sur un socle de couleur rougeâtre; elle est couronnée de feuillages; son cou s'entoure d'un cercle d'or; ses cuisses et ses jambes seules sont enveloppées dans une draperie bleue céleste bordée de violet. Elle tient en main un *cymbalum*, dans lequel on voit une figure blanche sur un fond bleu turquin, entouré de cercles alternativement rouges et violets; le cercle extérieur de l'instrument est d'un rouge très-clair, et les sonnettes et autres ornements sont

(1) Tertull., *de Spect.*



Bacchante.

D. Maréchal IV, 64

PEINTURES





D. Maréchal IV, 36, 37

d'une couleur indécise qui approche de celle du plomb. L'édifice qui se trouve sur le côté, et au milieu duquel est une porte ouverte, paraît construit avec l'espèce de pierre que l'on appelle en italien *Peperino :* et le pilastre seul est d'une teinte plus claire.

Si l'on veut établir quelque rapport entre cette femme et les trois Cabires (1), on peut y voir Cybèle, l'inventrice du cymbalum, la déesse au culte de laquelle sont consacrés Corybantes. Curètes et Cabires (2). Hécate, qui se confondait quelquefois avec Cybèle, était une divinité cabirique (3) : serait-ce donc Hécate? Ne serait-ce pas plutôt une des trois Cabirides (4), ou bien encore une initiée aux mystères des Cabires?

Plus probablement, selon nous, c'est une simple Bacchante, sans aucun rapport avec les autres peintures trouvées dans le même emplacement.

PLANCHE 90.

Les deux jeunes femmes représentées dans cette planche se ressemblent tellement que l'on pourrait y voir une seule et même personne, dans deux attitudes différentes, dans les deux phases successives d'une même

(1) Pl. 89 et 91.

(2) Eurip., *Bacch.*, 58 et 120; Strab., X; Diodor., III et V; Dionys. Halic., I, 1; D. August., *de Civit. Dei*, VII, 24.

(3) Scoliast. Apoll., I, 917.

(4) Strab., *loc. citat.*

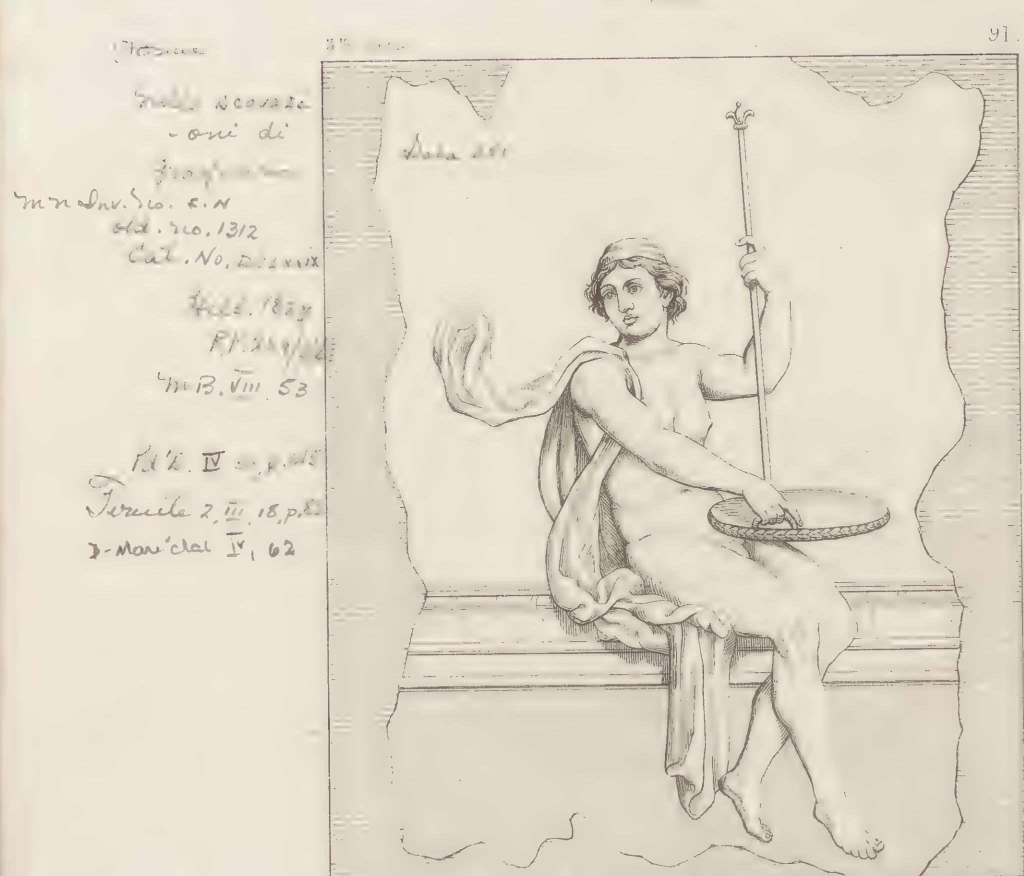
action, si l'on ne remarquait quelque différence dans les couleurs et les accessoires. Quoi qu'il en soit, le mouvement des deux figures, des deux sœurs au moins, est également gracieux et bien rendu; les deux physionomies respirent la même intelligence et ont un égal attrait.

Le champ des deux peintures est noir : les bandes inférieures ou socles sont d'un rouge pâle, ainsi que le pilastre de la première composition et le plafond de l'une comme de l'autre; les bandes perpendiculaires des deux côtés de la seconde paraissent encore plus claires. La chevelure des deux jeunes femmes est blonde, et se trouve retenue par un ruban jaune. Les boucles d'oreilles en anneaux sont d'or; les siéges à dossier, appelés en grec κλισμοὶ (1), paraissent de bois de noyer avec un coussin bleu de ciel.

Passons aux différences. La robe de dessous de la première des deux dames est d'un vert clair, et le vêtement extérieur est rouge; chez la seconde, au contraire, le dessous est rouge et le dessus d'une nuance changeante formée de vert et de jaune. La première s'appuie de la main gauche sur le coussin de son siége, et tient dans la droite une grande feuille d'arbre ou de plante qui tire sur le jaune : cette feuille peut servir d'éventail; si elle était moins grande, sa couleur jaunâtre ferait reconnaître une feuille d'oranger, et cet emblème se rapporterait au culte de Vénus, à qui l'on doit ce bel arbre (2). Cela s'accor-

(1) Athen., V, 4, p. 192.

(2) Athen., III, 8. p. 84; Hygin. cum comment., *Fab.*, 30 et 185.



nelle scavaz-
-oni di
M N Inv. No. s. N
old. No. 1312
Cat. No. D L X X I X
M B. VIII. 53
P d'E. IV
Teresile 2, III, 18, p.
D-Maréchal IV, 62

4

Cat.
Herc.
M N Inv. No. 9177
Cat. No CCCCLXX
Helb. 1640
RF. 363/3
Pd'E. I, p. 4
Anderson 23446
Beyen, p. 38
D. Maréchal I, 2



Kabure

derait d'ailleurs avec les attributs de l'autre figure, qui tient à deux mains un vase arrondi, dont la partie supérieure paraît ornée de feuillages, dont le fond est convexe et dont la matière semble être de l'argent : ce vase est appuyé sur la cuisse droite de la jeune femme. On peut voir dans cet objet un vase à parfums; car il en existait de cette forme et de cette matière (1), et c'est un des attributs les plus ordinaires de Vénus, une des offrandes les plus chères à cette déesse (2). On peut en conclure, sans trop de témérité, que ces deux jeunes personnes présentent quelque offrande à Vénus, accomplissent quelque rite du culte de cette déesse. Toute la suite de l'action se déroulerait sans doute, si plusieurs autres figures, qui étaient jadis dans le même emplacement, et qui devaient être liées à celles-là, ne s'étaient point trouvées complétement détruites.

PLANCHE 91.

Cette figure de jeune homme, peinte sur un fond blanc, correspond, presque trait pour trait, et symétriquement, à une autre figure qui forme le pendant de celle-ci, et que nous n'avons pas jugé à propos de copier ici, précisément à cause de cette grande similitude; car en voyant

(1) Spanheim in Callim., *Hymn. ad Pall.*, 13; Theocr., *Idyll.*, XVIII, 45.

(2) *Anthol.*, I, 70.

l'une, on se figure aisément la seconde. En y joignant une autre figure, encore semblable, qui se trouve plus haut (1), on a les trois Pénates ou Cabires, selon les probabilités que nous avons établies.

Le bonnet de ces deux jeunes guerriers est d'un vert clair; aux plis qu'il forme, on voit qu'il est de laine ou de peau : et, en effet, dans les temps primitifs, telle était la seule arme défensive dont on se couvrît la tête (2) ; c'était la *galea*, mot dérivé de γαλῆ, chat. Leur manteau est de la même couleur. Le disque ou bouclier qu'ils tiennent tous deux de la main droite, mais en se tournant l'un vers l'autre, est de bronze. L'anse que l'on aperçoit sur le bord du disque est l'endroit où le guerrier fixait sa main après avoir passé le bras dans l'anse du milieu. De la gauche, ils s'appuient sur un instrument, dont on ne saurait déterminer la couleur : c'est une lance, un javelot à triple pointe (3), un sceptre, ou plutôt une espèce de marteau, s'il s'agit des Cabires. L'espèce de corniche sur laquelle ils sont assis est jaune, et couronne un socle rouge.

Quelques critiques ont voulu trouver dans ces deux figures les deux Dieux Pénates appelés ΔΕΝΑΣ; et les bonnets phrygiens, leur lance, leur attitude assis à la porte d'un édifice, leur bouclier, comme emblème de la défense, se rapportent assez à cette explication, que nous

(1) Planche 89.

(2) Isidor, XVIII, 14.

(3) Veget., I, 20.

[illegible]

Coup
Villa [illegible]
[illegible] 9869, [illegible]

Heib 476
[illegible] 43/4 left

P d'E III, 34, p. 141
[illegible]
Dubar [illegible]
D. Maréchal III, 76
cf. [illegible]

Coup.
Villa d. [illegible]
[illegible] 9869, [illegible]

Heib 680.
[illegible] 43/4 rt.

P d E. III, 34, p. 141
T. [illegible], 6
D. col 61
D. Maréchal III, 76

[illegible]

[illegible], [illegible]
[illegible]

avons pourtant combattue déjà par des raisons fort spécieuses.

PLANCHE 92.

Cette planche, comme chacune des trois suivantes, renferme deux petits sujets placés sur un champ noir, au milieu d'un anneau jaune qui entoure lui-même un fond vert : il y a ainsi huit cadres, où sont peints huit petits Génies, chargés tous d'attributs qui se rapportent à Bacchus, ou au moins aux plaisirs de la table. Les sept premiers, qui sont ailés, ont été trouvés ensemble dans les fouilles de Civita. Nous allons les décrire maintenant deux à deux, dans l'ordre où ils sont placés.

Le premier a la tête ceinte d'une bandelette : sa petite chlamyde, d'un rouge sombre, agrafée sur l'épaule gauche, passe sous son bras droit, avec lequel il verse une liqueur, d'un petit vase d'or, dans une patère du même métal qu'il tient de l'autre main. C'est un de ces jeunes esclaves que les Romains désignaient par le nom de *pocillator*, et les Grecs par celui d'οἰνοχόος, et qui versaient à boire aux convives. Au commencement du repas, ces mêmes enfants portaient un bassin et un vase d'eau pour donner à laver (1), et c'est, selon toute probabilité, l'action qui est représentée ici.

(1) Boulang., *de Conv.*, IV, 16.

Helbig 726, 680
Reinach – 73/4.

Le second Génie, qui n'a qu'une légère draperie d'un rouge clair, maintient du bras gauche, sur son épaule du même côté, un vase d'or, à une seule anse, assez grand et presque cylindrique, qui est probablement un cotyle (1). Sa main droite soutient une grande patère, ou le plateau correspondant au vase, et l'appuie contre sa cuisse avec un mouvement tout plein de gentillesse.

PLANCHE 93.

Ce petit Génie, le troisième de la série, encore avec une draperie rouge, porte sur ses épaules un chevreuil, animal consacré à Bacchus, par allusion aux bonds et aux sauts continuels des ministres de ce dieu. Souvent des Bacchantes sont représentées tenant de jeunes chevreuils (2).

Le quatrième, toujours en rouge, tient à deux mains un vase cylindrique qui a la forme d'une petite tour et qui paraît du même métal que tous les autres. On a cru voir ici un ceste mystique ou une espèce d'autel portatif tel que l'autel de Rhéa, porté dans la pompe bachique de Ptolomée (3). Mais selon l'opinion la plus vraisemblable, c'est un *pyrgus*, espèce de petite tour, dans laquelle les joueurs jetaient les dés, après les avoir agités dans le

(1) Athen., XI.
(2) *Anthol.*, V, 4.
(3) Athen., V, p. 198 et 201.

Rein. 73/1. Helb. 673, 679.

PEINTURES.

Malerei.

3me Serie 93.

GÉNIES.

Genien

J. Piroli III, 6

Pd'E III, 34, p. 171

Fiorelli, 1863, I Monumenti, p. 15, fig. 19

D. Maréchal III, 76

9869

PEINTURES.

Malerei

3e Serie. 94.

both from Villa di Cicero

Helb. 643

RPGR 73/2

Didot, Oeuvres choisies 63

D-Marcolini III, 77

Helb. 621

RPGR 73/3

Didot, Oeuvres choisies 65

Genien

fritillus (le cornet). Les cubes d'ivoire tombaient en cascades, le long des degrés dont l'intérieur de la tour était garni; puis ils sortaient par de petites ouvertures qui étaient tout au bas, et roulaient sur la table, où ils finissaient par se fixer. Ces ouvertures sont bien visibles dans notre peinture, et cette circonstance tranche une question d'archéologie longtemps débattue entre les savants (1).

PLANCHE 94.

Cet enfant ailé, qui est le cinquième, porte une petite draperie violette; il danse gaiement, en soutenant sur sa tête, de la main gauche, un *calathus,* une corbeille dorée, et en portant de la droite un thyrse et un cymbalum avec ses grelots.

Le sixième a sur le bras gauche une bande d'étoffe jaune, et tient des deux mains un vase d'or à deux anses. Ce vase n'est point un *carchesium*, car le *carchesium* était comprimé vers le milieu de sa hauteur. Il paraît plutôt que l'on doit reconnaître ici l'espèce de seau à deux anses qui était appelé en grec κύπελλον, ἀπὸ τῆς κυφότητος, à cause de sa gibbosité (2), et que les Latins nommaient *sinum*. Par une coutume opposée à celle des modernes, les Grecs commençaient le repas avec de petites

(1) Mart., XIV, et comment.

(2) Athen., XI, 9, p. 482.

coupes et le finissaient avec de grandes (1) : notre sixième Génie arrive sans doute pour la fin, car il est difficile qu'un vase plus grand succède à celui-ci.

PLANCHE 95.

Encore une draperie rouge au septième Génie : il tient dans sa main droite un vase d'or, de forme hémisphérique et sans anse, sans doute de l'espèce de ceux qu'Athénée (2) appelle *hémitome* ou *mastos* (mamelle). De la main gauche, il soulève une petite cruche du même métal. On a déjà vu que les anciens mêlaient toujours de l'eau à leur vin : ils y ajoutaient même des parfums (3). C'étaient les esclaves adultes qui versaient d'abord l'eau ; puis les plus jeunes ajoutaient le vin et les parfums ; enfin, un esclave plus âgé présentait la coupe à chaque convive, en la soutenant sur ses trois doigts (4). Il semble qu'on ait voulu marquer ici le deuxième acte de cette espèce de cérémonie.

Enfin le dernier Génie n'a point d'ailes : il a été trouvé dans un autre emplacement : cependant il porte aussi une draperie rouge. De sa main droite il soutient sur sa tête une large conque dorée, et sa gauche porte un sceptre d'or. On sait que la conque est un attribut de

(1) Diog. Laert., *in Anach.*; Cic., *Verr.*, III.

(2) *Loc. citat.*

(3) Ælian., *Var. Hist.*, XII, 31.

(4) Pignor., *de Serv.*, 112 et 141.

a) Helbig 700. R. 73/2.

Malerei.

← Pomp →

← from Villa di Cicero →

3me Série. 95

Hell. 700

RPGR. 73/2 1.

Didot, Oeuvres choisies, 53

Hell. 661

RPGR. 73/2 2.

Didot, 62

A. & H. V. 3. P. 175.

GÉNIES.

Genien

Monuments p. 18, no. 19

Fiorelli, Scavi, 1865, I Monumenti, p. 17, No. 1

(1) * PAH. I, 1, p. 7 (18 Jan 1749)

Schefold (WP) 324, 342

Ed. Eiselein, II, p. 149

Ed. Italiana 1831, vol. VII, p. 160

D-Maréchal I, 64.

Pomp
Villa di Cicerone
Scop. Jan. 18, 1749

MN Inv 9297
Sala LXXIV

(1) * RP. 139/8

Pd'E. I, 17, p. 95
MB. VII, 33

T. Piroli I, 17

* Pitt state correctly that there are 8 figs.; Reinach gives only 7.

H. 0.27 m

Sala LV
Cat. No. DIV
Pd'E I, 17, p. 95
RP. 356/4
T. Piroli, I, 21
D-Maréchal I, 64

A d H V

Taenzerinnen

Vénus; et le sceptre convient à toutes les divinités que les poëtes qualifient de Roi et de Reine. Vénus est appelée par Anacréon Θεάων ἄνασσα, Reine des déesses. Selon quelques archéologues, cette figure serait une allégorie exprimant le coup de Vénus, ou coup basilique, au jeu de dés, coup qui assurait toujours la victoire et qui désignait le roi du festin (1). Peut-être l'explication est-elle un peu subtile.

PLANCHE 96.

Ce groupe de danseuses fait partie d'une série de douze peintures murales qui ornaient le principal appartement d'une maison de Pompéi voisine de la *Torre del' Annunciata*. La décoration était complétée par treize autres cadres plus petits contenant des arabesques, un Cupidon et sept danseurs de corde, le tout sur fond noir. L'appartement dont il s'agit était peut-être une simple salle à manger, et même, bien clos et fermé de tous côtés, un triclinium d'hiver; quelques personnes veulent y voir un *venereum*, un *aphrodisium*, chambre secrète dans laquelle il y avait aussi une table à trois lits, comme dans celle d'un grand vaisseau du tyran de Syracuse (1), sanctuaire consacré à la fois à Vénus et au dieu du vin.

(1) Stenftleb., *de Alea veter.*, 5; Meursius, *de Lud. Gr.*, in Κυβεῖα.

(2) Athen., V, 10.

a) Helbig 1907. Rein. 139/8
M.B. VII, 33; Herrmann 90.
b) Reinach 356/4. Helb. 587

Ces deux belles jeunes femmes exécutent, avec une grâce parfaite et un laisser-aller plein de charmes, un mouvement qui se retrouve, quoique rendu avec notre roideur habituelle, dans la contredanse guindée des modernes, ou plutôt dans les passes voluptueuses de l'allemande. Elles semblent tourner lentement l'une autour de l'autre, en se prenant ou plutôt s'effleurant délicatement l'extrémité des doigts. Ce mouvement serait-il l'*acrochirisme* (1), la *chirapsie* (ἀκροχειρισμόν, χειραψία) (2), danse analogue à une espèce de lutte qui portait les mêmes noms?

Celle des deux danseuses qui est à la droite du spectateur, et dont l'attitude exprime le plus d'abandon, est vêtue de jaune; l'autre porte du vert, avec une bordure de vermillon, couleurs qui convenaient aux femmes vouées au culte du plaisir :

> Nunc herbas imitante sinu, nunc dulce rubenti
> Murice (3).

« Elle offre tantôt la verdure des prairies, tantôt la pourpre gracieuse du murex. »

La draperie qui enveloppe la seconde des deux femmes est entièrement transparente. Nous avons déjà vu des

(1) Lucian., *de Salt.*

(2) Plutarch. et Galen., apud Stephan., s. v. Χειραψία.

(3) Stat., *Sylv.*, II, 1, 133, vid. et. Apoll. Tyan., ap. Philostrat., IV, 21; Cyprian., *de Discipl. et Hab. virg.*; Tertull., *de Habit. mulier.*; Mart. Capell., *de Nupt. Merc. et Philol.*

danseuses revêtues de cette *tarantinide diaphane* (1) qui les enveloppe comme un léger nuage : cette étoffe se faisait avec la soie de la Pinne marine (2), appelée quelquefois Laine d'or (3).

La même danseuse est coiffée d'une sorte de turban. C'est peut-être ce qu'on appelait ἐκκοιλιστοὶ ou ἐκκυλιστοὶ στέφανοι, c'est-à-dire Couronnes plus grandes, plus grosses que les autres, μεγάλοι, ἁδροί (4), ou Couronnes solidement roulées; bien qu'on les fît aussi souvent de roses et de branches de figuier (5) que de bandelettes de laine (6).

La vignette représente deux tigres mouchetés, dont l'un semble examiner et flairer d'un air curieux une paire de petites cymbales. Cet instrument de percussion diffère des cymbales modernes en ce que les bords en sont très-petits et le creux très-fort en proportion, ce qui devait rendre les sons plus grêles et plus secs : il vient d'être remis en usage par un compositeur moderne qui s'en est servi habilement pour accompagner la marche fantastique de la Reine des fées (7).

(1) Poll., IV, segm. 104, et VII, segm. 17.

(2) Casaub. ad Athen., III, 11.

(3) D. Basil.

(4) Hesych. comment. J. Albert, p. 1138.

(5) Nicand. ad Athen., XV, 7; et Casaub. ad eumd. loc.

(6) Isidor. Hisp., *Etymol.*

(7) Berlioz, *Roméo et Juliette*, symphonie, 1839.

PLANCHE 97.

Ces deux prêtresses vont faire une offrande à quelque divinité, et probablement à Bacchus. La première tient de la main droite, par une sorte d'anse, un tympanum, instrument dont l'invention était attribuée au conquérant de l'Inde (1). Dans la gauche, elle porte une corbeille pleine de feuillages, un *thalysium* (θαλύσιον), offrande agréable à Bacchus (2), et une bandelette ou une *mappa*. Sa robe est violette; et ses cheveux, flottants sur les épaules, sont serrés d'en haut par une couronne de feuillage. Vêtue et coiffée de même, mais plus élégamment drapée, sa compagne porte de la main droite une patère et de la gauche un objet qui ressemble à un rameau garni de feuillages et de fleurs, à un sceptre, à une massue et à un thyrse. C'est que l'attribut de Bacchus était tout celà à la fois, et que ces divers emblèmes se confondent facilement. La massue d'Hercule est appelée, Sceptre de dur olivier, σκᾶπτρον σκληρᾶς ἐλαίας (3); nous avons vu le sceptre de Vénus et celui d'une autre prêtresse en forme de massue et garni de verdure; enfin on couvrait quelquefois de feuilles cousues toute la surface du thyrse, qui s'appelait alors *sutilis* (4). Du reste, la *ferula* (νάρθηξ), qui se con-

(1) Diod. Sic., II, 38.
(2) Suid, in θαλύσιον; Menandr., *Rhet.*; Theocr., *Idyll.*, 26.
(3) Pindar., *Olymp.*, VII, 50.
(4) Buonarr., *Cam.*, p. 434; id., *Med.*, tab. XVI, n, 17, p. 303; Salmas., *Hyl. Iatr.*, p. 4.

Scavi di Gragnano 1749

8948 Sala LXVI Cat. DCL

8948 Sala LXVI

LIKNON

ferula = plant fennel - giant

Cat. No. DCL

Didot

T. Piroli II, 24

Td'E II, 29, p. 179

Schefold (WP) 322, 332

Schefold (WP) 305

D - Marechal II, 67

A. d'H. V. 2. P. 179.



H. Roux ainé. A. d'H. V. 1. P. ~~245~~ 117

MN INV. S.N old no. 1149 Sala LIV

P. d E. I, p. 117

Helb. 1675

D - Maréchal I, 72

Priesterin des Bacchus

Pomp.
Casa della
Grande fontana
VI, viii, 22
Atrio,
(+)
Scop. in 1826

Helb. 516 (+)
RP 143(1)
MB IV, Tav. B.
Sutherland (?)
227
Carter



Pomp.
M.B. IV, Tav. B
Predella
Helb. 1272 (?)
Tis Zahn

Faun und Bacchantin.

fondait avec le thyrse (1), était une plante qui avait tout à fait l'aspect d'un sceptre ou d'une massue (2). C'est de cet attribut bachique que les initiés du degré inférieur sont appelés ναρθηκοφόροι, par opposition aux plus avancés, dits βάκχοι : d'où le mot fameux, πολλοὶ μὲν ναρθηκοφόροι, παῦροι δέ τε βάκχοι (3) : « Il y a beaucoup de narthécophores ; mais les véritables initiés sont peu nombreux. »

Un panier de figues sur une fenêtre, d'autres figues plus grosses et une grenade par terre, une saucisse ou un boudin, suspendu à la muraille, composent le petit tableau de nature morte que représente la vignette.

PLANCHE 98.

Ce groupe, peint sur fond rouge, décorait l'atrium d'une maison de Pompéi. Un Faune et une Bacchante dansent en s'embrassant. Le Faune, couronné de lierre, a sa nébride sur le bras gauche et porte une syrinx ; sa compagne appuie sa main droite sur l'épaule du Faune, et tient de la gauche un bâton pastoral : tout le torse de cette figure est à découvert, et une draperie flottante de couleur violette, passant sur le bras gauche, cache seulement le bas des cuisses et les jambes.

Le principal mérite de cette composition consiste dans l'habile entrelacement des membres et dans la vérité du

(1) Eurip., *Bacch.*, 251, 254.
(2) Plin., XIII, 22.
(3) Plat., *Phæd.*

a) Helbig 516. R. 143/1. M. B. IV. B.
Casa della Fontana grande VI, 8, 22
atrio, ...



mouvement des deux danseurs, qui semblent tourner sur eux-mêmes : c'est la valse des modernes, mais plus majestueuse et plus lente.

Dans la vignette, sur un fond noir, on voit une chèvre qui fuit, pleine de terreur, et un tigre qui se pelotonne pour atteindre sa proie d'un seul bond.

PLANCHE 99.

Dans ce tableau sur fond blanc, un faune aux cheveux blonds couronnés de pampre, n'ayant pour tout vêtement que sa nébride de couleur rougeâtre, élève d'une main, au-dessus de sa tête, une grappe de raisin fort noir : ce raisin est pareil à celui des environs du Vésuve, appelé aujourd'hui *uva da vindemmia* ou *glianica*, par corruption de *hellanica*, grec. De l'autre main, il appuie sur sa cuisse gauche un panier plein du même fruit, et, dans ce double mouvement, il semble exécuter un pas de danse assez bizarre. Devant lui marche, ou du moins danse plus gravement, une femme demi-nue, dont la chevelure blonde est retenue par une guirlande de myrte, avec une bandelette jaune : la draperie qui couvre ses cuisses et ses jambes est de la même couleur, mais doublée de violet. Elle pince des deux mains les cinq cordes d'une lyre d'or, et semble ainsi régler la cadence de sa propre marche et les pas de son compagnon. La lyre est un instrument bachique : elle figure souvent dans les monu-

Helbig 533. Rein. 141/4.

Ville Diomede +

PEINTURES.

Materi

Pomp.

Villa di Diomede (+)

Pitt. Erc. VII, 27, p. 163

: Cirta

PAH I, 1, p. 277

(? genn. 1774) *

[illegible] 546

PPGR 141/4

[illegible]

D. Mau'chal I, 121

DANSE B[illegible]

Bachischer Tanz

+ " ... una Baccante in atto di suonar la lira, accompagnata da un giovane coronato di fronde, che tiene con una mano un cestino con uve, e con l'altra un grappolo delle stesse, restando in aria saltando "

Histoire

Pomp.
Casa dei [illegible]
VI, x, 11
atrio, W.
Sala LXXIV
(LXXXVIII)
MN Inv. 8826

Helb 1954 b [illegible]
PP 14 8/2
MB V, 19
Tw [illegible]
G.I., p. 69, 2. 28
PAH. III, p 64
(14 SEH 1825)
[illegible] 124, 224, 229
Bul [illegible]. 1828, p. 208
[illegible] II, p. 190
HBn 222
Gell I (vignette 11) p. 69
[illegible]
Ad 24754
Vgl: Welcher, Kl. Schrift III, p 421

Eros [illegible]
Pomp.
Casa della Fontana Grande
VI, viii, 22/1 tablinum
[illegible] della F. grande (non piccola! sb. di "[illegible]": Tw [illegible]

[illegible]
Helb 817 (1)
Tw [illegible]
MB I, [illegible]
Schefold [illegible] *
Helb Untersuch. p 26, [illegible]

[illegible] 294



M... B... V...

Apothéose

* [illegible] places this [illegible] in VI, viii, 23/24

ments qui représentent une vendange (1). Nul doute que l'artiste n'ait voulu rappeler, aussi bien que le lui permettait son cadre restreint, ce joyeux cortége qui de nos jours se forme encore dans chaque hameau d'Italie, quand les heureux villageois reviennent de la vigne et du pressoir, plus enivrés de leurs chants et de leurs jeux que de la liqueur qu'ils ont goûtée.

PLANCHE 100.

Cette apothéose est d'autant plus curieuse, que les monuments de la peinture et de la sculpture antique en fournissent à peine une seule autre qui se rapporte également à une femme. Nous voulons parler de l'apothéose de Faustine la jeune, représentée dans un bas-relief du Capitole (2).

Ici, la jeune femme est emportée au ciel, non par un paon comme l'indiquent les médailles, mais sur les ailes d'un Génie femelle ou d'une Muse couronnée de laurier et portant la lyre à dix cordes avec le plectrum : ce *barbitos,* suspendu à ses épaules, *apta balteo* (3), a un *magas* de tortue. Ce n'est pas que, dans la personne divinisée et couronnée elle-même de laurier, nous voulions pour cela reconnaître une femme poëte ou musi-

(1) *Marbres de Turin*, p. 77; Homer., *Iliad.*, Σ, 561 et seqq.

(2) Montfauc., *Ant. expl.*, suppl., tom. V, pl. 60.

(3) Apul., *Florid.*

a) Reinach 148/2. Helb. 1954 (2/.
(Helbig 222.) Casa del Naviglio
Codex VI, 10, 11. 8830
b/R. 84/1. Helb. 817. Casa della Font. grande.
Codex VI, 8, 22.
+

cienne : une pareille consécration ne serait guère dans les mœurs de l'empire romain. Cette distinction n'a été accordée sans doute qu'à quelques impératrices : et la Muse historique pouvait être chargée de leur mémoire aussi convenablement que celle d'une artiste.

Il est difficile de déterminer l'objet que la femme déifiée tient de sa main gauche. Est-ce un flambeau, pour rappeler son bûcher, comme le catafalque dans les apothéoses des empereurs? Serait-ce un mât de vaisseau, pour indiquer quelque circonstance de sa vie ou de sa mort? N'est-ce point plutôt un carquois, muni de son couvercle et de sa bandelette, tel qu'on en voit un dans l'apothéose d'Homère (1)? Dans ce dernier monument, le carquois est l'attribut d'Apollon ; ici il pourrait être celui de Diane, et la femme déifiée devait alors se confondre avec cette déesse.

La Muse est vêtue d'une tunique blanche, sur laquelle flotte une draperie verte soulevée par la rapidité du vol de cette déesse. Quant à la mortelle déifiée, elle est enveloppée dans une large tunique à manches, bleu céleste, serrée au-dessous du sein par une ceinture d'or enrichie de pierreries. Une draperie flotte autour de sa tête et lui fait une sorte d'auréole; elle est couronnée de laurier comme l'autre figure. Mais la vigueur des traits de Clio, fille des cieux, offre un heureux contraste avec

(1) Winckelman, *Monum. de l'antiq.*; Visconti *Mus. Pio-Clement.*, t. I.

PEINTURES.

Malerei.

Pitt. d'Erc. V, 55, p. 245

T. Piroli, III, 55

D-Marechal V, 147

Helb. 1828

Helb. 189 (1)

Pitt. d'Erc. V, 54, p. 241

T. Piroli, III, 55

Wm. Clarke, Pompeii (1847), Vol. II, pp. 129, 130

D-Marechal V, 146

LECTEUR.

Lector.

CITHARISTE.

Zitherspieler.

le regard rêveur et le sourire mourant de celle qui laisse sur la terre des amis éplorés.

La vignette est un de ces emblèmes de la chasse si fréquents à Pompéi. Le Génie a blessé un ours qui le poursuit; il vient de lui lancer sa dernière flèche, qui est tombée sans effet; mais il échappe en riant à l'animal furieux, tandis qu'un chien arrive à son secours.

PLANCHE 101.

Ces deux peintures sur fond blanc ont été trouvées ensemble dans une maison située près des portes de Pompéi, et au pied des murs de la ville, qui sont eux-mêmes couverts de refends pareils à ceux qui occupent le bas de chacune des fresques. La première représente un jeune homme aux cheveux blonds; une draperie changeante, rouge et verte, lui laisse à découvert le bras droit et tout ce côté du corps : cette habitude d'avoir l'épaule nue, que l'on qualifiait par l'épithète ἐξωμίας, était propre non-seulement aux philosophes cyniques (1), mais aussi à une grande partie de la jeunesse des villes grecques (2). Il est assis sur le bord d'une muraille, occupé à dérouler d'une main un volume et à le rouler de l'autre à mesure qu'il le lit.

(1) Lucian., *Vet. Auct.*, 7; Salmas. ad Tertull., *de Pall.*, p. 116, 255 et 396 ad 400; D. Cyprian., *de Bono patient.*

(2) Theocr., *Idyll.*, II, 78; Xenoph., *Conviv.*, p. 698.

a) Helbig 1828

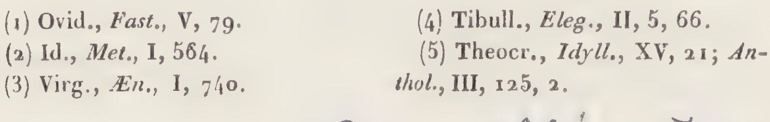
b) Helb. 1891 Rein 263/3

L'autre figure est celle d'une jeune femme, dont les cheveux également blonds, mais flottants sur les épaules, sont retenus sur le front par une branche de laurier. C'est la coiffure propre à Calliope (1), à Phœbus (2), aux poëtes, aux musiciens (3), aux prophètes (4). Son vêtement intérieur (*tunica interior*) est vert et retenu sur l'épaule au moyen de trois agrafes, genre de tunique qui s'appelait *péronatride*, περονατρίς (5); une large draperie de couleur changeante, rouge et verte, est jetée là-dessus, et laisse le bras droit de la musicienne plus libre que l'autre, bien qu'elle touche de la main gauche seulement les cinq cordes de sa lyre d'or.

PLANCHE 102.

Le magnifique péristyle de la maison dite du Questeur, à Pompéi, était décoré de cette fresque, qui représente, sur un fond jaune, une de ces danseuses dont l'image se répète si souvent dans les habitations des deux cités vésuviennes. Celle-ci porte les attributs d'une bacchante : la couronne de lierre avec les corymbes ceint ses blonds cheveux; la nébride couvre la moitié seulement de son beau sein, et ses mains blanches et délicates portent le

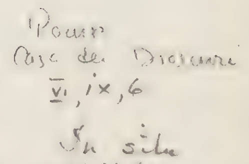
(1) Ovid., *Fast.*, V, 79.
(2) Id., *Met.*, I, 564.
(3) Virg., *Æn.*, I, 740.
(4) Tibull., *Eleg.*, II, 5, 66.
(5) Theocr., *Idyll.*, XV, 21; *Anthol.*, III, 125, 2.



Danseuse

PEINTURES

Maison





Zahn II, IV, 38
RP 132/3
Helb. 481
[illegible] - [illegible],
neg. 21 [illegible] D.A.I.

Richardson MAAR
p.21. n. 139
p. 60
p. 157, n. 165
pl. LVIII, 1

E. Breton,
Pompeia (1855)
p. 281, fig. 4
but E. B. gives
IV, 202 (sic!)

Gusman, Pl. II, 3

MB IX, 17
Tw Cwx

Gusman I. 3
Schefold 120, 305
Fiorelli, 137

DAI. II, p 210
(18 Jun. 1928)

thyrse couronné de myrte et la patère d'or. Sous la nébride, au bas du sein, se rattache une draperie légère de couleur violette, qui flotte au gré des zéphyrs éveillés par la danse, et qui dévoile ainsi les contours d'un beau torse et des membres les plus gracieux : une écharpe blanche voltige sur le cou et autour du bras gauche ; les pieds sont ornés de périscélides. Les danseuses que les anciens faisaient paraître dans leurs repas prenaient souvent ces brillants et riches attributs, propres à jeter de la variété dans leurs pas ou leur pantomime, en justifiant la hardiesse de leurs attitudes et leur nudité presque entière. Surtout, elles prenaient souvent le disque ou la patère, qui leur faisait donner le nom de *pinacides*, πινακίδες (1). Dans les festins, elles apportaient ou enlevaient en cadence les plats d'or et d'argent qu'elles faisaient briller au-dessus de leurs têtes en traçant dans l'air des figures rapides et variées.

Ce qu'il y a de plus admirable dans cette peinture, comme dans toutes celles du même genre, c'est la rapidité, la facilité, la sûreté, et, dirai-je comme les Italiens, la fluidité de pinceau des artistes de l'antiquité. Ces qualités sont, à la vérité, essentielles dans la fresque, qui ne souffre ni lenteurs, ni corrections : et les occasions de les acquérir par un travail forcé étaient aussi multipliées dans les siècles anciens qu'elles sont rares de nos jours.

(1) Poll., *Onom.*, segm. 103.

PLANCHE 103.

Une des plus impérieuses nécessités de la poésie et de la peinture commande de personnifier toutes les affections de l'âme, tous les actes de la vie, et même les conceptions les plus abstraites. Homère, Pindare, Eschyle nous offrent comme des êtres réels : la Terreur, Φόβος (1); la Poursuite, Ἰωκή (2); le Repos, Ἡσυχία (3); la Vérité, Ἀλάθεια (4); le Prétexte, Πρόφασις (5); la Nécessité, Ἀνάγκη (6); la Honte, Αἰσχύνη (7). Et c'étaient là non-seulement des allégories consacrées par les poëtes, mais encore des divinités reconnues par les peuples. On adorait, chez les Athéniens, la Force, Βία (8), l'Impudeur, Ἀναίδεια (9), et la Pudeur, Αἰδώς (10); chez les Thébains, la Richesse, Πλοῦτος (11), et la Fortune, Τύχη (12); à Sicyone, la Persuasion, Πειθώ (13); à Olympie, l'Occasion, Καιρός (14); en Élide, l'Ivresse, Μέθη (15); à Épidaure, la Mansuétude, Ἠπιόνη (16); à Sparte, la Mort, Θάνατος (17).

Suivant les traces de la religion, l'art multipliait de

(1) Hom., *Il.*, ε, 538; Æschyl., *Agam.*, 1426.
(2) Homer., *Il.*, ε, 339.
(3) Pindar., *Pyth.*, 82.
(4) Id., *Olymp.*, 10, 6.
(5) Id., *Pyth.*, 5, 35.
(6) Æschyl., *Prometh.*, 515.
(7) Id., *Theb.*, 394.
(8) Pausan., II, 4, 7.
(9) Cic., *de LL.*, II, 1.
(10) Pausan., III, 20, 10.
(11) Id., 16, 2.
(12) Id., IV, 30, 3.
(13) Id., II, 7, 7.
(14) Id., VI, 14, 7.
(15) Id., VI, 24, 6.
(16) Id., II, 29, 1.
(17) Plutarch., *Cleomen.*, 9.

Helbig 908. + Rein. 146/1.



Helb. 905 (+)
RP 146, 1 left.

M.B. VIII, 54

cf. PdE II, 223
Helb 920
RP 146/8

Sponde

plus en plus ces êtres imaginaires. Par sa nature même, plus féconde en ce genre de création que sa sœur la poésie, la peinture étendait chaque jour le domaine de l'iconologie : elle a créé de la sorte une foule de personnages abstraits dont on chercherait en vain le nom dans les auteurs classiques.

Le personnage que représente notre fresque doit-il être rangé tout à fait dans cette catégorie ? Sans doute, cette femme ailée, la tête ceinte d'un diadème, parée de boucles d'oreilles et d'un collier d'or, vêtue d'une large tunique d'une étoffe transparente sur laquelle est jetée une draperie flottante à mille plis, cette femme, qui soutient de la main gauche un bassin, et qui pose sa main droite sur l'anse d'une espèce d'aiguière appelée *prochoüs*, πρόχοος (1), doit être nommée, comme le propose un critique italien, la *Libation*. Mais ce n'est point là un être du pure fantaise. La Libation, *Spondè* (Σπονδή), est une des Heures des Grecs, la septième entre les dix, celle qui suit le Midi, *Mésembria* (Μεσημβρία), et précède la *Prière* (Λιτή) : Hygin parle de ces dix Heures comme d'autant de personnages mythologiques (2).

Le pendant de cette fresque est une figure presque semblable, que nous ne donnerons point par cette raison, et qui porte un bouclier et une couronne. Quelques archéologues l'appellent la *Reconnaissance militaire*.

(1) Homer., *Odyss.*, I, 136.
(2) *Fab.*, 183.

Peut-être serait-il plus logique d'y voir une autre Heure du jour, la quatrième, par exemple, appelée *Gymnasia* (Γυμνασία), et consacrée aux exercices athlétiques et guerriers.

PLANCHE 104.

Cette danseuse, couronnée de feuilles de vigne ou de groseillier, avec de petites grappes qui pendent derrière les oreilles, et portant une corbeille pleine de fruits de toute espèce, est encore une fresque de Pompéi. Elle est peinte sur fond jaune. Une draperie verte, doublée de violet, posée sur le bras gauche, ne couvre que le bas de cette figure, en formant mille plis onduleux, et semble prête à tomber tout à fait à ses pieds. Voilà encore une de ces danseuses qui prenaient un costume de bacchante pour embellir le festin et charmer à la fois tous les sens des convives. On sait que les anciens croyaient devoir à Bacchus, non-seulement la vigne, mais encore tous les fruits (1). C'est pourquoi, parmi ces danseuses bacchantes, les unes versaient le vin, d'autres la liqueur des Naïades; celles-ci offraient les produits de la chasse, celles-là, enfin, apportaient les dons de Pomone; et toutes étaient consacrées également au culte de Bacchus et de Vénus-Hétaïra.

(1) Athen., III, 85; Theocr., *Idyll.*, II, 120.

Helb. 997. Rein. 137/1.
M. B. VII, 39.

PEINTURES.
Malerei

Pomp.



M. B. V. 7. P. 39

(+)

DANSEUSE (… l'Automne)
Taenzerin.

Reb. 1914
n 337

M. B. VII, 39

Pomp

Casa dei Dioscuri
VI, IX, 6
Atrium

Museo 8897
Inv. 1860
Sala LXVI

Helb. 96
RP. 6/5

Pitt. 283
MB. IX, 26
Ilerm. 122 b
Dioscur...
Gell II, 75, p. 34
PAH. II, p. 308
BdJ 1829, p. 22
RH d. Scav VI, p. 8
Denkm. d. a. K. II, 62, 801



Saturnus

PLANCHE 105.

Depuis Cicéron (1) jusqu'aux astrologues du moyen âge, on a proposé un grand nombre d'explications physiques ou morales de la fable de Saturne, mutilant son père Uranus, dévorant ses enfants, et chassé enfin par son fils Jupiter. *Saturnus, quod saturetur liberis, scilicet annis;* « le Temps est appelé Saturne parce qu'il dévore ses enfants, c'est-à-dire les années. » Diodore est l'écrivain qui a enveloppé le plus complétement le sens historique de cette allégorie : nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur, curieux de ce genre d'explications, à l'ouvrage du savant Sicilien (2), et aux bons traités de mythologie.

Les statues consacrées à Saturne représentent ordinairement ce dieu avec un aspect vénérable, la tête couverte d'un pan de son large manteau, soit pour rappeler les profondes méditations qu'il a consacrées au bien de l'humanité, d'où lui est venu le surnom d'*Ancylomète*, ἀγκυλομήτης, esprit subtil ; soit plutôt (3) pour rappeler les ténèbres qui enveloppent l'origine des temps personnifiés dans Saturne. On lui met à la main une faucille, parce qu'il a enseigné l'agriculture aux hommes encore sau-

(1) *De Nat. Deor.*, II.
(2) *Hist. univ.*, V.
(3) Viscont., *Mus. Pio-Clement.*, VI, tab. 2.

Mus. Borb. IX, 26
Helb. 96
8837
Rein 6/5
Ruesch 1460
Herrmann 122b
Hall LXVI (LXXXV) Codex Warscer VI, 9, 6.

vages; ou parce que le Temps, terrible moissonneur, fauche les jours des vivants.

C'est ainsi que l'a figuré le peintre de Pompéi : majestueux dans sa démarche, vénérable dans tout son aspect, un large manteau lui enveloppe la tête, tout le corps, et même la main gauche, ce qui paraît une allusion aux sacrifices de la déesse *Fides*, dans lesquels les prêtres ne devaient montrer que la droite (1) : en effet, il ne manque point de rapports entre Saturne, Astrée et la Bonne Foi. On reconnaît ces nobles traits de la famille des dieux, plus sereins dans le maître du tonnerre, plus sauvages dans le roi du Styx, plus mobiles dans celui de l'Océan. Voilà encore cette barbe partagée en deux parties, qui, moins inculte, ou plus rare, ou plus touffue, caractérise les trois fils de Rhéa.

Les images de Saturne, sculptées dans le marbre ou coulées en bronze, sont très-rares. Il existe deux de ses images peintes : l'une a été trouvée dans le sépulcre des Nasons; l'autre, infiniment précieuse par cette rareté même, est celle que l'on voit ici.

PLANCHE 106.

Ces deux figures font partie de la décoration arabesque du magnifique atrium de l'édifice de Pompéi,

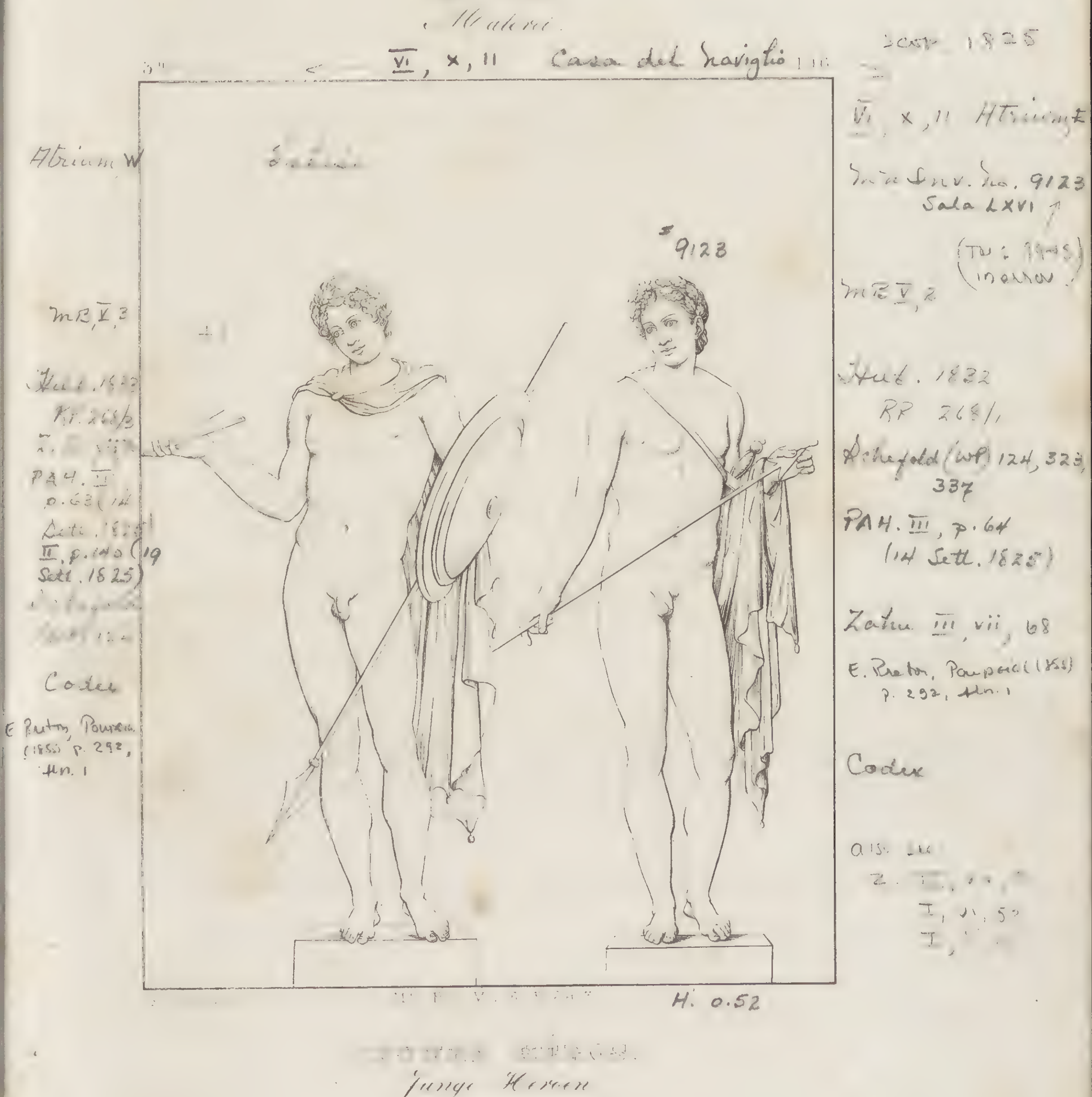
(1) Tit. Liv., *Hist.* Voy. *Bronzes, Bust.*, pl. 5.

a) Helb. 1833 Rein. 268/3 M. B. V, 3 +

b) Helb. 1832. R. 268/1 M. B. V-2

~~994~~ 5 ← this is from VdC.

PEINTURES


Malerei
VI, x, 11 Casa del Naviglio
Atrium W
9123
VI, x, 11 Atrium E
Sala LXVI
PAH. III, p. 64
(14 Sett. 1825)
Zahn III, vii, 68
Codex
H. 0.52
Junge Heroen

que l'on appelle la maison du Navire. Elles représentent deux jeunes guerriers, ou héros, entièrement nus, portant tous deux un manteau de pourpre et une couronne de chêne. En l'absence d'emblèmes et d'attributs caractéristiques, il serait inutile de passer ici en revue tous les personnages mythologiques ou historiques que l'artiste a pu se proposer. On pourrait rappeler les Dioscures, mais nos guerriers n'ont point le casque en forme d'œuf; Harmodius et Aristogiton, mais ils ne portent point le glaive couronné de myrte. De conjectures en objections, cette interminable recherche n'amènerait aucun résultat. Bornons-nous donc à faire remarquer les différences qui distinguent nos deux figures entre elles.

Le jeune guerrier qui occupe la droite de la planche est ceint du parazonium; son manteau, détaché de ses épaules, est jeté sur son bras gauche, et il essaye, sur le bout de son index, si le fer de son javelot est bien aiguisé; en un mot, il semble se préparer au combat. L'autre figure, quoiqu'un peu plus forte de proportions, paraît être le même jeune homme, ou un de ses compagnons d'armes, qui vient de terminer l'entreprise, qui sort vainqueur de l'attaque méditée. Il a rattaché sa chlamyde de pourpre, qu'il porte en triomphateur; il a quitté l'épée et le javelot pour le bouclier et la lance : mais il porte celle-ci renversée. Enfin, il tient de la main droite un objet qu'il semble examiner curieusement, et qu'aucun archéologue n'a pu déterminer jusqu'ici : sans doute, cet attribut serait la clef de toute l'allégorie, si notre peinture en ren-

ferme une. Nous ne pouvons qu'émettre une conjecture : cet objet nous paraît être le fer d'un énorme javelot, lancé sans doute par une machine de guerre : échappé au danger, et triomphant, le guerrier contemple l'affreux projectile qui a failli l'écraser sur le seuil même de sa victoire.

PLANCHE 107.

Le sujet de ces peintures est à peu près le même. De part et d'autre, sur un fond rouge est représentée une jeune femme blonde, couronnée d'une guirlande de lierre, assise, ou plutôt à demi couchée sur le sol, nue jusqu'au-dessous de la ceinture, et le reste du corps enveloppé dans une draperie rouge de laque, qui ne laisse voir que le pied gauche sans chaussure.

Passons aux différences.

La première a pour boucles d'oreilles deux cercles d'or très-délicats, appelés hélictères, ἑλικτῆρες (1) : sa main gauche tient cette large feuille de couleur d'or, dont nous avons parlé si souvent, et qui peut être un flabellum, une feuille de nymphéa consacrée à Vénus, ou enfin une feuille de figuier, attribut de Bacchus Sycitès (Συκίτης). Enfin, elle se soulève en s'appuyant sur son bras droit étendu, la main posée à plat sur le sol.

(1) Poll., V, 97.

a) Helb. 1899, Rein. 127/4 –
b) Helb. 477. Rein. 127/5
Museum. Britt





BACCHANTES.
Bacchantinnen.

Scop. 22 agosto 1761
Portici
Louvre
Helb. 1901
RP. 17/2
D-Maréchal IV, 4 (giorno 23 agosto)
Russiello, Scavi p. 366



Portici
Scop 27 agosto 1761
Mus. Inv.
9090
LIII/LIV
Helb. 476
RB. 129/6
Pd'E. IV, 4, p. 21
5, p. 199, 200
D-Maréchal IV, 305
Ruggiero, Scavi, p. 366



Portici
Scop. 3 sett. 1761
Inv. # P 13
Louvre
Helb. 1700 (+)
RP. 263/5
T. Pirroli
III, 24
Pd'E. IV, 4, p. 21
D. Maréchal IV, 4
Russiello, Scavi, p. 370



LÉDA. NYMPHE. CITHARISTE.
Leda. Nymphe. Zitherspielerin.

L'autre a des pendants d'oreilles formés de trois perles; de la main gauche elle tient une corne d'or qui peut être un rhyton ou la *cornucopia;* son bras droit replié porte, vers le coude, un pan de la draperie, et s'appuie sur un tympanum garni de bandelettes auxquelles sont suspendus des grelots.

Tous les attributs de ces deux figures conviennent à des bacchantes; mais ils ne répugneraient pas à des nymphes. D'ailleurs, leur attitude est plutôt celle qu'affectent habituellement les divinités des fontaines : la finesse de leurs traits, la délicatesse virginale de leurs membres d'albâtre, s'accordent mieux aussi avec cette dernière supposition. On peut tout concilier en les appelant nymphes, nourrices de Bacchus.

PLANCHE 108.

Semblables par le cadre, qui est d'or et garni d'oves, semblables par le fond, dont la couleur est rouge, ces trois peintures ont de plus quelque rapport entre elles par la nature du sujet, et surtout par l'attitude des personnages qu'elles représentent. Elles ont été trouvées dans une maison d'Herculanum, où elles remplissaient trois dessus de porte.

Dans le premier cadre, on voit une Léda ou une Némésis, qui offre à un cygne une patère d'or, dans laquelle il y a quelque nourriture ou quelque boisson,

a) Rein. 17/2 - Helb. 1901 - Louvre
b) Reinach 129/6. Helb. 476
c) Reinach 263/5 Helb. 1900 - Louvre

peut-être du nectar. Nous avons montré ailleurs le rapport de ces deux sujets. La jeune femme est accoudée sur le bras droit, et une draperie blanchâtre, posée sur le coussin où elle s'appuie, couvre ses jambes et sa cuisse droite, en ne laissant voir que l'extrémité du pied droit : cette même draperie passe ensuite sur son bras gauche et voltige derrière ses épaules. Les cheveux de notre Léda, longs et flottants sur les épaules, sont serrés sur son front par un diadème d'une couleur jaunâtre, et peut-être d'or, comme ses boucles d'oreilles et ses bracelets.

Le cadre suivant offre une femme, dans une attitude et un costume à peu près semblables, mais inverses ou symétriques. La draperie de celle-ci, qui laisse voir ses deux pieds, est d'une couleur qui change du vert foncé au brun rougeâtre. Couronnée de lierre, elle tient de la main gauche un vase d'or en forme de corne, et de la droite elle paraît faire ce signal que les Latins désignaient par l'expression *concrepare digitos* ou *digitis* (1).

La cithariste du troisième cadre est couchée sur le ventre, dans une position toute fantastique, ou qui suppose au moins qu'elle s'appuie, du côté gauche, sur des coussins, pour toucher avec les deux mains les huit cordes de sa lyre d'or, en forme de harpe, appelée *cetra*. Ses cheveux sont parsemés de feuilles de lierre ou de vigne : une draperie, des mêmes couleurs que celle de la seconde figure, passe sous son corps, flotte derrière elle, et couvre ses cuisses et la moitié des jambes.

(1) Petron., 27; D. Hieron., *Epist. ad. Rust.*



PALLAS.
Pallas.



GÉNIE BACHIQUE.
Bacchischer Genius

Sch (WP) 303
D. Maréchal V, 47

Pompei
Helb 604 (+)
RP 69/1
Sch (WP) 307
D. Maréchal V, 67

PLANCHE 109.

Sur ce fond noir, entouré d'un parquet, d'un chambranle et d'un plafond d'architecture rougeâtre, on voit une Pallas parée d'une robe violette, couleur dont les Spartiates se revêtaient à la guerre à cause de son analogie avec celle du sang (1). La déesse porte autour du cou, sur la poitrine et les épaules, ce qu'on appelle proprement l'égide, armure faite d'abord d'une peau de chèvre et décorée de la tête de Gorgone : l'égide est réellement la cuirasse ou le gorgerin (2), bien que ce mot se soit employé abusivement en parlant d'un bouclier (3). Elle est coiffée d'un casque d'acier rehaussé d'or, et dont le cimier est orné de plumes blanches. De la main droite, elle porte une lance d'or, et à son bras gauche, qui est renversé en arrière, on voit un bouclier d'or ou de cuivre à deux anses ou brassières. Ces anses appelées ὄχανα, inventées par les Cariens (4), ne furent adoptées par les Spartiates qu'au temps de Cléomène (5). Auparavant, on se servait de courroies appelées τελαμῶνες (6), à l'aide desquelles le bouclier se portait suspendu au cou comme l'épée : ces courroies étaient attachés au bouclier

(1) Plut., *Inst. lac.*, tom. II, p. 238.

(2) Homer., *Iliad.*, ε, 738; Eurip., *Ion.*, 993 et seqq.; Poll. V, 100; Hesych., Harpocr. et Suid. in αἰγίς.

(3) Sen., *Herc. fur.*, 901.

(4) Herodot., I, 171.

(5) Plut., *Cleom.*, tom. I, p. 809.

(6) Poll. I, 136; Homer., *Iliad.*, ξ, 404 et 405.

a) Helb. 261, 6) Helb. 604
Rein. 20/7 Rein. 69/1
P. d. E. V, 3, p. 17 P. d. E. V, 13 p. 63.

par des espèces d'agrafes, πορπαί ou πόρπακες, ou bien elles glissaient par de petites coulisses formées par des verges de fer, et appelées canons, κάνονες (1).

Cette particularité, propre à terminer des discussions grammaticales déjà fort anciennes, et peut-être oubliées, donne un certain prix à cette peinture, d'ailleurs assez médiocre.

Le second cadre offre, à sa partie supérieure, une draperie, de laquelle semblent sortir six têtes de serpent de couleur cendrée. Cette draperie rappelle que les fêtes de Bacchus se célébraient souvent à la campagne sous des tentes (2), usage que l'on rappelait même à la ville quand on tendait de draperies le triclinium (3) en l'honneur de Bacchus inventeur des festins (4) : peut-être aussi ces voiles étaient-ils une allusion aux mystères, car la statue de Bacchus était ombragée pendant la théorie sacrée (5). Auprès de cette statue se trouvaient les dragons mystiques (6) : ils sont représentés ici formant, pour ainsi dire, à Bacchus, une couronne ophioïde, ὀφιώδεα μίτρην (7), circonstance qui ne s'est encore rencontrée dans aucun monument.

Au-dessous de cette draperie, au milieu d'un fond blanc, et sur une console dorée soutenue encore par deux

(1) Eustath., *in Iliad.*, θ, 707.

(2) Tibull., *Eleg.*, II, 5, 97; Athen., V, p. 196; Plut., *Sympos.*, IV, 5.

(3) Serv. ad *Æn.*, I, 701.

(4) Diod., IV, 4.

(5) Athen., V. p. 198; Eustath., *Od.*, p. 857.

(6) Valer. Flacc., II, 276.

(7) Nonn., *Dionys.*, VII, 102.

PEINTURES

[illegible]

Portici

[illegible]

[illegible]

Sala 68

[illegible]

D. Maréchal II, 81

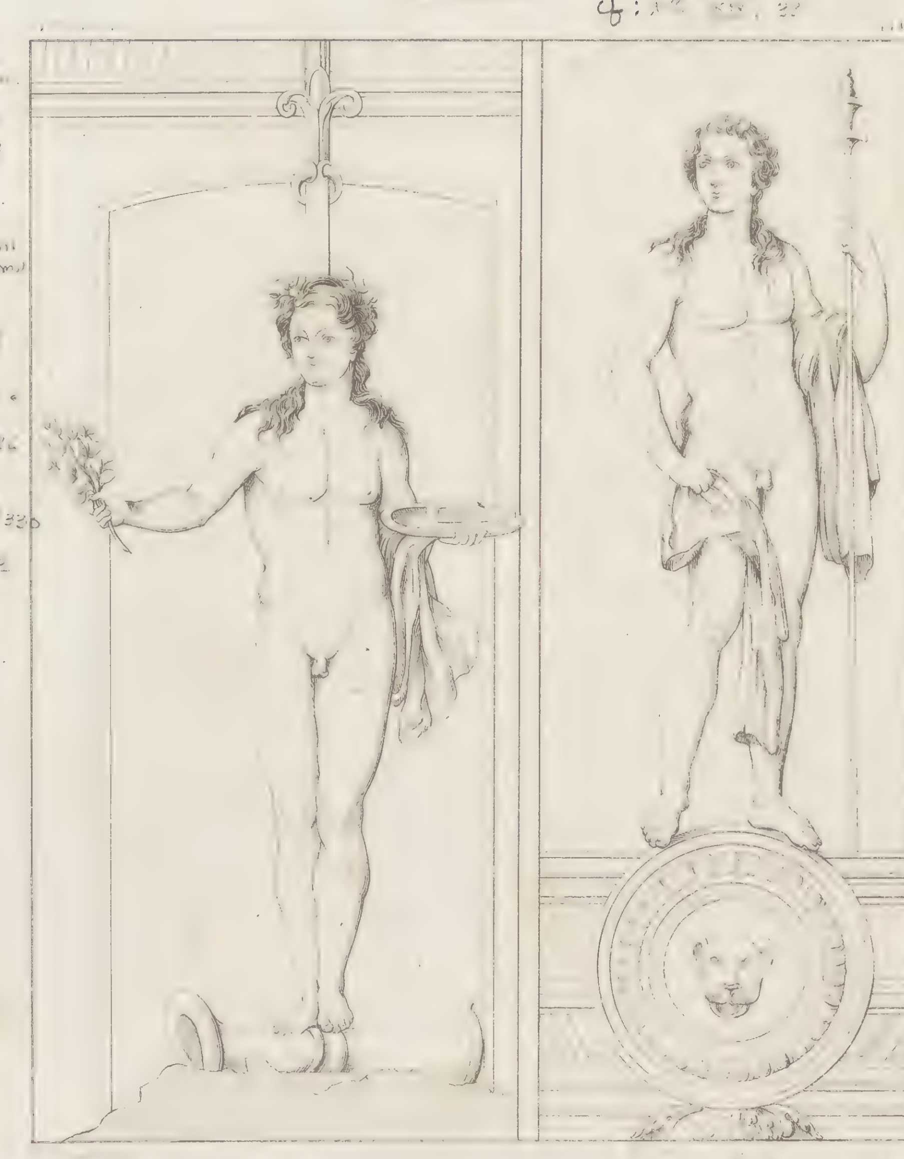
Ruggiero, Scavi, p. 691

Portici

[illegible] 8904

Sala 64

[illegible]



junge Priester

Didot 45

D. Maréchal IV, 13

[illegible]

Ruggiero, Scavi, p. 693

serpents, on voit la figure d'un Génie ayant des ailes rougeâtres, une couronne de pampre, une écharpe violette en sautoir sur la poitrine, un bâton pastoral dans la main gauche, et une grappe de raisin noir dans la droite.

Nous avons dans cette figure le Bacchus ailé, ψιλά, dont nous avons déjà parlé (1); le Bacchus botryphore, βοτρυφόρος, d'Orphée et des gemmes antiques (2); le Bacchus pastoral, νόμιος (3) : ou peut-être n'est-ce en réalité que le Génie de Bacchus avec tous ses emblèmes réunis.

PLANCHE 110.

Il est difficile d'assigner une dénomination précise à la figure que l'on voit à droite en regardant cette planche. Sur un fond blanc est peint un jeune homme presque entièrement nu, sauf une draperie, d'un violet très-clair, jetée sur son bras gauche et son flanc droit; ses cheveux châtains sont épars sur ses épaules et sa poitrine : il n'a d'autre attribut qu'un long bâton doré, qui peut paraître un candélabre; car on voit à son extrémité quelque chose qui ressemble à une flamme. Cette figure est debout sur un disque doré, posé perpendiculairement, orné d'une tête d'animal et supporté par des feuillages également dorés : ce disque est placé en avant d'une partie d'arch-

(1) *Bronzes*, *Bustes*, pl. 4.
(2) Gor., n. 31.
(3) *Anthol.*, I, 38, 11.

tecture jaunâtre, composée d'une corniche avec son architrave, et d'un plafond que l'on voit en perspective. Si l'on veut s'arrêter à quelque conjecture, le flambeau (1) et quelques traces d'une couronne, peut-être de roses (2), que l'on voit dans les cheveux, peuvent porter à reconnaître ici une image du dieu Comus : son attitude presque héroïque et le flambeau debout indiqueraient seulement qu'on l'a représenté au commencement du festin, et non déjà ivre et sommeillant à demi, comme le dépeint Philostrate.

De l'autre côté, on voit aussi un beau jeune homme nu ; sa chevelure flottante est ornée d'une couronne d'olivier; il présente de la main droite un rameau du même arbre, et de la gauche un disque chargé d'un objet qu'il est impossible de distinguer : sous ce disque pend une petite draperie, un *mantile*. Les pieds de cette figure sont posés sur un membre d'architecture effacé en partie, mais qui ressemble au balustre ou coussinet d'un chapiteau ionique ; sa tête, faisant les fonctions d'un Atlas, d'un Télamon (3), supporte une colonnette d'une forme capricieuse.

L'objet qui se trouve sur le disque a porté quelques critiques à voir dans cette figure un Pélops portant son omoplate sur une patère (4). On risque moins de s'égarer en ne cherchant ici qu'un camille, un jeune ministre des

(1) Aristoph., *Pl.*, 1041 ; *Etymol.*, s. v. Κῶμος
(2) Philostr., *Imag.*, I, 2.
(3) Vitruv. VI, 10.
(4) Hard. ad Plin., XXVII, 4.

MN Inv. 8962
Herc. - Pitt.
Cat. CXXXIII
Helb 105
RI^c 23318
D. Maréchal II, 89
Ruggiero, Scavi, p 691

PEINTURES.
Malerei.

3me Serie. III



A. d H. V. 2. P. 189

D. Maréchal II, 89
Ruggiero, Scavi, p. 691



App. al No. ...

A. d H. V. ~~S. P. ...~~ VIII, 22

PRÊTRESSES.
Priesterinnen

PLE VIII, 22
Jernite 1, II, 3, 13
Curtius, fig. 10, p. 14
305, 341
D. Maréchal V, 50
Spin, Le Arti Dec., p. 134

autels, dont les attributs sont fort reconnaissables : nous en dirions volontiers autant de la première figure. Les hypothèses les plus générales, les moins précisées, sont les plus admissibles dans beaucoup de cas.

PLANCHE 111.

Ces deux fragments de fresques différentes offrent deux figures de femme. Debout, près d'une colonne dont le piédestal est fort nettement tracé, et ayant au-dessus de la tête un nœud de la bandelette, ce qui indique un temple, la première est couronnée de feuillage; elle est vêtue d'une tunique verte, à une seule manche, bordée de plusieurs listels, sur laquelle est jeté un manteau blanc à frange. De la main droite, elle présente quelques fleurs à longue tige, et de la gauche elle soutient une espèce de corbeille blanchâtre pleine de fleurs et d'herbages. La seconde est dans une attitude semblable et couronnée de même : sa tunique est rouge et son manteau jaune ; elle soutient la corbeille de la main droite, et porte deux fleurs de la gauche. Selon toute vraisemblance, ces deux femmes sont deux prêtresses qui viennent apporter à quelque divinité la première offrande que les hommes aient déposée sur les autels (1) : elles présentent les verveines, *verbenas*, nom collectif qui comprend, suivant

(1) Porphyr., *de Abst.*, II; Girald., *de Sacrif.*, Pott., *Archeol.*, II, 4.

les uns, plusieurs plantes sacrées, et, suivant d'autres, toute espèce de fleurs et de plantes que l'on offrait aux dieux (1). Il est à remarquer, cependant, que les fleurs étaient une offrande particulièrement agréable à Junon Lucine : les femmes enceintes venaient lui présenter le dictame et les lis (2); elles devaient s'approcher de l'autel avec la chevelure dénouée, comme l'est celle de nos deux matrones :

Si qua tamen gravida est, resoluto crine precetur (3).

Dans les fragments que contient la vignette, on voit une bordure formée de pampres et de raisins, parmi lesquels jouent un chevreau et une panthère : on y voit aussi un seau suspendu :

Et gravis attrita pendebat cantharus ansa (4).

« Le pesant cantharus était suspendu par son anse brisée. »

Dans ce cadre étaient probablement ces deux musiciens, dont l'un joue de la double flûte, l'autre, des cymbales.

(1) Serv., *Æn.*, XII, 120, et *Ecl.*, VIII, 65.
(2) Pascal., de *Coron.*; Clement. Alex. *Pæd.*, II, 8.
(3) Ovid., *Fast.*, III, 255.
(4) Virg., *Ecl.*, VII, 33.

Pomp Malerei
(cf. no. 417) Sala LVI
RPGR 120/9

Pomp
Mus. Inv. No. S.n.
Helb. 1853
RP. 234/4
Pd'E VII, 64,
P. 285
Schefold (WP) 323
D. Maréchal V, 155

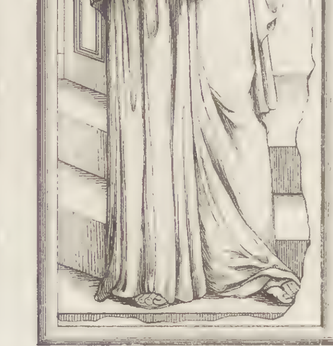




Pd'E VII, P. 285
D-Maréchal V, 159

BACCHANTE

Bachant



Dido

D-Maréchal J, 51
Reinach, Rép. p. 691

Pesina
M.N. Inv. 8776
Ruesch 1216
P.P. 195/2
p. 73
Herrmann 7
Gusman 391
M.B. X, 21
B.M. II, 875
Curtius, Wandm. Pomp., 1929
Abb. 175, P. 305/306.
Elia 71
Abb. 356, P. 306
Ads 1929, P. 293
Neis, Untersuch., P. 94, Anm. 1

PLANCHE 112.

Dans cette femme abandonnée à un sombre désespoir, et tenant en main une épée, on ne peut s'empêcher de reconnaître une des héroïnes de l'antiquité qui se sont servies du glaive pour mettre fin à leurs jours. Ainsi, Canace se perça de l'épée que lui donna son père (1). Mais les conjectures se portent naturellement sur la plus célèbre de toutes ces infortunées, dont un mythographe a dressé le long catalogue (2). Toutes les circonstances peintes dans l'Énéide se trouvent reproduites ici : n'est-ce point là cette triste Didon qui, sous ses bandelettes royales, porte, depuis le fatal départ, sa blonde chevelure en désordre ?

Flaventesque abscissa comas (3).

Ne reconnaissez-vous point la reine de Carthage à cette robe orientale à longues manches (4), teinte de la pourpre de Tyr ?

.... Tyrioque ardebat murice læna (5).

N'est-ce point la veuve de Sichée, déjà dans le second éclat de sa beauté ? Voilà bien cette taille comparable

(1) Ovid., *Epist.* XI.
(2) Hygin., *Fab.*, 243.
(3) Virg., *Æn.*, IV, 589.
(4) Enn. apud Gell., VII, 12.
(5) *Æn.*, IV, 262.

a) Rein. 234/4. Helb. 1853.
b) Rein. 120/9 Helb. 435
c) Rein. 195/2. Helb. 1264
Herrmann 7

Catalogo T. Warsher.

à celle de Diane, qui l'emporte sur toutes les autres déesses (1). Ne la voyez-vous pas, effrayée de ses propres desseins, roulant un œil sanglant, ses joues tremblantes toutes marquées de taches livides, et pâle de la mort qu'elle médite?

At trepida, et cœptis immanibus effera Dido,
Sanguinem volvens aciem, maculisque trementes
Interfusa genas, et pallida morte futura (2).

Quel portrait! je ne veux point parler du tableau du peintre de Pompéi, qui a pourtant son mérite, mais bien de celui du peintre de Mantoue. Quel portrait! quelle touche! quelle couleur! Voyez, elle tient dans son fourreau l'épée dardanienne, qui va bientôt réfléchir une sinistre flamme (3); voyez, elle va s'élancer sur ces degrés, franchir cette porte; elle sera tout à l'heure dans ce palais où le bûcher l'attend :

Interiora domus irrumpit limina, et altos
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium.

Adieu, pauvre Didon! adieu! Après ce tableau, je trouve bien peu de chose à dire sur ce bacchant vêtu de la nébride, et portant le thyrse aux lemnisques verts,

(1) *Æn.*, I, 505.
(2) *Æn.*, IV, 642 et seqq.
(3) *Loc. cit.*, 646.

PEINTURES

Malerei

British Museum

RP 229/11
Hcl'b. 1788





RP 229/12
Helb. 1788

(British Museum

D. Maréchal II, 70

qui s'agenouille pour déposer le van sacré. Je trouve cette autre femme fort peu intéressante. Je dirai pourtant que cette femme a des souliers verts, une tunique rouge et le manteau de même couleur; celui-ci, bordé de vert, est un manteau pézophore, πεζοφόρος χιτών (1). C'est, dit-on, une prêtresse, qui fait ici le pendant de la pauvre Didon. Anne, ma sœur, *Anna, soror*, que ne pouvez-vous être là!

PLANCHE 113.

Ces deux jeunes hommes se ressemblent sous beaucoup de rapports. Leur costume, disposé de la même manière, se compose également d'une simple draperie rouge; tous deux sont couronnés de laurier, et tous deux tiennent dans la main gauche une branche de laurier ornée de lemnisques : chez l'un, seulement, ces lemnisques sont entrelacés, et forment une espèce de chaîne (2). La seule chose essentielle qui les distingue, c'est que, de la main droite, l'un tient une patère ou un vase semblable, l'autre porte un petit rouleau, peut-être un volume de papyrus, peut-être un bâton de commandement, une espèce de sceptre.

La pensée la plus simple qui se présente à la vue de

(1) Pol., VII, 51.

(2) Serv. ad *Æn.*, X, 538; Buonarrotti, *Med.*, p. 408.

Helbig 1788 – error! – in Britt. Museum
Reinach 229/11-12.

ces figures, c'est celle de deux sacrificateurs : on sait en effet que, pour supplier les dieux, on s'approchait de l'autel avec un rameau entouré de bandelettes (1). Cependant quelques archéologues voient ici deux concurrents qui ont remporté la palme lemniscate, c'est-à-dire la première (2), soit dans les agonales à Rome (3), soit dans les jeux de la Grèce (4), où l'on décernait de pareilles palmes. La patère du premier serait aussi un prix (5). Le rouleau que tient le second serait la baguette, ῥάβδος, *rudis*, donnée au gladiateur émérite, ou l'ouvrage que le poëte a lu pour gagner la palme lemniscate (6); ou même le livre qui a été donné comme prix à ce poëte (7); ou, enfin, le volume d'or que le chantre vainqueur consacrait dans quelque temple, comme le fit une femme, nommée Aristomaque, couronnée dans le combat poétique des jeux Isthmiens (8).

PLANCHE 114.

Ces deux Muses font partie de la décoration du tablinum de l'édifice de Pompéi connu sous le nom de Maison de Castor et Pollux. Thalie porte de la main gauche un

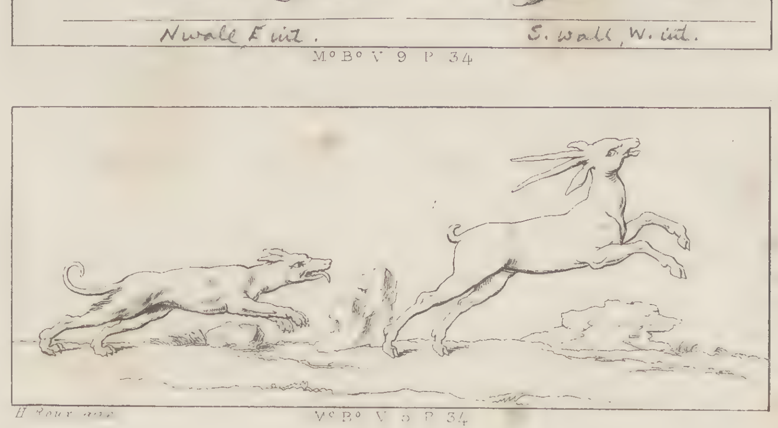
(1) *Æn.*, V, 774, et VI, 530.
(2) Cic., *pro Rosc. Amerin.*
(3) Serv. ad *Æn.*, VI, 772.
(4) Pausan., VI, 19.
(5) Pindar., *Nem.*, X, 81 ; Horat., *Carm.*, VI, 8.
(6) Auson., *Epist. ad Paul.*, 20.
(7) Aul. Gell., XVIII, 2.
(8) Plutarch., *Symp*, V, 2.

a) Reinach 152/5-6. Helbig 879, 864.
Codex VI, 9, 6 - Tablinum
b) Reinach 305/4 Helbig - 1522.
Codex - VI, 8, 22-23.

Thalie. *Euterpe.*

Nwall E int. S. wall, W. int.

Mo Bo V 9 P 34



H Roux ainé Mo Bo V 9 P 34

Thalie. *Euterpe.*

Heib. 879
RP. 152/5

MB IX, 34
Zahn III, 98
W. II, 23

Pomp
Casa dei Dioscuri
VI ix 6
Tablinum,
in situ

Heib. 869
RP. 152/6

MB. IX, 34
Zahn III, 89

E. Breton, Pompeia (1855) p. 284, fig 1 gives Euterpe and Melpomene

Pomp
VI 22

Heib. 1522 (4)
RP. 253/4

MB V, 34
107, 219

masque et de la droite le bâton pastoral : une longue tunique rouge avec un ample manteau vert forment tout son costume; sa simple coiffure se compose d'un ruban agrafé sur le haut de la tête, pour retenir ses cheveux courts et frisés. Euterpe tient de la main gauche deux flûtes, et de l'autre main elle arrange la couronne de laurier qui ceint son noble front; ses vêtements sont à peu près les mêmes que ceux de sa sœur. Toutes deux ont une chaussure qui leur couvre entièrement les pieds.

Les emblèmes du masque et des flûtes ne pouvaient laisser aucun doute sur les noms qu'il fallait assigner à ces deux personnages, une fois reconnus pour deux Muses. Mais a-t-il été dans l'intention du peintre de représenter de pareilles divinités? c'est ce dont on peut douter quand on compare l'arrangement des vêtements et la disposition des draperies avec le costume grec exact que la tradition assignait aux filles de Mnémosyne, tradition à laquelle les artistes de l'antiquité se conformaient rigoureusement (1). On en conclut que ces deux figures doivent représenter deux simples citoyennes de Pompéi, auxquelles l'artiste a bien voulu décerner les attributs de deux Muses, sans cependant leur ôter leur costume latin : l'allégorie, la déification ne sont qu'incomplètes. Cette explication est d'autant plus probable, que des transformations pareilles et bien constatées se sont présentées

(1) Visconti, *Mus. Pio-Clement.*, tom. I, tab. 16 et seqq.; tom. IV, tab. 14.

plusieurs fois dans les deux cités vésuviennes. Ainsi, nous avons vu à Herculanum toutes les femmes de la famille Balbus ou Nonius, transformées en Muses pour décorer le théâtre, mais conservant néanmoins leurs traits, leur physionomie individuelle, et même une partie du costume italiote (1).

Le même tablinum a encore fourni une troisième Muse, une Clio, que nous ne donnons point ici, à cause de sa presque identité avec ses deux sœurs.

La vignette représente un cerf poursuivi par un chien : cette peinture, sur fond noir, fait partie de la décoration d'un autre atrium. On y reconnaît la supériorité habituelle des anciens dans la représentation des animaux.

PLANCHE 115.

Une femme danse entièrement nue, couronnée de pampre, et laissant flotter, sur ses deux bras qu'elle lève, une légère écharpe d'une couleur indécise : elle est vue de dos, et ses formes ont quelque chose de svelte et d'élancé que l'on trouve fort rarement dans l'art antique, et qui est plutôt le cachet de la renaissance : à la décence, à la chasteté, à la pureté des formes près, on dirait une nymphe de Jean Goujon.

Le mouvement de la figure est bien caractérisé; et sa

(1) Voy. *Bronzes, statues*, pl. 68, 69, 70 et 78.

PEINTURES.



A. d'H. V. 4. P. 129

Scop. 16 nov. 1759

Pomp.

M.N. Inv. No. 9291

Helb. 1852
RP 134/7

D-Maréchal IV, 51

PdE IV, 26, p. 129



Y951

Pd'E. II, p. 287

Gragnano
MN Inv No 9552

danse animée la distingue tout à fait de la Vénus Callipyge qu'il serait d'ailleurs absurde de vouloir reconnaître ici. Cette figure lascive ne rappelle point à l'esprit d'autre souvenir que celui des lubriques florales, fêtes dans lesquelles les courtisanes de Rome paraissaient nues sur le théâtre. Les pas qu'elles y dansaient, on ne peut les désigner que par des mots grecs : c'était l'ἀπόκινος et l'ἀπόσεισις ; et ces mots grecs, on ne saurait encore, par respect pour les lecteurs, les définir autrement qu'en grec même ou en latin : ἀσελγῆ εἴδη ὀρχήσεων ἐν τῇ τῆς ὀσφύος περιφορᾷ (1), *clunibus et coxendicibus sublevatis, lumborum crispitudine fluctuabant* (2).

La vignette représente, parmi des vases d'argent et de cuivre, différents objets, qui ont été traités par le peintre d'une manière si large et si fantastique, qu'il est bien difficile de les déterminer maintenant. C'est un petit pilastre auquel différents instruments sont suspendus, et un petit tabouret qui en porte plusieurs autres ; il y a aussi une palme, et l'on remarque particulièrement un cercle de métal garni de plusieurs anneaux, qui est sans doute le trochus décrit dans ces deux vers de Martial (3) :

Garrulus in laxo cur annulus orbe vagatur?
Cedat ut argutis obvia turba trochis.

« Pourquoi cet anneau babillard glisse-t-il dans ce large cercle? c'est pour « que la foule ouvre ses rangs devant le bruit aigu du trochus. »

(1) Poll., IV, 14.
(2) Arnob., II ; vid. et. Meurs., *Orchest.*, in Ἀπόκινος.
(3) *Epigr.*, XIV, 169.

PLANCHE 116.

Sur un fond rouge on voit voltiger un Amour ou un Génie porté par des ailes, dont la couleur changeante passe du rouge au vert. Une draperie verte pose sur son épaule gauche et se jette en sautoir sur sa poitrine, tandis que les deux extrémités de cette espèce d'écharpe restent flottantes derrière lui. Il porte sans effort, sur son épaule gauche, un énorme vase de métal, qui a une seule anse et un pied en pointe arrondie : ce pied, pour que le vase tienne debout, doit s'enfoncer dans une base propre à le recevoir.

Au temps où cette peinture fut faite, on se servait, à Rome et dans toute l'Italie, de vases de métal; mais si l'antique simplicité, qui ne permettait de posséder que des vases de terre, avait disparu dans les choses mêmes, elle régnait encore dans le discours : en parlant de ces vases de métal précieux, on les appelait κέραμα, poterie (1). Mais c'est bien du métal, en effet, que porte notre gracieux petit Génie; et, pour s'expliquer l'aisance avec laquelle il plane sous son fardeau, il faut lui attribuer toutes les forces d'une divinité.

Les vases de cette forme, qui ne pouvaient se poser que sur une base ou un trépied, s'appelaient *psyctères,*

(2) Athen., VI, p. 229, et ibi Casaubon.

a) P. d. E. V, 9, 45
Helb. 677
Rein. 74/5. Museo J. N.
9218 (?)

b) Helb. 710, 658
Rein. 73/6.

PEINTURES.
Malerei

3me Série. 116.

Pomp
Sala LIV
MN Inv. S.n
Helb. 677
RP. 74/5
Pd'E. VII, 45
MB. XI, 53, 1
Sch (WP) 308
D'Maréchal V, 61

A. d'H. V. 5. P. 45



Pomp
MN Inv. 9317
Helb 680
RP 73/6
Diam. c. 17 m
D'Maréchal IV, 39

Pomp
P:101
FAH I. 1.
P. 110
(21 giugno 1760)
D. Maréchal IV, 40

H. Roux ainé.

A. d'H. V. 4 P. 101

... 20 giugno, 1760

GÉNIES.

Genien

ψυκτῆρες (1), quand ils servaient de rafraîchissoirs, ou quand ils contenaient une grande quantité de vin pour le conserver frais : quelquefois le psyctère était posé avec son trépied sur la table, et chaque convive en tirait le vin au moyen d'un tube ou canal, probablement muni d'un robinet (2). L'inscription de Sigée (3) réunit ensemble le cratère et l'épistate : or cet *épistate*, appelé aussi *hypostate* (4), et, dans l'antique explication, *hypocratère* (5), n'était pas autre chose que la base même du cratère. Cette base s'appelait encore *engythèque*, ἐγγυθήκη (6), d'où les Latins avaient fait le mot *incitega* (7), qui désignait la base de l'amphore. De cet usage vient l'expression *crateras statuere*, établir les cratères (8).

Les deux petits cercles qui remplissent la vignette sont peints sur un fond vert. Ils offrent encore deux petits Génies ailés. Le premier porte une écharpe jaune et un chapeau de même couleur, d'une forme que nous avons déjà remarquée dans le costume des pêcheurs : c'est ce qu'on appelait le pétase thessalien, le *pileum umbellatum* (9). Sur son épaule gauche, ce petit enfant ailé, qu'on peut appeler le Génie de la pêche, porte une ligne ; de la main droite, il tient un objet que l'on ne peut dis-

(1) Antiphan. ap. Athen., XI, p. 503.
(2) Poll., VI, 99, et X, 74, et ibi Hemsterhuys.
(3) Murator., *Inscript.*, tom. IV, p. 2114.
(4) Pausan., X, 26; Poll., X, 79.
(5) Vid. et. Herod., I, 26.
(6) Athen., V, p. 210.
(7) Festus., s. h. v.
(8) Virg., *Æn.*, V. 723.
(9) Ferrar., *Analect. de Re vest.*, 47.

tinguer : peut-être sont-ce deux poissons qu'il vient de prendre.

Son compagnon a une draperie rouge ; il soutient de la main droite une patère d'or, et porte dans la gauche un sceptre du même métal. Cettte peinture a quelque rapport avec un sacrifice, et peut être un sacrifice à Vénus, comme l'indique le sceptre. Peut-être aussi cette petite figure, avec ses attributs splendides, représente-t-elle l'ambition, opposée aux goûts champêtres que rappelle l'autre tableau.

PLANCHE 117.

Ces six petits sujets sont peints sur un fond jaune ; ils se trouvaient tous compris dans la décoration d'un même appartement. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'ils représentent le triomphe de l'Amour sur les autres divinités ; c'est la mise en action de cette épigramme de l'Anthologie (1) :

Συλήσαντες Ὄλυμπον ἴδ' ὡς ὅπλοισιν Ἔρωτες
  Κοσμοῦντ' ἀθανάτων σκῦλα φρυασσόμενοι.
Φοίβου τόξα φέρουσι, Δίος δὲ κεραυνὸν, Ἄρηος
  Ὅπλον, καὶ κυνέην, Ἡρακλέους ῥόπαλον,
Εἰναλίου τε θεοῦ τριβολὲς δόρυ, θύρσα τε Βάκχου,
  Πτηνὰ πέδιλ' Ἑρμοῦ, λάμπαδα δ' Ἀρτέμιδος.
Οὐκ ἄχθος θνητοῖς εἴκειν βελέεσσιν Ἐρώτων
  Δαίμονες οἷς ὅπλων κόσμον ἔδωκαν ἔχειν.

(1) *Anthol.*, IV, 12, 64 ; vid. et. *ibid.*, 63.

PEINTURES

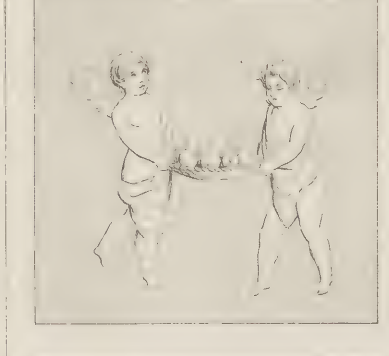
Malerei

MN 9253 au



H. 747 (+) RP 71/1

Helb. 745 RP 71/2



H. 746 71/3



Helb. 742 RP 71/4



H. 741 RP 71/5



Helb. 743 RP 71/6

PEINTURES

Genien

PdE V, 7, p. 35

Sch. (UJP) 309, 339

D. Maréchal V, 56

« Voyez comme les Amours désarment l'Olympe et se parent des dépouilles des immortels. Ils enlèvent à Phœbus son arc, à Jupiter sa foudre, à Mars son armure et son casque, à Hercule sa massue; au Dieu des mers ils prennent son trident, à Bacchus son thyrse, à Mercure ses talonnières ailées, et à Diane son flambeau. Ah! les mortels ne doivent pas s'indigner de céder aux flèches des Amours, puisque les dieux abandonnent leurs armes aux Amours et leur permettent de s'en faire une parure. »

Le pinceau, en traduisant, a pris quelques licences; les larcins des Amours se composent de la corne d'abondance dérobée à la Fortune, de la massue d'Hercule, des fruits volés à Pomone, à Bacchus ou à Priape, du pétasus ailé de Mercure, d'une corbeille de fromages et d'une perche, objets consacrés à Sylvain et à Palès, et enfin du casque et de l'épée du Dieu de la guerre.

Il nous reste à indiquer les couleurs des draperies que porte chaque Génie : nous le ferons, en commençant par le haut et la gauche : 1° vert et rouge; 2° pourpre tous deux; 3° rouge tous deux; 4° vert et rouge; 5° rouge et vert; 6° rouge tous deux : le panache du casque est couleur de sang.

Mais une variété, que nous ne pouvons qu'indiquer en général, et la variété la plus essentielle, c'est celle de toutes ces physionomies malignes, audacieuses, friponnes, sournoises, empreintes enfin de tous ces jolis petits défauts qui accompagnent la plus ardente des passions de l'homme.

PLANCHE 118.

Cette peinture est sur un fond rouge bordé de bandes blanches. L'enfant ailé qu'elle représente est sans doute l'Amour, le plus ancien, le plus beau et le plus puissant des dieux (1) : ayant pour unique vêtement une chlamyde violette, c'est-à-dire, tout nu, comme les poëtes l'ont toujours représenté (2), il appuie sur son épaule droite une longue baguette, sans doute le sceptre d'érable que lui donne Ovide (3); de la main gauche il soutient, au moyen d'une courroie, sa lyre, qu'il a posée à terre : cet instrument est la lyre sicilienne, appelée φόρμιγξ. Les attributs ordinaires de Cupidon sont l'arc et le carquois; cependant la lyre lui fut donnée par Pausanias (4), et plusieurs monuments (5) le représentent avec divers instruments de musique : peut-être ce que nous appelions tout à l'heure un sceptre n'est-il qu'un bâton fendu, une espèce de crotale pour battre la mesure. Platon appelle l'Amour (6) le maître de poésie et de musique. Peut-être aussi vient-il de dérober les attributs d'Apollon, sa lyre et son bâton augural (7).

(1) Hésiod., *Théog.*, 120 et seqq.
(2) Mosch., *Idyll.*, I, 16; Ovid., *Amor.*, I, 10, 15.
(3) *De Pont.*, III, 3, 14.
(4) Pausan., II, 27.
(5) *Mus. Fior. Gemm.*, tom. II, tab, 1, 1; tab. 16, 2; *Thes. Brand.*, tom. I, p. 180.
(6) *Conviv.*, p. 325.
(7) Scholiast. Hom., *Iliad.*, o, 256.

Helbig 713 – Rein 68/7
Helbig 602 – Rein 68/5

PEINTURES

Malerei

Stabiae

Stabiae
MN 9665
Helb. 713
RP. 68/4
Rhefeld (Corp) 251
PdE. III, 20, p. 105
Cosenza, Stabia Tiani, 1908, fig. 22, no. 21, p. 184
D. Marédel III, 38
Anderson 26755



Stab.
MN inv. no. 9322
Helb. 602; RP. 68/5
PdE. I, 8, p. 39
D. Marédel V, 57
cf. RP. IV, 36

GÉNIES

Genien

3me Série





Pd'E. V, 12, p. 59
D. Maréchal V, 66

621 (+)
18/9
Pd'E. V, 11, p. 55
D. Maréchal V, 65

H. Roux ainé

A. d'H. V. 5. P. 55. 59

GÉNIES.
Genien.

La seconde figure est un Génie pastoral qui tient en main le pédum et qui est couronné de feuillages. Ce petit tableau n'offre rien de remarquable, si ce n'est une exécution assez correcte.

PLANCHE 119.

La première de ces deux fresques, sur fond noir, avec un plafond et une espèce de cadre de couleur rougeâtre, représente un jeune homme blond, ayant des ailes rosées, et une chlamyde violette retenue sous le menton par une agrafe d'or. Il tient de la main droite une petite branche d'arbre chargée de quelques feuilles et de quelques fleurs blanches : c'est probablement un de ces rameaux qu'on jetait sous les pas des vainqueurs dans les jeux gymniques (1). Cette coutume, qu'on appelait la phyllobolie, γυλλοϐολία, paraît venir de l'Orient (2) : elle existe encore en quelque sorte dans nos théâtres, où l'on jette des bouquets et des couronnes aux artistes aimés du public. On allait chez les anciens, jusqu'à jeter, avec les fleurs, des bandelettes, des ceintures, des bijoux, des habits même (3) : c'est un progrès qui nous reste à imiter.

Notre Génie de la Victoire tient de la main gauche une grande palme. Cette palme, que la Victoire et ses

(1) Clement. Alex., *Pæd.*, II, 8, p. 81.

(2) Herod., VIII, 99.

(3) Paus., IV, 16; Suet., *Nér.*, 25.

a Helb. 618 Reinach 68/8-9

b) Helb. 621

Génies tiennent toujours ainsi, le vainqueur qui la recevait devait, au contraire, la porter de la main droite : il tenait les autres prix de la gauche (1) :

> Palmam autem dextra, lævaque nitentia dono
> Arma ferens Tydeus (2).

Sur un fond et dans un cadre semblable, la seconde fresque offre également un jeune homme ailé, avec une chlamyde jaune nouée sous le menton, s'appuyant de la main droite sur une lance, et tenant de la main gauche un bouclier qui porte la tête de Méduse. On ne peut douter, d'après ces attributs, que ce bel enfant ne soit le Génie de Minerve. Ce personnage allégorique, qui se trouve sur quelques monuments (3), est pourtant assez rare, ce qui ajoute du prix à nos deux fresques, déjà remarquables, d'ailleurs, par la beauté du dessin et l'expression des deux figures. On voit, par cet exemple, que c'est bien à tort que les Génies des dieux ont été mis en doute par le docte Maffei.

PLANCHE 120.

Ces trois figures, qui représentent des Génies ailés, sont peintes sur fond blanc. Le premier a autour du cou un collier d'or à deux rangs : une draperie rougeâtre, jetée

(1) Pausan., VIII, 48.
(2) Stat., *Theo.*, VI, 905.
(3) Passer., *Mus. Etr.*, tom. III, p. 57 et tab. 86.

Herc.

Sala LIII

120

Held. 704
R.P. 72/4

m. n. Inv. No. 9323
Held. 651
R.P. 72/4

M. N. Inv. No. 9227
Held. 628
RP. 72/4

M. B. VII, p. 4
VII p. 118

M. B. IX, 19
D. Marichal I, 44

Ht. 0.31 m

Ht. 0. 22 m.

Ht. 0.25

All: P.d'E. II, 33, p. 199
Gragnano

PEINTURES
Malerei

3me Série

Stabiae
M.N. Inv. No 8890
Sal. XVI
Seraide
3, III, 73, p. 161
Schefold (WVP) 322, 330
M.B. XI, 17
Helb. 1794
RP. 229/4
D. Maréchal II, 71





Stabia
M.N. Inv. No. 8891
Schefold (WVP) 322, 3
Helb. 1786
RP 229/6
M.B. XI, 17
Herbig 24
Cosenza, Stabia Tram, No 76, fig. 2
p. 196
D. Maréchal II, 72

Stabia
Seraide
3, II, 10, p. 134
M.N. Inv. No. 8890
Elia Rig
Schefold (WVP) 322, 330
Helb 1797
RP 229/2
MB XI, 18
D. Maréchal II, 73
Cosenza Stabia Tram, No 75, fig. 20, p. 196
Elia 217





Stabia
M.N. Inv. No. 88
Elia
Schefold (WVP) 322, 330
Helb. 1783
RP 229/3
M.B. V, 3
D. Maréchal 74

Fouchet. A. d'H. V. 2. P. 199

6 P.

PRÊTRES et PRÊTRESSES
Priester und Priesterinnen

a/ 1794 - Rein. 229/4 - 8890 889
b/ 1786 - Rein. 229/6 8891
c/ 1797 - Rein. 229/2 - 8890 (
d/ 1783 ? 229/3 889

sur son bras droit, flotte derrière lui; il tient de la main droite un masque tragique et de la gauche une massue. On peut reconnaître ici le Génie de la Tragédie, la massue figurant, aussi bien que le masque, parmi les attributs de Melpomène.

L'enfant ailé qui occupe le milieu de la planche porte une écharpe rouge en sautoir; il tient à deux mains un flambeau : sans doute l'artiste a voulu représenter l'Amour éclairant les pas de sa mère.

Enfin, le troisième enfant, d'un taille plus leste, d'un port plus dégagé que les deux autres, danse et tourne gracieusement sur lui-même, en faisant voltiger au-dessus de sa tête un ruban, une tresse, une sorte de guirlande, qu'il tient délicatement entre le pouce et l'index de sa main droite, et dont l'autre extrémité repose sur une patère soutenue par sa gauche. On ne peut méconnaître le Génie de la Danse dans cette charmante petite figure, je dirai presque dans cette charmante petite composition, si bien agencée, si bien mouvementée. Du reste, les deux autres petites fresques, remarquables à un moindre degré sous le rapport de l'idée, offrent une exécution également franche et facile.

PLANCHE 121.

Cette planche contient quatre figures, qui se rapprochent les unes des autres par l'analogie de leurs attributs,

tous relatifs au culte et aux sacrifices. La première est une dame parée d'un voile d'une étoffe très-fine, qui, du sommet de la tête, tombe sur ses épaules avec les anneaux de sa chevelure : c'est une espèce de coiffure que l'on appelait κρηδέμνος, et qui était un des attributs de Junon (1) : car la chevelure flottante était de rigueur dans certaines fonctions sacrées, comme dans le culte de Junon à Samos (2), dans celui de Lucine, de Cérès et de Vesta. Ses oreilles sont ornées de pendants de perles ; sa robe blanche, qui est retenue par une agrafe sur l'épaule gauche, laisse à découvert une partie de la poitrine et l'épaule entière du côté opposé. Son manteau, relevé sur son bras gauche, est de couleur verte : et, de ce même côté, elle porte un petit vase rond, fermé par un couvercle : ce vase, qui ne peut mériter le nom d'*acerra*, mais plutôt celui de *pyxide*, contient sans doute de l'encens, un parfum quelconque destiné à des fonctions sacrées. Cette dame a les pieds entièrement nus, ce qu'on observait dans les fêtes de Vesta (3) et dans les prières publiques pour obtenir une température favorable (4).

Vient ensuite un homme qui a la chevelure courte et en désordre : se drapant dans un manteau d'une couleur obscure, il porte de la main droite un petit vase destiné aux sacrifices, et de l'autre une corbeille, un plat chargé de fruits ou d'objets qu'il est difficile de reconnaître.

(1) Homer, *Iliad.*, ξ, 184, et ibi Eustath.
(2) Athen., XV, 672.
(3) Ovid., *Fast.*, VI, 397.
(4) Tertull., *Apolog.*, 40 ; *de Jejun.*, 16.

Dans le troisième cadre se trouve une femme revêtue d'un costume très-pittoresque. Elle est coiffée d'une bandelette entrelacée de feuillages, qui serre à la fois sa chevelure et un ample voile rouge tombant sur ses épaules. Ce voile est le flamméum que portaient les nouvelles épouses et les flamines romaines : mais il se pourrait aussi que notre figure représentât une femme étrusque ou grecque, auquel cas le flamméum n'aurait plus la même signification. Sa robe à longues et larges manches est de la même couleur que le voile; elle est relevée par un large repli et soutenue au-dessus des hanches par une ceinture qui se trouve cachée dans ce repli même. Sur la robe, elle porte une espèce de veste très-courte, un justaucorps, de couleur verte, agrafé sur les épaules, et serré, un peu au-dessous du sein, par une bandelette blanche, seconde ceinture, sur laquelle la dame a posé sa main droite :

Crispatur gemino vestis gortynia cinctu (1).

« Sa robe crétoise se replie sous une double ceinture. »

De la gauche, elle porte un disque, sur lequel on voit une cassette à demi ouverte, peut-être une *acerra*, et un petit rameau de feuillage.

La dernière figure est celle d'un homme, d'un sacrificateur sans doute, couronné de feuillages et tenant en main une petite patère.

(1) Claudian., *de Rapt. Pros.*, II, 33.

PLANCHE 122.

Nous avons réuni dans cette planche quatre fragments de fresque qui faisaient partie de la décoration d'un même appartement à Herculanum. Ce sont quatre figures, toutes portées sur des tronçons de colonnes, peints d'un rouge obscur. La première est une femme vêtue de rouge, coiffée d'un casque, armée d'une lance et d'un bouclier : elle a le bras droit et le sein du même côté entièrement nus. La réunion de cette image avec d'autres, qui représentent évidemment des mortels, ne permet pas de supposer que ce soit une déesse, telle que Pallas ou Bellone : peut-être est-ce une Amazone, avec un bouclier rond, comme on en voit dans plusieurs monuments (1).

Viennent ensuite deux autres femmes, vêtues également de rouge, couronnées de feuillages, et portant des patères, des corbeilles de fleurs : on peut leur donner le nom de *Cernophores*.

Enfin paraît un jeune homme entièrement nu, la chlamyde violette flottant sur ses épaules, portant le casque et le bouclier d'airain, et armé d'un petit javelot.

Toutes ces figures, et sans doute plusieurs autres qui ont péri et qui décoraient le même lieu, sont placées sur leur piédestal, dans une attitude qui est celle d'une danse : elles exécutent donc toutes ensemble une danse militaire,

(1) Winkelm., *Mon. ant.*, p. 186.

9516. a) Helb. 260. Rein. 20/3. P. d. E V, 49, p215
b) Helb. 1804. Rein. 234/2
c) Helb. 1809. Rein. 234/3
d) Helb. 1839. Rein. 58/3
9516
9517.

PEINTURES

Sala 21 9516

\#4517 Sala 21

Helb. 260
RPGR 20/3
Ruggiero, Scavi, p 694

Helb. 1829
RPGR. 58/3
Pd'E V, 49, p. 215
Sch. (WP) 323
Ruggiero, Scavi., p. 654

Schefold (WP) p. 322, 349
D - Marie'chal V, 140
Ruggiero, Scavi, p. 654

PEINTURES

Herc 9903

D. Maréchal IV, 1

Rugg., Scavi, p 693

9394

D. Maréchal IV, 1

Rugg., Scavi, p 693

D. Maréchal IV, 1

Rugg., Scavi, p 693

telle que la pyrrhique, la télésienne (1), la curétique ou la cariatique (2) : en effet, dans les danses de cette espèce, on faisait quelquefois figurer ensemble des hommes et des femmes, ce qui leur donnait un nouvel attrait parfaitement décrit dans une épigramme latine citée par Saumaise (3).

PLANCHE 123.

Des trois fragments de fresque que cette planche réunit, le premier contient la figure d'un jeune homme portant une couronne de feuillage dont les lemnisques retombent sur son cou. Il est vêtu d'une tunique verte, à manches courtes, et d'une draperie rouge qui s'enroule autour de son corps, à la hauteur de la ceinture. Ses chaussures sont également rouges. Il porte devant lui, des deux mains, une petite table à quatre pieds qui paraît être de bronze. Ces petits meubles, appelés *anclabries*, étaient employés dans les sacrifices; on en plaçait dans les temples, dans les curies, dans les sépulcres, et l'on y déposait les objets sacrés. Cet attribut indique que notre personnage est revêtu d'un caractère sacerdotal.

A l'autre côté de la planche s'offre le pendant de cette première figure : c'est une femme portant des boucles d'oreilles, une couronne de feuillage et un grand voile

(1) Poll., IV, 99.
(2) Lucian., *de Salt.*, 8 et 10.
(3) Spart., *Hadr.*, 19, et ibi Salmas.; vid. et. Apul., *Met.*, X.

a) Rein. 231/7. Helb. 1795
b) Rein. 108/9. ?
c) Rein. 230/3 Helb. 1789

9374.

jaunâtre. Sa longue tunique violette tombe jusque sur ses pieds, qui sont nus. Son bras droit est à découvert, et l'on voit au oignet un bracelet d'or; de la main gauche elle porte un disque, et sur ce disque une cassette : et ces deux objets paraissent d'or ou dorés. Sans doute, la cassette est une *acerra,* et la dame une prêtresse.

Le milieu est occupé par un fragment d'architecture : une corniche et un soffite de forme bizarre sont soutenus par trois pilastres et par une colonne, le tout revêtu d'une teinte jaunâtre. Devant cette fabrique, au-dessus de l'abacus évasé d'une sorte de pilastre, se dresse, sur des griffes de lion et sur une espèce de calice de feuillage, un hermès peint en rouge. La tête de cet hermès est ceinte d'un diadème; une bandelette tourne autour de ses oreilles, descend par derrière, et retombe sur les deux anses carrées qui se trouvent à la place des bras. Enfin, au milieu de la gaîne, on voit, attaché par des festons de verdure, un sceptre ou bâton doré. Sans doute la tête est celle de Jupiter. C'est le *Jupiter riciniatus*, coiffé du diadème appelé ricinium (1). C'est aussi le *Jupiter Ctesius,* ce dieu domestique aux oreilles de qui on suspendait des couronnes, que l'on plaçait dans l'office de la maison et à qui l'on demandait santé et richesse (κτήσις) (2).

(1) Arnob., VI, p. 91.

(2) Athen., XI, 6; Harpocrat. in Κτεσίου, et ibi Vales.; Pausan, I, 31.

FIN DE LA 3e SÉRIE DES PEINTURES ET DU QUATRIÈME VOLUME.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES PLANCHES DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATA.

La planche 68 porte par erreur le n° 60 ; elle représente Apollon.

La planche 114 porte par erreur le n° 167 ; elle représente deux Muses, et dans le bas une chasse.

